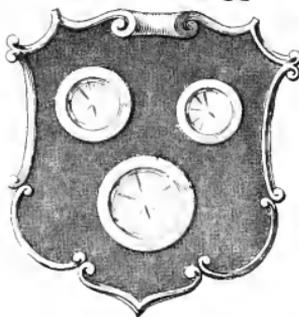




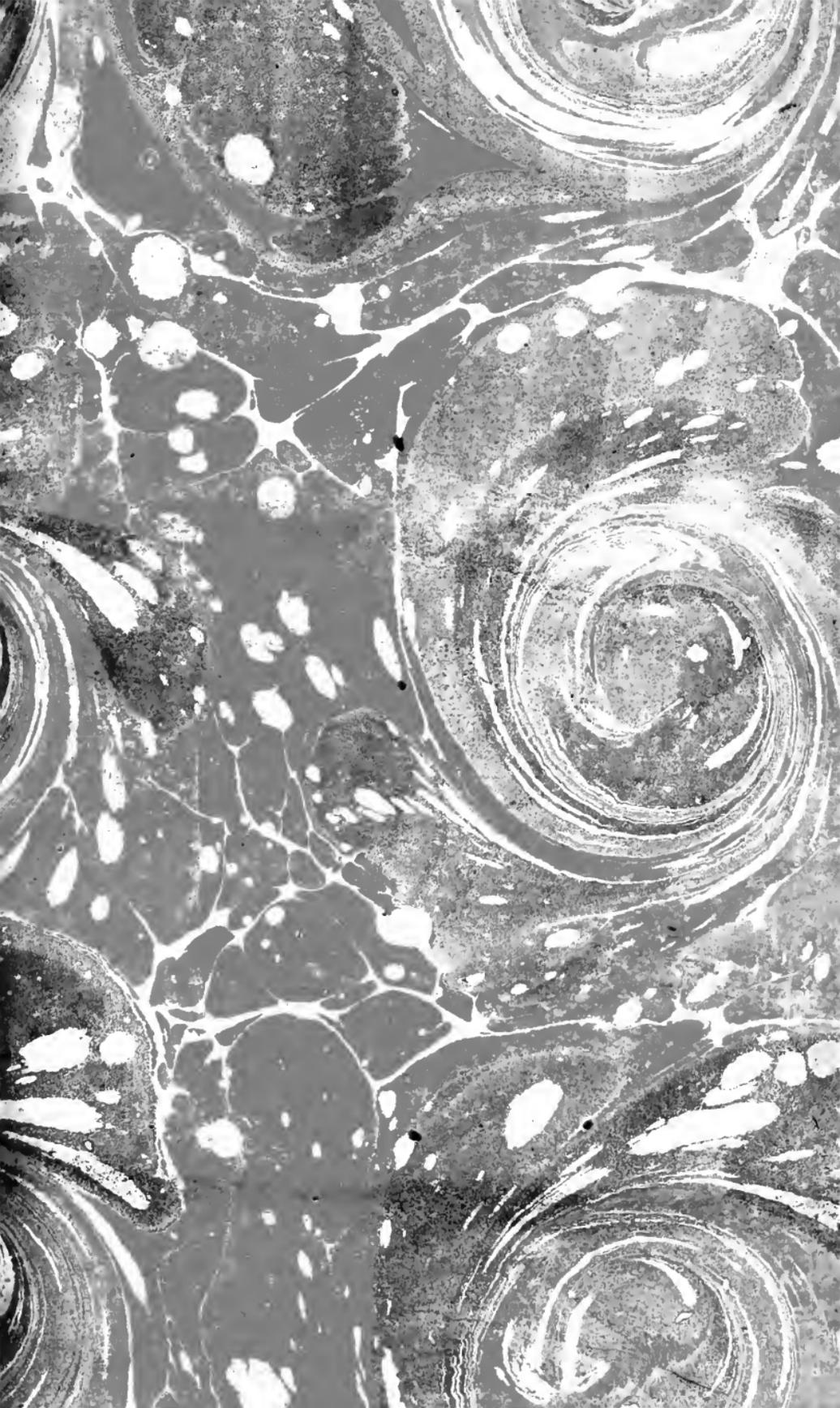


VITAM  
IMPENDERE  
VERO.

N<sup>o</sup> 16 8/2



*Henry Standish Esq.*









Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

*Titre du Tome second.*



*H. Gravelot inven.*

*N. le Mire Sculp.*  
Ah, berger voyage.  
Faut-il t'aimer malgré moi!

# ŒUVRES

DE

M. ROUSSEAU

DE GENEVE.

NOUVELLE ÉDITION

*Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs  
morceaux qui n'avoient point encore paru.*

TOME II.



A NEUCHATEL.

---

M. DCC. LXIV.



ŒUVRES  
DIVERSES  
DE M. J. J. ROUSSEAU.

---

LETTRE  
SUR  
LA MUSIQUE  
FRANÇOISE.

---

*Sunt verba & voces , prateraque nihil.*

---



---

## AVERTISSEMENT.

**L**A querelle excitée l'année dernière à l'Opera , n'ayant abouti qu'à des injures , dites d'un côté avec beaucoup d'esprit , & de l'autre avec beaucoup d'animosité , je n'y voulus prendre aucune part ; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens , & je sentoís bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés , ou prêts à l'être ; ou qu'il n'est plus question de Cabales , je crois pouvoir hazarder mon sentiment ; & je le dirai avec ma franchise ordinaire , sans craindre en cela d'offenser. Il me semble même que , sur un pareil sujet , toute précaution seroit injurieuse pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un Peuple qui donneroit à des chansons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ses Musiciens que de ses Philosophes , & chez lequel il faudroit parler de Musique

#### 4 AVERTISSEMENT.

*avec plus de circonspection , que des plus graves sujets de Morale.*

*C'est par la raison que je viens d'exposer , que , quoique quelques-uns m'accusent , à ce qu'on dit , d'avoir manqué de respect à la Musique Française dans ma première édition , le respect beaucoup plus grand , & l'estime que je dois à la Nation , m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.*

*Une chose presque incroyable , si elle regardoit tout autre que moi , c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition : ainsi en la parcourant de sang froid , le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que , quoique nous ayons eu d'excellens Poètes , & même quelques Musiciens qui n'étoient pas sans génie , je crois notre lan-*

## AVERTISSEMENT. 5

*gue peu propre à la Poësie, & point du tout à la Musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux Poëtes mêmes ; car quant aux Musiciens , chacun sçait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche , la langue Françoisse me paroît celle des Philosophes & des Sages \* : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des écrits qui la deshonnorent ! Quant à moi , le plus digne hommage que je croye pouvoir rendre à cette belle & sage langue , dont j'ai le bonheur de faire usage , est de tâcher de ne la point avilir.*

*Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public , que je n'attende rien de lui , & que je me soucie tout*

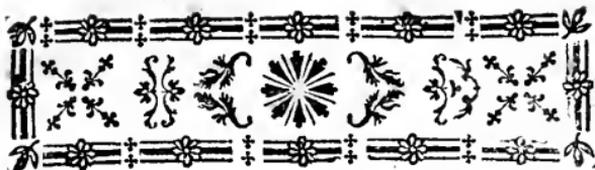
---

\* C'est le sentiment de l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets ; sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage , & qu'il prouve encore mieux par tous ses Ecrits.

## 6 AVERTISSEMENT.

*aussi peu de ses satyres que de ses éloges ; je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercénaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect ; il est vrai , ne consiste pas dans de vains ménagemens , qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement , en appuyant par des raisons solides le sentiment qu'on leur propose ; & c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi , de quelque sens qu'on veuille envisager les choses , en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées , j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je sçais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.*





# LETTRE

SUR

LA MUSIQUE

FRANÇOISE.

 Ous souvenez - vous , Monsieur , de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle , & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent en sçavantes dissertations , pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait , & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient , avant que de parler de l'excellence de notre Musique , il seroit , peut-être , bon de s'assurer de son existence , & d'examiner

## 8 O E U V R E S

d'abord , non pas si elle est d'or , mais si nous en avons une.

Les Allemands , les Espagnols & les Anglois ont long-tems prétendu posséder une Musique propre à leur langue. En effet , ils avoient des Opera nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi ; & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chef-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles , excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité ; ou du moins , ils s'en sont fait une mieux entendue , de sacrifier au goût , & à la raison , des préjugés , qui rendent souvent les nations ridicules , par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes en France dans les sentimens où ils étoient alors ; mais qui nous assurera que , pour avoir été plus opiniâtres , notre entêtement en soit mieux fondé ? Ne seroit il point à propos , pour en bien juger , de mettre une fois la Musique Françoisé à la coupelle de la raison , & de voir si elle en soutiendra l'épreuve ?

## D I V E R S E S. 9

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen ; ce n'est pas l'affaire d'une Lettre , ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes , sur lesquels , en attendant qu'on en trouve de meilleurs , les Maîtres de l'Art , ou plutôt les Philosophes pussent diriger leurs recherches : car , disoit autrefois un Sage , c'est au Poëte à faire de la Poësie , & à un Musicien à faire de la Musique : mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant , harmonie ou accompagnement , mouvement ou mesure \*.

Quoique le chant tire son principal caractère de la mesure , comme il naît immédiatement de l'harmonie , & qu'il

---

\* Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des tems , & par *mouvement* celle du degré de vitesse , j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

assujettit toujours l'accompagnement à sa marche , j'unirai ces deux parties dans un même article ; puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature , est la même pour toutes les nations ; ou si elle a quelques différences , elles sont introduites par celle de la mélodie ; ainsi c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Musique nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes , de syllabes muettes , sourdes ou nazales , peu de voyelles sonores , beaucoup de consonnes & d'articulations , & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles , dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons , par curiosité , ce qui

## D I V E R S E S.      I I

résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premierement , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue seroit sourde , la Musique seroit criarde. En second lieu , la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots , à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires , & la Musique seroit insipide & monotone ; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison ; & quand on voudroit presser un peu le mouvement , sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle Musique seroit dénuée de toute mélodie agréable , on tâcheroit d'y suppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières ; mais froides , sans grace , & sans expression. On inventeroit des fredons , des cadences , des ports de voix , & d'autres agrémens postiches , qu'on prodigeroit dans le chant , & qui ne

## 12 O E U V R E S

feroient que le rendre ridicule sans le rendre moins plat. La Musique avec toute cette mauffade parure resteroit languissante & sans expression ; & ses images , dénuées de force & d'énergie , peindroient peu d'objets en beaucoup de notes , comme ces écritures gothiques , dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées , ne contiennent que deux ou trois mots , & qui renferment très-peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie ; & faute de beautés réelles , ils y introduiroient des beautés de convention , qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique , ils imagineroient une Musique sçavante ; pour suppléer au chant ; ils multiplieroient les accompagnemens : il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres , que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité , ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la

## D I V E R S E S. 13

Musique , & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie , seroit que les Musiciens n'en ayant qu'une fausse idée, trouveroient par-tout une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant , les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier , parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas ; même jusqu'à la Basse-continue , à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les Basses-tailles , sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement , dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes , ils trouveroient du chant , attendu qu'en effet leur chant ne seroit que des notes. *Voces , prateraque nihil.*

Passons maintenant à la mesure , dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie , ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement

des mots , qui distingue les phrases , & qui donne un sens , une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure , ressemble , si la faute vient de celui qui l'exécute , à une écriture en chiffres , dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible , ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite , auxquels le Lecteur ne trouve aucun sens , parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Musique nationale tire son principale caractère de la langue qui lui est propre ; & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la Musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale , celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure ; & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit scander le discours , & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident dans la Musique Grecque , dont

## D I V E R S E S.      15

toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangemens des syllables longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poësie étoient susceptibles; de sorte que, quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclairciffemens, je reviens à mon hypothèse; & je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision; que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles, en durée & en nombre, des rapports simples, & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres; des breves plus ou moins breves, des syllables ni breves, ni longues; & que les différences des unes & des autres

fulsent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la Musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit sur-tout de cette irrégularité ; qu'on ne sçauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que, même dans les airs mesurés, tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que, pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des tems se perdrait entièrement dans l'esprit du chanteur & de l'auditeur, & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni les retours égaux, elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien, qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré : de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est

C'est ainsi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'affervir la mesure, qu'on les entendroit même l'altérer à dessein dans les morceaux où le compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition, & la suivre en seroit uné contre le goût du chant : les défauts passeroient pour des beautés & les beautés pour des défauts : les vices seroient établis en regles; pour faire de la Musique au goût de la nation, il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à toutes les autres.

Aussi, avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Musique, il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage. A force d'effuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre, dans une langue plus favorable, de la véritable Musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le ren-

droient dur, baroque & presque inchangeable : s'ils se contentoient de l'ornement par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable : ils ôteroient à leur Musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité du caractère qui la faisoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle nation se diviseroit en Musique vocale & instrumentale ; voilà comment, en donnant des caractères différens à ces deux especes, on feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caractères introduiroient

dans la maniere d'accompagner , une froideur & une lâcheté qui se tourneroit tellement en habitude , que les Symphonistes ne pourroient pas , même en exécutant de bonne Musique , lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur , ils l'énerveroient entierement ; ils feroient fort les *doux* , doux les *fort* , & ne connoitroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots , *rinforzando* , *dolce* \* , *risoluto* , *con gusto* , *spiritoso* , *softenuto* , *con brio* , n'auroient pas même de synonymes dans leur langue , & celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueront je ne sçais combien de petits ornemens froids & maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orchestre , il ne feroit aucun effet , ou n'en feroit qu'un très-désagréable. Comme l'exécution seroit toujours lâche , & que les Symphonistes aimeroient mieux jouer proprement que

---

\* Il n'y a peut-être pas quatre Symphonistes François qui sçachent la différence de *piano* & *dolce*. Et c'est fort inutilement qu'ils la sçauroient : car qui d'eux seroit en état de la rendre ?

d'aller en mesure , ils ne seroient jamais ensemble ; ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net & juste , ni de rien exécuter dans son caractère ; & les Etrangers seroient tout surpris qu'à quelques - uns près , un Orchestre vanté comme le premier du monde , seroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette \*. Il devoit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la Musique qui auroit mis leur honte en évidence : & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais gout , ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution dont ils auroient bien pu se fier à leur maladresse.

D'après une autre supposition con-

---

\* Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'Opera , non - seulement de tres-bons violons , ( ce que je confesse qu'ils sont presque tous, pris séparément , ) mais de véritablement honnêtes gens , qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le Public , je me hâte d'ajouter ici cette distinction , pour réparer , autant qu'il est en moi , le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

traire à celle que je viens de faire , je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable Musique , faite pour émouvoir , pour imiter , pour plaire , & pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie & du chant ; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet , & sur-tout des idées qui nous sont connues , j'aime mieux me borner à quelques observations sur la Musique Italienne , qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire , je répondrois que c'est celle du peuple qui raisonne le mieux ; & si l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure Musique , je dirois que c'est celui dont la langue y est la plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant , & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette Lettre. Or , s'il y a en Europe une langue propre à la Musique , c'est certainement l'Italienne ; car cette langue est douce , sonore , harmonieuse , & accentuée plus qu'aucune autre , & ces quatre qualités

sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce , parce que les articulations y sont peu composées , que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse , & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles , les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante : Elle est sonore , parce que la plûpart des voyelles y sont éclatantes , qu'elle n'a pas de diphthongues composées , qu'elle a peu ou point de voyelles nasales , & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes , qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie , qui dépend du nombre & de la profodie autant que des sons , l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque , dépend moins de la force réelle de ses termes , que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle employe , & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé , que

ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux strophes du Tasse :

Teneri sdegni, e placide e tranquille  
 Repulse, e cari vezzi, e liete paci,  
 Sorrisi, parolette, e dolci stille  
 Di pianto e sospir, tronchi e molli bacci;  
 Fufe tai cose tutte, e poscia unille,  
 Et al foce tempo di lente faci;  
 E ne formo quel si mirabil cinto  
 Di ch' ella aveva il bel fianco succinto;

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne  
 Il rauco tuon de la tartarea tromba;  
 Treman le spaziose atre cavernue.  
 E l'aer cieco a quel romor rimbomba;  
 Ne si stridendo mai da le superne  
 Regioni del Cielo il folgor piomba,  
 Ne si scossa giammai trema la terra  
 Quando i vapori in sen gravida ferra.

Et s'ils désesperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils essayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'est pas besoin pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne

faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde, mais très-sonore, & qu'elle n'est que pour l'oreille & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe, que les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toutes espèces qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant, & contraint souvent la Musique d'aller plus lentement, précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie, que l'ordre didactique de la nôtre; & qu'une phrase musicale se développe d'une manière plus agréable & plus intéressante, quand

le sens du discours long-tems suspendu , se résout sur le verbe avec la cadence , que quand il se développe à mesure , & laisse affoiblir ou satisfaire ainsi par degrés le desir de l'esprit ; tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entrecoupés , que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne , est entierement inconnu dans la nôtre ; & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer , que des silences , qui ne sont jamais du chant , & qui , dans ces occasions , montrent plutôt la pauvreté de la Musique , que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent : mais ce point important demande une si profonde discussion , qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet , & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant ,

& toutes les nations \* neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point. De notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque\*\*. J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que, dans des contrées où les sciences & tous les arts font parvenus à un si haut degré, la Musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous \*\*\*

---

\* Il a été un tems, dit Mylord Shaftesbury, où l'usage de parler François avoit mis parmi nous la Musique Françoisë à la mode. Mais bientôt la Musique Italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi mauffade qu'elle l'est en effet.

\*\* Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi que cette Musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est, pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

\*\*\* Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les Amateurs de Musique donnent sans balancer

se contentent de dire que la Musique Italienne & la Françoisse sont toutes deux bonnes , chacune dans son genre , chacune pour la langue qui lui est propre ; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité , il resteroit toujours à sçavoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi. Question fort agitée en France , mais qui ne le fera jamais ailleurs ; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre , & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problème. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier , & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution, du moins quant à la mélodie , à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux Musiques des

---

à la Musique Françoisse ; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs , comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

airs également estimés chacun dans son genre ; & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles , les autres des notes sous-entendues que le Compositeur ne se donne point la peine d'écrire , & dont il se remet à l'intelligence du Chanteur \* , je les ai solfiés exactement sur la note , sans aucun ornement , & sans rien fournir de moi même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison , parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons & non pas mon autorité : je vous

---

\* C'est donner toute la faveur à la Musique Française , que de s'y prendre ainsi : car ces notes sous-entendues dans l'Italienne , ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter , & cette maniere de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation ; au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François sont bien , si l'on veut , exigés par le goût , mais ne constituent point la mélodie , & ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire , & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

## D I V E R S E S. 29

rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que, si vous les trouvez bons, vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première, & la plus difficile de toutes, est d'être de bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que, pour tenter cet examen, il faut nécessairement être également versé dans les deux styles; autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre; & cette deuxième condition n'est guères plus facile que la première: car de tous ceux qui connoissent bien l'une & l'autre Musique, nul ne balance sur le choix; & l'on a pu voir par les plaisans barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoissance ils avoient d'elle & de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure; mais je prévois que cet avertissement, su-

perflu dans tout autre pays , fera fort inutile dans celui-ci ; & cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions , le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer ; & alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent , & de n'y pas ajouter , du moins par l'esprit , les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve ; car un air peut plaire plus qu'un autre , sans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'est qu'après un grand nombre d'essais , qu'on peut établir un jugement raisonnable. D'ailleurs , en s'ôtant la connoissance des paroles , on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie , qui est l'expression ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie , c'est si la modulation est bonne , & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés , & combien le raisonnement nous est né-

essaire pour nous mettre en état de juger sâinement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions , & qui vous paroîtra peut - être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli , & à des Musiciens François des airs de Léo , & du Pergolèse , & j'ai remarqué que , quoique ceux - ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux , ils en sentoient pourtant la mélodie , & en tiroient , à leur maniere , des phrases de Musique chantantes , agréables & bien cadencées. Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques , n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases , ni chant ; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens , mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hasard ; ils les chantoient précisément , comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractères François \*.

---

\* Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence. *Nous exécutons la Musique Italienne* , disent - ils avec leur fierté

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré , séjour tranquille :

Et un air de Galuppi , qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza.

L'un & l'autre furent chantés , médiocrement pour le François , & mal pour l'Italien , par un homme accoutumé seulement à la Musique Française , & alors très-enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de surprise que de plaisir ; mais  
tout

---

accoutumée , & les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre Musique vaut mieux que la leur. Ils ne voient pas qu'ils devoient tirer une conséquence toute contraire , & dire ; donc les Français ont une mélodie & nous n'en avons

tout le monde observa, des les premières mesures de l'air Italien, que son visage & ses yeux s'adouciſſoient. Il étoit enchanté : il prêtoit ſon ame aux impreſſions de la Muſique ; & quoiqu'il entendit peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment, on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui, ne connoiſſant que notre Opera, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été défabuſés que par les Intermedes Italiens. C'eſt précifément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Muſique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Muſique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre melodie, & m'ont fait ſouſçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une ſorte de plainchant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les

trouver beaux. Aussi à peine notre Musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jéliotte pour chanter la Musique Française ; mais toute voix est bonne pour l'Italienne , parce que les beautés du chant Italien sont dans la Musique même ; au lieu que celles du chant François , s'il en a , ne sont que dans l'art du Chanteur \*.

Trois choses me paroissent concourir

---

\* Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens ayent moins de voix que les François. Il faut, au contraire, qu'ils ayent le timbre plus fort & plus harmonieux, pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la Musique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix : plus fort, nous disent nos Maîtres ; enflez les sons ; ouvrez la bouche ; donnez toute votre voix. Plus doux, disent les Maîtres Italiens ; ne forcez point ; chantez sans gêne ; rendez vos sons doux, flexibles & coulans ; réservez les éclats pour ces momens rares & passagers où il faut surprendre & déchirer. Or, il me paroît que, dans la nécessité de se faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

à la perfection de la mélodie Italienne. La premiere est la douceur de la langue , qui rendant toutes les inflexions faciles , laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis , de varier davantage les combinaisons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier ; de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres , & qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxieme est la hardiesse des modulations , qui , quoique moins servilement préparées que les nôtres , se rendent plus agréables , en se rendant plus sensibles , & sans donner de la dureté au chant , ajoûtent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le Musicien , passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre , & supprimant , quand il le faut , les transitions intermédiaires & scholastiques, fait exprimer les réticences , les interruptions , les discours entre-coupés , qui sont le langage des passions impétueuses , que le bouillant Métafaste a employé si souvent , que les Porpora , les Galuppi , les Cocchi , les Jumella , les Perez , les Terra-

C ij

## 36 O E U V R E S

deglias ont fçu rendre avec succès , & que nos Poètes lyriques connoissent aussi peu que nos Musiciens.

Le troisieme avantage , & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet , est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvemens les plus lents , ainsi que dans les plus gais : précision qui rend le chant animé & intéressant , les accompagnemens vifs & cadencés , qui multiplie réellement les chants , en faisant d'une même combinaison de sons autant de différentes mélodies , qu'il y a de manieres de les scander ; qui porte au cœur tous les sentimens , & à l'esprit tous les tableaux ; qui donne au Musicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables , plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée \* ,

---

\* Pour ne pas sortir du genre comique , le seul connu à Paris , voyez les airs , *Quando Sciolto avrò il contratto* , &c. *Io ò un vespajo* , &c. *O questo o quello t'ai a risolvere* , &c. *A un gusto da sfordire* , &c. *Stizzoso mio* , *Stizzoso* , &c. *Io sono una Donzella* , &c. *Quanti maestri* , *quanti dottori* , &c. *ISbirri già lo aspetano* , &c.

& qui rend les mouvemens propres à exprimer tous les caractères \*, ou un seul mouvement propre à contraster & changer de caractère au gré du Compositeur.

Voilà , ce me semble , les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie ; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très - forte preuve de l'avantage de sa mélodie , en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie , qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un Dessus. Ceux

---

*Ma dunque il testamento , &c. Senti me , se brami stare , o che risa , che piacere , &c :* tous caractères d'Airs dont la Musique Française n'a pas les premiers élémens , & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

\* Je me contenterai d'en citer un seul exemple , mais très-frappant ; c'est l'air *Se pur d'un infelice* , &c. de la fausse Suivante ; Air très-pathétique sur un mouvement très-gai , auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter , un Orchestre pour l'accompagner , des oreilles pour l'entendre , & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoisé, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie son caractère pathétique & tragique, on est bientôt surpris de la force que lui prête l'art des Compositeurs dans les grands morceaux de Musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent, dans ses transports, des cris dont jamais nos tranquilles Opera ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les

parties ? Est - ce à force d'entasser desseins sur desseins , instrumens sur instrumens ? Tout ce fatras , qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque , étoufferoit le chant loin de l'animer , détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes , l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussi-tôt qu'ils se font entendre à la fois ; & il ne reste que celui d'une suite d'accords , qui , quoi qu'on puisse dire , est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de sorte que plus on entasse de chants mal à propos , & moins la Musique est agréable & chantante ; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies , & que l'une effaçant l'impression de l'autre , il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit. Pour qu'une Musique devienne intéressante , pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter , il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet ; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embellisse , sans le cou-

vrir ni le défigurer : que la Basse , par une marche uniforme & simple , guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute , sans que ni l'un , ni l'autre s'en apperçoive ; il faut , en un mot , que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille , & qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle indispensable & non moins importante en Musique , que l'unité d'action dans une Tragédie ; car elle est fondée sur le même principe , & dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons Compositeurs Italiens s'y conforment-ils avec un soin qui dégénere quelquefois en affectation ; & pour peu qu'on y réfléchisse , on sent bientôt que c'est d'elle que leur Musique tire son principal effet. C'est dans cette grande regle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la Musique Italienne , & qui fortifiant l'idée du chant , en rendent en même tems les sons plus moëlleux , plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre Musique ,

si ce n'est sur quelques caractères d'airs choisis & tournés exprès pour cela. Jamais un air pathétique François ne seroit supportable accompagné de cette manière, parce que la Musique vocale & l'instrumentale ayant parmi nous des caractères différens, on ne peut, sans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre: sans compter que la mesure étant toujours vague & indéterminée, sur-tout dans les airs lents, les instrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unissons, c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & saillant, que la voix n'auroit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer, quand l'Orchestre sçait le faire sortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on

admire dans l'une , ne font que des développemens de l'autre : de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien uni avec le chant , & si exactement relatif aux paroles , qu'il semble souvent déterminer le jeu , & dicter à l'Acteur le geste qu'il doit faire\* ; & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules , le jouera très-juste sur la Musique , parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprete.

Au reste , il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare : l'un , quand la voix roulant avec légereté sur des cordes d'har-

---

\* On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année , entr'autres , dans l'air *A un gusto da stor-dire* , du Maître de Musique ; dans celui *Son Padrone* , de la Femme orgueilleuse ; dans celui *Vi sto ben* , du Tracollo ; dans celui *Tu non pensi, no , signora* , de la Bohemienne ; & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

monie , fixe assez l'attention , pour que l'accompagnement ne puisse la partager : encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement , que l'oreille affectée seulement d'accords agréables , n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

*Quand le Musicien sçaura son art , dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets , les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante , ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit , & que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce passage me paroît renfermer un précepte très-utile ; & voici comment je pense qu'on doit l'entendre.*

Si le chant est de nature à exiger quelques additions , ou , comme disoient nos anciens Musiciens , quelques *diminutions* \* , qui ajoûtent à l'expression ou à l'agrément sans détruire en

---

\* On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

cela l'unité de mélodie ; de sorte que l'oreille , qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix , les approuve dans l'accompagnement & s'en laisse doucement affecter , sans cesser pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Musicien , en les ménageant à propos & les employant avec goût , embellira son sujet , & le rendra plus expressif , sans le rendre moins un ; & quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante , l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre , le Musicien l'enchâssera dans des silences ou dans des tenues , de manière qu'il puisse la présenter à l'Auditeur , sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand , si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu , qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant , comme seroit le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiseaux : car alors le Compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de

'accompagnement ; & destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire , il disposera son chant de manière à donner des jours fréquens à l'Orchestre , en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante ; ce qui dépend encore plus de l'art du Compositeur , que de l'exécution des Instrumens : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien , pour parer le chant , ou le rendre plus expressif , soit en embellissant le sujet principal , soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part , des Violons d'un côté , de l'autre des Flutes , de l'autre des Bassons , chacun sur un dessein particulier , & presque sans rapport entre eux , & d'appeller tout ce cahos , de la Musique , c'est insulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre chose , qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties , à la regle que je viens d'établir ,

c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues, imitations, doubles desseins, & autres beautés arbitraires, & de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées, dans la naissance de l'Art, pour faire briller le savoir, en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'Auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit; & si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plûpart de nos chœurs si admirés\*, est également indigne d'occu-

---

\* Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la Musique bruyante; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre chœurs, chacun sur un dessein différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terzaglias me parlant de plusieurs Motets de sa

per la plume d'un homme de génie , & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues , doubles fugues , fugues renversées , basses contraintes , & autres sortises difficiles , que l'oreille ne peut souffrir , & que la raison ne peut justifier ; ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût , qui ne subsistent , comme les portails de nos églises gothiques , que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare ; & même , après la renaissance des autres Arts , que l'Europe lui doit tous , la Musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui : & l'on ne peut guères donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors , qu'en remarquant qu'il n'y a eu , pendant long-tems ,

---

composition où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin , étoit honteux d'en avoir fait de si beaux , & s'en excusoit sur sa jeunesse. Autrefois , disoit-il , j'aimois à faire du bruit ; à présent je tâche de faire de la Musique.

qu'une même Musique en France & en Italie \*, & que les Musiciens des deux contrées communiquoient entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. Luili même, allarmé de l'arrivée de Corelli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé, que Corelli étoit plus grand homme, par conséquent moins courtisan que lui. Dans ces tems où la Musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphate de science harmonique, ces pédantesques prétentions de

---

\* L'Abbé Du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas, du renouvellement de la Musique; & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de Musique à un continuel remplissage d'accords : mais si l'harmonie n'est que la base commune, & que la mélodie seule constitue le caractère, non-seulement la Musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que, dans toutes nos langues vivantes, la Musique Italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du tems d'Orlande & de Goudimel, on faisoit de l'harmonie & des sons: Corelli, Buononcini, Vinci & Pergolèse, sont les premiers qui aient fait de la Musique.

de doctrine qu'elle a cherement conservées parmi nous , & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette Musique méthodique , compassée , mais sans génie , sans invention & sans goût , qu'on appelle , à Paris , *Musique écrite* , par excellence , & qui , tout au plus , n'est bonne en effet qu'à écrire , & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure , plus simple , & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie , je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces de fugues & desseins gothiques , & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les Intermedes qui nous sont connus , & , entr'autres , le mauvais quatuor qui est à la fin de la *Femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi ; outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies , & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opera Italien sur ces farces , que de juger notre Théâtre François sur l'*Impromptu de Campagne* ,

ou le *Baron de la Craffe* , il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les Compositeurs ont souvent évité dans ces Intermedes les pièges qui leur étoient tendus par les Poètes , & ont fait tourner au profit de la regle , des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Musique , la plus difficile à traiter , sans sortir de l'unité de mélodie , est le Duo , & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la nature ; car , rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain tems , soit pour dire la même chose , soit pour se contredire , sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certain cas , il est bien certain que ce ne seroit jamais dans la Tragédie , où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler , ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or , le meilleur moyen de sauver cette absurdité , c'est de traiter le plus qu'il est

possible le Duo en Dialogue , & ce premier soin regarde le Poëte ; ce qui regarde le Musicien , c'est de trouver un chant convenable au sujet , & distribué de telle sorte que , chacun des Interlocuteurs parlant alternativement , toute la suite du Dialogue ne forme qu'une mélodie , qui , sans changer de sujet , ou du moins sans altérer le mouvement , passe , dans son progrès , d'une partie à l'autre , sans cesser d'être une , & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties , ( ce qui doit se faire rarement & durer peu , ) il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces , ou par sixtes , dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances , les sons perçans & renforcés , le *fortissimo* de l'Orchestre pour des instans de désordre & de transport , où les Acteurs semblent s'oublier eux-mêmes , portent leur égarement dans l'ame de tout Spectateur sensible , & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Musique douce & affectueuse avoir

déjà disposé l'oreille & le cœur à l'é-motion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse ; car, quand l'agitation est trop forte, elle ne sçau-roit durer, & tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opera Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, & accompagné par un véritable Orchestre, sans en être attendri ; s'il a pu d'un œil sec assister aux adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Épaphus.

Mais, sans insister sur les Duo tragiques, genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui y est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût ; auquel, selon moi, rien ne man-

quera , quand il sera bien exécuté , que des auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier Acte de la Serva Padrona , *Lo conosco a quegl' occhietti* , &c. J'avoue que peu de Musiciens François sont en état d'en sentir les beautés , & je dirois volontiers du Pergolèse , comme Ciceron disoit d'Homere , que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'Art , que de se plaire à sa lecture.

J'espere , Monsieur , que vous me pardonnerez la longueur de cet article , en faveur de sa nouveauté , & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une regle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; regle dont aucun Théoricien , que je sçache , n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les Compositeurs Italiens ont seuls sentie & pratiquée , sans se douter , peut-être , de son existence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant , la force de l'expression , & presque tout le charme de la bonne Musique. Avant que de quitter ce sujet , il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même,

aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords , en forçant le Compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous , Monsieur , d'avoir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année , le fils de l'Entrepreneur Italien , jeune enfant de dix ans au plus , accompagner quelquefois à l'Opera ? Nous fûmes frappés dès le premier jour , de l'effet que produisoit sous ses petits doigts l'accompagnement du Clavecin ; & tout le Spectacle s'aperçut , à son jeu précis & brillant , que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence ; car je ne doutois pas que le sieur Noblet fût bon harmoniste , & n'accompagnât très-exactement ; mais quelle fut ma surprise , en observant les mains du petit bon homme , de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords , qu'il supprimoit beaucoup de sons , & n'employoit très-souvent que deux doigts , dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la Basse ! Quoi !

difois-je en moi-même , l'harmonie complete fait moins d'effet que l'harmonie mutilée , & nos Accompagnateurs, en rendant tous les accords pleins; ne font qu'un bruit confus , tandis que celui ci avec moins de fons fait plus d'harmonie ; ou , du moins , rend fon accompagnement plus sensible & plus agréable ! Ceci fut pour moi un problème inquietant ; & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand , après d'autres observations , je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambi , & que , par conféquent , cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Baffe étant le fondement de toute l'harmonie , doit toujours dominer sur le reste , & que , quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent , il en réfulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus fourde ; & je m'expliquois ainfi pourquoi les Italiens , fi économes de leur main droite dans l'accompagnement , redoublent ordinairement à la gauche

l'octave de la Basse ; pourquoi ils mettent tant de Contre-basses dans leurs Orchestres ; & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes \* avec la Basse , au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci , qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie , & je vis bien-tôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne , tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide & si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau , que chaque consonance a son caractère particulier , c'est-à-dire , une manière d'af-

---

\* On peut remarquer , à l'Orchestre de notre Opera , que dans la Musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie, quand elle est à l'octave de la Basse ; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'Orchestre ignoreroient-ils que ce défaut de liaison entre la Basse & le Dessus rend l'harmonie trop sèche ?

fecter l'ame qui lui est propre ; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes majeures ; & ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances & tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme, puisque, toutes les fois que les rapports sont différens, l'impression ne sçauroit être la même.

Or, me disois-je à moi-même en raisonnant d'après cette supposition : je vois clairement que deux consonances ajoutées l'une à l'autre mal à propos, quoique selon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisieme son, qui, divisant cette quinte en deux autres intervalles,

en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous ; & ces tierces mêmes , quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie , étant de différente espece , peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même , si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire , j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression , en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible , appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton , ou de toute la fadeur de la fausse quinte ; opposition , pour le dire en passant , qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet ; si dans une telle circonstance , au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance , je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent , alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte , & à la fausse quinte la sixte & la tierce ; c'est-à-dire , qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle disso-

nance , j'y introduis en même tems trois consonances, qui doivent nécessairement en tempérer & affoiblir l'effet , en rendant un de ces accords moins fade , & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature , que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie , tout accompagnement où tous les accords sont complets , doit faire beaucoup de bruit , mais avoir très-peu d'expression : ce qui est précisément le caractère de la Musique Françoisise. Il est vrai qu'en ménageant les acords & les parties , le choix devient difficile , & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos ; mais s'il y a une règle pour aider au Compositeur à se bien conduire en pareille occasion , c'est certainement celle de l'unité de mélodie , que j'ai tâché d'établir ; ce qui se rapporte au caractère de la Musique Italienne , & rend raison de la douceur du chant , jointe à la force d'expression qui y regnent.

Il suit de tout ceci , qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie , le Musicien ne doit point

se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer, parce qu'il sçait remplir des accords; mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à sçavoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chef-d'œuvres de l'Italie, qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité; car, les difficultés de l'art ne se laissent apercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition: mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sous une feinte né-

gligence , & que *l'arte che tutto fa ,  
nulla si scuopre.*

Voilà , à ce qu'il me semble , la cause des effets surprenans que produit l'harmonie de la Musique Italienne , quoique beaucoup moins chargée que la nôtre , qui en produit si peu : ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie ; mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & discernement. Ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le Musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens ; mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au Théoricien à en chercher les causes , & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes , sur-tout si vous les écoutez , vous reconnoîtrez bientôt que nos Musiciens ont si mal compris tout ceci , que , s'efforçant d'arriver au même but , ils ont directement suivi la route opposée ; & , s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée ,

je trouve que plus notre Musique se perfectionne en apparence , & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude , & à goûter d'autres airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que , pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible , il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lulli l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre Musicien est plus pure & moins renversée ; que ses Basses sont plus naturelles , & marchent plus rondement ; que son chant est mieux suivi ; que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet , & en sortent moins ; que son récitatif est beaucoup moins manieré , & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre : ce qui se confirme par le goût de l'exécution ; car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui : il étoit plus vif & moins traînant ; on le chan-

roit moins , & on le déclamoit davantage \*. Les cadences , les ports de voix se font multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant , & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeler *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs , vous voulez bien , Monsieur , que je termine cette Lettre par quelques observations sur l'un & sur l'autre , qui deviendront peut-être des éclaircissémens utiles à la solution du problème dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Musiciens sur la constitution d'un Opera , par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de la Musique Italienne qui ravissent , ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des

---

\* Cela se prouve par la durée des Opera de Lulli , beaucoup plus grande aujourd'hui que de son tems , selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opera, est-on obligé d'y faire des retranchemens considerables.

larmes , qui offrent les tableaux les plus frappans , qui peignent les situations les plus vives , & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment , les François les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes , dont ils entre - mêlent les scenes de leurs Opera , & réservent celui de *monologues* , par excellence , à ces traînantes & ennuyeuses lamentations , à qui il ne manque , pour assoupir tout le monde , que d'être chantées juste & sans cris.

Dans les Opera Italiens tous les airs sont en situation & font partie des scenes. Tantôt c'est un pere désespéré , qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injustement , lui reprocher sa cruauté : tantôt c'est un Prince débonnaire , qui , forcé de donner un exemple de sévérité , demande aux Dieux de lui ôter l'empire , ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici , c'est une mere tendre qui verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là , c'est le langage de l'amour , non rempli de ce fade & puérite galimatias de flammes & de chaînes , mais  
tragique ,

tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux passions impétueufes. C'est fur de telles paroles qu'il fiéd bien de déployer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression, & de rencherir fur l'énergie de la Poëfie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du fujet, ne font qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots fonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est fur ces impertinens amphigouris que nos Musiciens épuifent leur goût & leur fçavoir, & nos Acteurs leurs gestes & leurs poumons ; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes fe pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la Musique Françoife ne fçait ni peindre, ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est fufceptible, que fur des paroles qui ne fignifient rien. Cependant, à entendre les Fran-

çois parler de Musique , on croiroit que c'est dans leurs Opera qu'elle peint de grands tableaux & de grandes passions , & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opera Italiens , où le nom même d'ariette , & la ridicule chose qu'il exprime , sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossiereté de ces préjugés : la Musique Italienne n'a d'ennemis , même parmi nous , que ceux qui n'y connoissent rien ; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause , ont bientôt été ses plus zélés admirateurs \*.

Après les ariettes , qui font , à Paris , le triomphe du goût moderne , viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opera. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues , & jamais dans les scènes , parce

---

\* C'est un préjugé peu favorable à la Musique Françoisise , que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connoissent le mieux ; car elle est aussi ridicule quand on l'examine , qu'insupportable quand on l'écoute.

quenos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Musique n'indiquant aucun geste, & ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne sçait que faire de sa personne, pendant que l'autre chante.

Le caractere traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opera, mettent presque tous les monologues François sur un mouvement lent; & comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la Basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant. Ils voudroient être tristes, & ne sont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur, & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio; car, lorsque le chant est si lent qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât affoiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la Basse par notes égales qui marquent le mouvement, & l'ac-

compagnement le marque aussi par des subdivisions de notes, qui, soutenant la voix & l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable, & sur-tout plus énergique par cette précision. Mais, la nature du chant François interdit cette ressource à nos Compositeurs; car, dès que l'Acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfler, prolonger les sons, ni crier à pleine tête; & par conséquent il ne seroit plus applaudi.

Mais, ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens, & peindre tous les caracteres avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au Compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré: le chant n'y fait presque rien; la mesure seule, ou, pour parler plus juste, le seul

degré de vitesse détermine le caractère. Mais, la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les objets. Elle est, quand il plaît au Musicien, triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent, & comme je l'ai déjà dit, elle change, sur le même mouvement, de caractère au gré du Compositeur; ce qui lui donne la facilité des contrastes, sans dépendre en cela du Poëte, & sans s'exposer à des contresens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété, que les grands Maîtres d'Italie sçavent répandre dans leurs Opera, sans jamais sortir de la nature: variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Musiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles, & qu'ils sont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contresens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reste à parler, il semble que, pour en bien juger, il faudroit une fois sçavoir pré-

cifément ce que c'est ; car , jusqu'ici , je ne sçache pas que , de tous ceux qui en ont disputé , personne se soit avisé de le définir. Je ne sçais , Monsieur , quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi , j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse , c'est-à-dire , une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que , comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre , chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre , pour sçavoir lequel des deux est le meilleur , ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques , 1. pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2. pour faire valoir les airs , dont la continuité deviendroit insupportable. 3. pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pourroit convenir à tout cela dans un

ouvrage lyrique , parce que la transposition de la parole au chant , & sur tout du chant à la parole , a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement , & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion , & par conséquent l'intérêt ; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver , même à l'Opera , en rendant le discours tellement uniforme , que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse , & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident , d'après ces idées , que le meilleur récitatif , dans quelque langue que ce soit , si elle a , d'ailleurs , les conditions nécessaires , est celui qui approche le plus de la parole ; s'il y en avoit un qui en approchât tellement , en conservant l'harmonie qui lui convient , que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper , on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle , en France , *récitatif* ; & dites-moi , je vous prie , quel rapport vous pouvez trouver entre ce *récitatif* & notre *déclamation* ? Comment concevrez-vous jamais que la langue Française , dont l'accent est si uni , si simple , si modeste , si peu chantant , soit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce *récitatif* , & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole , & ces sons soutenus & renflés , ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu de cette partie de notre Musique , encore plus même que des airs ? Faites , par exemple , réciter à quelqu'un qui sçache lire , les quatre premiers vers de la fameuse reconnaissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités , quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille , qui n'a rien de vif , ni de passionné , rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers sur la note du Musicien , & tâchez , si vous le pouvez , de supporter cette extravagante criailerie , qui

passe à chaque instant de bas en haut , & de haut en bas , parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix , & suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien , & qui ne forment aucun repos dans le sens.

Qu'on joigne à cela les fredons , les cadences , les ports de-voix qui reviennent à chaque instant , & qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauffade pretintaille , entre la déclamation & ce prétendu récitatif. Qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce merveilleux récitatif François , dont l'invention fait la gloire de Lulli.

C'est une chose assez plaisante que d'entendre les partisans de la Musique Françoisse se retrancher dans le caractère de la langue , & rejeter sur elle des défauts dont ils n'osent accuser leur idole , tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue Françoisse doit être opposé presque en tout à celui qui

y est en usage : qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles , n'élever, ni n'abaisser beaucoup la voix : peu de sons soutenus , jamais d'éclats , encore moins de cris , rien sur-tout qui ressemble au chant , peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes , ainsi que dans leurs degrés. En un mot , le vrai récitatif François , s'il peut y en avoir un , ne se trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ses successeurs ; dans quelque route nouvelle , qu'assurément les Compositeurs François , si fiers de leur faux sçavoir , & , par conséquent , si éloignés de sentir & d'aimer le véritable , ne s'aviseront pas de chercher si-tôt , & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien , que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver ; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation , & toute l'énergie de l'harmonie ; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole , & être aussi mélodieux qu'un véritable

chant ; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours , sans forcer la voix du Chanteur , ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment , à l'aide d'une marche fondamentale particulière , on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre & qui contribue à le distinguer des airs , où , pour conserver les graces de la mélodie , il faut changer de ton moins fréquemment ; comment , sur-tout , quand on veut donner à la passion le tems de déployer tous ses mouvemens , on peut , à l'aide d'une symphonie habilement ménagée , faire exprimer à l'Orchestre , par des chants pathétiques & variés , ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du Musicien , par lequel il sçait , dans un récitatif obligé \* , joindre la mélodie la

---

\* J'avois esperé que le sieur Caffarelli nous donneroit , au Concert Spirituel , quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique , pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-tems ;

plus touchante à toute la véhémence de la déclamation , fans jamais confondre l'une avec l'autre. Je pourrois vous déployer les beautés fans nombre de cet admirable récitatif , dont on fait en France tant de contes auffi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme fi quelqu'un pouvoit prononcer fur un récitatif , fans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails , il faudroit, pour ainfi dire, créer un nouveau Dictionnaire , inventer à chaque instant des termes pour offrir aux Lecteurs François des idées inconnues parmi eux , & leur tenir des discours qui leur paroïtroient du galimatias. En un mot , pour en être compris, il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, & par conféquent de sciences & d'arts de tout genre , excepté la feule Musique. Je n'entrerai donc point fur cette matiere dans un détail affecté qui ne feroit de rien pour l'instruction

---

mais fur fes raisons pour n'en rien faire , j'ai trouvé qu'il connoïtoit encore mieux que moi la portée de fes Auditeurs.

des Lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

Par la même raison , je ne tenterai pas non plus le parellele qui a été proposé cet hyver dans un écrit adressé au petit Prophete & à ses adversaires , de deux morceaux de Musique , l'un Italien & l'autre François , qui y sont indiqués. La scene Italienne , confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvre égaux , ou supérieurs , étant peu connue à Paris , peu de gens pourroient suivre la comparaison ; & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui sçavoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais , quant à la scene Françoisise , j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir , qu'étant le morceau consacré dans la nation par les plus unanimes suffrages , je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix , ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des Lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste , comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre , au moins par hypothèse , c'est rendre à la Musique Française tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre ; c'est la juger sur ses propres regles : de sorte que , quand cette scene seroit aussi parfaite qu'on le prétend , on n'en pourroit conclure autre chose , sinon que c'est de la Musique Française bien faite ; ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais , ce ne fût absolument de mauvaise Musique. Il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne , au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide, *Enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation , & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le modèle le plus parfait du vrai récitatif Français.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien

liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit , devient une véritable satire ; & M. Rameau lui-même se feroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car , que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scène où l'emportement , la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect , elle hésite , elle se laisse attendrir , le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ses projets de vengeance , & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences , les interruptions , les transitions intellectuelles que le Poète offroit au Musicien , n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Musicien finit en *E si mi* , comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal , sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi

de l'agitation de son ame , sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je dése qui que ce soit d'assigner par la Musique seule , soit dans le ton , soit dans la mélodie , soit dans la déclamation , soit dans l'accompagnement , aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scene , par où le Spectateur puisse juger du changement prodigieux qui se fait dans le cœur d'Armide.

Observez cette Basse-continue. Que de croches ! que de petites notes passageres , pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la Basse d'un bon récitatif , où l'on ne doit entendre que de grosses notes , de loin en loin , le plus rarement qu'il est possible , & seulement pour empêcher la voix du récitant , & l'oreille du Spectateur de s'égarer.

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue , qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de Poësie.

*Enfin il est en ma puissance ,*

Voilà

Voilà un *trille* \*, & , qui pis est , un repos absolu dès le premier vers , tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poète eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers , & de laisser aux Spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'Actrice ; mais puisqu'il l'a employé , c'étoit au Musicien de le rendre.

*Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur!*

Je pardonnerois peut-être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier , s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

*Le charme du sommeil le livre à ma vengeance!*

Les mots de *charme* & de *sommeil*

---

\* Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi , parce que me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception , il ne m'étoit pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

ont été pour le Musicien un piège inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide , pour faire ici un petit somme , dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hazard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche , vous n'avez qu'à écouter la Basse : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dieses pour rien.

*Je vais percer son invincible cœur.*

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi impétueux ! Que ce trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe brève , dans un récitatif qui devoit voler , & au milieu d'un transport violent !

*Par lui tous mes Captifs sont sortis d'esclavage ;  
Qu'il éprouve toute ma rage.*

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide , après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaud , sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié , ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir , & cette transi-

tion intellectuelle amene fort bien ces deux vers, qui, sans cela, se lieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-à-fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'Actrice, ni des Spectateurs.

Voyons, maintenant, comment le Musicien a exprimé cette marche secrète du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir, & par conséquent l'Orchestre à exprimer. Après cette pause, il recommence exactement dans le même ton, sur le même accord, sur la même note par où il vient de finir, passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entiere, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'est plus nécessaire, le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

*Quel trouble me saisit ! Qui me fait hésiter ?*

Autre silence, & puis c'est tout. Ce  
Fij

vers est dans le même ton , presque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame & dans les discours d'Armide. La tonique , il est vrai , devient dominante par un mouvement de Basse. Eh ! Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue , où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs , une légère altération qui n'est que dans la Basse , peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix ; mais jamais y suppléer. Dans ce vers , le cœur , les yeux , le visage , le geste d'Armide , tout est changé , hormis sa voix : elle parle plus bas , mais elle garde le même ton.

*Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?  
Frappons.*

Comme ce vers peut - être pris en deux sens différens , je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant , il est incomparablement plus vif , plus

D I V E R S E S. 85

animé , & fait mieux valoir ce qui suit. Armide , comme Lulli la fait parler , continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

*Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?*

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

*Frappons.*

Armide , indignée , comme je la conçois , après avoir hésité , rejette avec précipitation sa vaine pitié , & prononce vivement , & tout d'une haleine en levant le poignard :

*Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?*

*Frappons.*

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers , quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation , qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

*. . . Ciel ! qui peut m'arrêter ?*

*Achevons . . . je frémis ! Vengeons-nous . . . je soupire.*

Voilà certainement le moment le

F iij

plus violent de toute la scene. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une manière si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée, & une si inconcevable maladresse, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte,

*Achevons, je frémis. Vengeons-nous, je soupire :*

Le Musicien dit exactement celui-ci :

*Achevons ; achevons. Vengeons-nous ; vengeons-nous.*

Les *trilles* font sur-tout un bel effet sur de telles paroles ! & c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot *soupire* !

*Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui  
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.*

Ces deux vers feroient bien déclamés, s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux, & que le second ne finit pas par

une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression , sur-tout dans le récitatif François , où elles tombent si lourdement.

*Plus je le vois , plus ma vengeance est vaine :*

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers , jugera que le second hémistiche est à contre-sens ; la voix doit s'élever sur *ma vengeance* , & retomber doucement sur *vaine*.

*Mon bras tremblant se refuse à ma haine :*

Mauvaise cadence parfaite ; d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

*Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !*

Faites déclamer ce vers à Mademoiselle Dumefnil , & vous trouverez que le mot *cruauté* fera le plus élevé , & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais , le moyen de ne pas faire poindre *le jour* ! Je reconnois là le Musicien.

Je passe , pour abréger , le reste de  
F iv

cette scène , qui n'a plus rien d'intéressant , ni de remarquable , que les contre - sens ordinaires , & des trilles continuels ; & je finis par le vers qui la termine :

*Que, s'il se peut, je le haïsse.*

Cette parenthèse , *s'il se peut* , me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien ; quand on la trouve sur le même ton , sur les mêmes notes que *je le haïsse* , il est bien difficile de ne pas sentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue , je veux bien consentir à n'en rien dire ; & s'il y quelques Amateurs de la Musique Française qui connoissent la scène Italienne qu'on a mise en parallèle avec celle-ci , & fut-tout l'air impétueux , pathétique & tragique qui la termine , ils me sçauront gré , sans doute , de ce silence.

Pour résumer en peu de mots mon sentiment sur ce célèbre monologue , je dis que , si on l'envisage comme du chant , on n'y trouve ni mesure , ni caractère , ni mélodie : si l'on veut que ce soit du récitatif , on n'y trouve ni naturel , ni expression ; quelque nom qu'on veuille lui donner , on le trouve rempli de sons filés , de trilles , & autres ornemens du chant , bien plus ridicules encore dans une pareille situation , qu'ils ne le sont communément dans la Musique Française. La modulation en est régulière , mais puérile par cela même , scholastique , sans énergie , sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la Basse-continue , dans une situation où toutes les puissances de la Musique doivent être déployées ; & cette Basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier sous sa leçon de Musique , que l'accompagnement d'une vive scène d'Opera , dont l'harmonie doit être choisie , & appliquée avec un discernement exquis , pour rendre la déclamation plus sensible , & l'expression plus vive. En un mot , si l'on s'avisoit d'exécuter la Musique de cette

fcene , fans y joindre les paroles , fans crier , ni gesticuler , il ne feroit pas poffible d'y rien démêler d'analogue à la fituation qu'elle veut peindre , & aux fentimens qu'elle veut exprimer , & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeufe fuite de fons modulés au hazard , & feulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait , & je ne doute pas qu'il ne fît encore , un grand effet au théâtre , parce que les vers en font admirables , & la fituation vive & intéreffante. Mais fans les bras & le jeu de l'Actrice , je fuis perfuadé que perfonne n'en pourroit fouffrir le récitatif , & qu'une pareille Mufique a grand befoin du fecours des yeux pour être fupportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mefure , ni mélodie dans la Mufique Françoisé , parce que la langue n'en eft pas fufceptible ; que le chant François n'eft qu'un aboyement continuel , infupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en eft brute , fans

expression , & sentant uniquement son remplissage d'écolier ; que les airs François ne sont point des airs ; que le récitatif François n'est point du récitatif : d'où je conclus que les François n'ont point de Musique , & n'en peuvent avoir \* ;

---

\* Je n'appelle pas avoir une Musique , que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne ; & j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la Française. Ce dégoûtant assemblage , qui peut-être fera désormais l'étude de nos Musiciens , est trop monstrueux pour être admis , & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi cet Été à l'Opera-Comique l'ouvrage d'un homme de talent , qui paroît avoir écouté la bonne Musique avec de bonnes oreilles , & qui en a traduit le genre en François d'aussi près qu'il étoit possible ; ses accompagnemens sont bien imités , sans être copiés ; & s'il

## 92 OEUVRES DIVERSES.

ou que , si jamais ils en ont une , ce fera tant pis pour eux.

Je fuis , &c.

---

n'a point fait de chant , c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens qui vous sentez du talent , continuez de mépriser en public la Musique Italienne ; je sens bien que votre intérêt présent l'exige : mais hâtez - vous d'étudier en particulier cette langue & cette Musique , si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.



# APOLOGIE

DE

## LA MUSIQUE

### FRANÇOISE,

*Contre le Sentiment de M. ROUSSEAU ;*

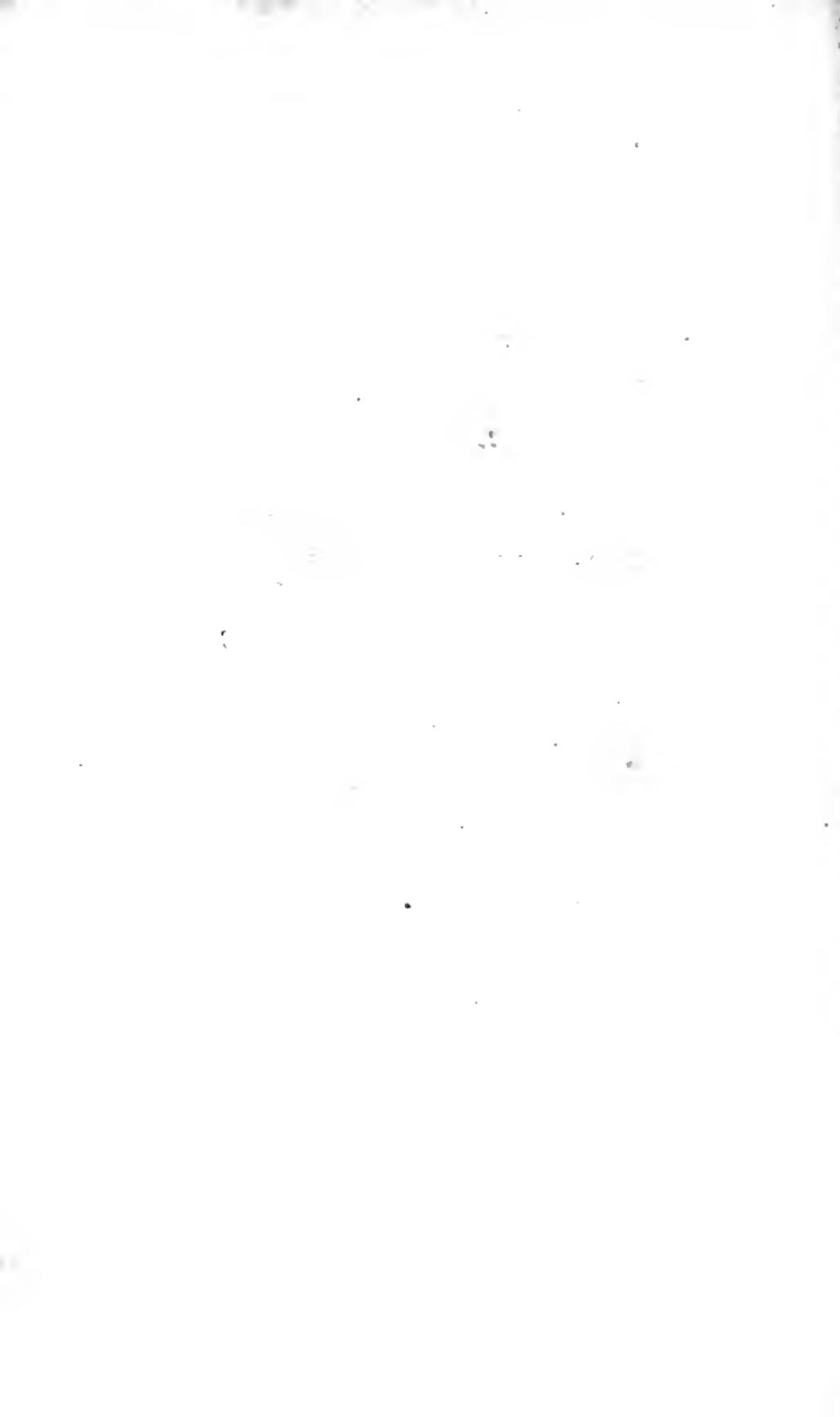
Par M. l'Abbé LAUGIER.

---

*Barbarus est . . . .*

*Nostras qui despicit Artes*

---



---

## AVERTISSEMENT.

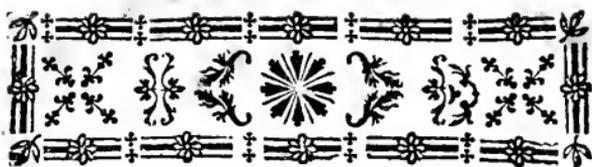
**J**E souhaite que ceux qui liront cet Écrit soient dans les mêmes dispositions où j'ai été en le composant ; que ni la prévention pour les richesses de leur Pays , ni le penchant pour les modes étrangères ne déterminent leur opinion ; qu'ils ne consultent que la raison & le sentiment , guides les plus nécessaires & les moins trompeurs dans l'étude des Arts. Toute dispute contre le goût national d'un peuple qui n'est rien moins que barbare , ne sçauroit être poussée avec trop de ménagement , soutenue avec trop de réserve , décidée avec trop de circonspection. L'autorité d'un homme tel que M. ROUSSEAU , pourroit faire illusion dans une matière qui est du ressort de l'esprit & du goût. Son style nerveux & plein de feu , la fécondité de ses pensées , la force de ses raisonnemens , l'étendue de ses connoissances sont des ar-

96 AVERTISSEMENT.

*mes très-dangereuses entre les mains d'un ennemi. N'en ayant point de pareilles à lui opposer , je n'aurois point entrepris de lui faire résistance , si je n'avois été enhardi par la bonté de la cause que j'ai à défendre.*



APOLOGIE



# APOLOGIE

*D E*

*L A M U S I Q U E*

*F R A N Ç O I S E .*

’Avois toujours cru que notre Musique n’étoit pas sans défauts ; mais je n’imaginois point que sérieusement on entrepît de nous prouver , que les François n’ont point de Musique ; qu’ils n’en peuvent avoir ; que , si jamais ils en ont une , ce sera tant pis pour eux.

Par quelle fatalité la Musique seroit-elle donc le seul des Arts dont nous ne pourrions atteindre la perfection ? On nous permet de croire que nous excellons dans tous les autres Arts ; on nous interdit dans celui-ci jusqu’à l’espérance

*Tome II.*

*G*

du succès le plus médiocre. Notre Musique n'est que du bruit, notre chant un aboyement continuel; notre harmonie est brute; nous n'avons ni mélodie, ni mesure. Cette barbarie qu'on nous attribue, on la suppose tellement essentielle à notre nation, qu'on nous décide dans l'impossibilité absolue de nous en défaire. Le reproche est au moins outré, & malgré l'opinion avantageuse que j'ai des lumières & des connoissances de Monsieur Rousseau, je crois fermement qu'il nous fait injustice.

Examinons sur quoi il se fonde pour nous traiter si durement. Toute Musique nationale tire, dit-il, son principal caractère de la qualité du langage: or la langue Française n'est point du tout propre à la Musique: donc les François n'ont point de Musique & ne sçauraient en avoir. Tel est en substance le raisonnement qu'il inculque avec beaucoup de confiance, & qu'il développe avec beaucoup d'art. Malheureusement le principe est faux, & l'application encore plus fautive: c'est ce que je vais tâcher de rendre sensible.

## I.

Pour mettre de l'ordre & de la clarté dans la discussion de ces deux points importans , avant toutes choses , convenons des termes , & du sens qu'il est nécessaire d'y attacher. Qu'est-ce que la Musique ? C'est , si je ne me trompe , l'art de peindre & d'émouvoir par le moyen des sons. Je m'en tiendrai à cette définition , jusqu'à ce qu'on m'en donne une meilleure ; & je crois , tout bien examiné , que c'est la plus exacte qu'on en puisse donner. La Musique a le même objet que la Peinture & la Poësie. Parler à l'imagination & remuer l'ame , c'est la destination commune de ces trois Arts. Ils ne different que par les routes particulieres que chacun prend diversement , pour arriver au même but. La Poësie employe les richesses du style , & la cadence du vers ; la Peinture a les lignes & les couleurs à son usage ; à la Musique appartiennent l'harmonie , la mesure & le chant. Des sons qui font image & qui excitent le sentiment sont donc de la vraie Musique. Si l'image est bien naturelle & bien vive , si le sen-

timent a de la force & de la vérité , la Musique est excellente.

Ce principe établi , les conséquences font toutes au désavantage de M. Rousseau. Il suit de-là évidemment que le caractère d'une Musique nationale ne dépend point de la qualité du langage ; mais de la mesure du génie. C'est le génie , & le génie lui seul qui enfante ce que la Musique a de plus aimable & de plus touchant. Ses tendres douceurs , ses vivacités légères , ses langueurs tristes & sombres , ses duretés , ses fureurs , ses rapidités , ses désordres , sont le fruit , non d'une langue qui se prête plus ou moins facilement aux charmes de la mélodie ; mais d'un esprit qui se livre à des inventions pleines de feu , & qui assujettit l'harmonie à ses idées.

Quoi qu'on en dise , le vrai génie est de toutes les nations. Si la Nature n'a pas eu pour elles une libéralité uniforme , ses prédilections & ses rigueurs n'ont jamais été jusqu'à tout donner aux unes , & tout refuser aux autres. Les grands talents , plus ordinaires en certains climats , ne sont nulle part des fruits

contre nature. N'incidentons point sur l'aigreur & la rudesse du langage. Toute nation où le génie fait briller son flambeau, peut avoir de la vraie Musique. Par-tout où je trouve des Peintres & des Poètes, je puis rencontrer des Musiciens. Dès que l'imagination & le sentiment me secondent, le principal est fait. Pour produire du beau, de l'excellent en Musique, il ne me reste qu'à bien user des moyens que l'Art me présente. L'étude me les fait connoître, la pratique me les rend familiers, l'expérience m'en démontre les effets divers, & j'en fais des choix plus ou moins heureux, selon que j'en ai des idées plus ou moins précises.

La mélodie, l'harmonie & la mesure font, comme dit très bien M. Rousseau, les seules ressources du génie musical. La mélodie détermine la succession des sons, l'harmonie en règle l'union, la mesure en fixe la durée. Que fait à tout cela le langage ? On peut composer des chants très-mélodieux, les accompagner d'une harmonie très-pure, y joindre l'extrême précision de la mesure, sans y mettre de paroles.

Cette Musique où le langage n'entrera pour rien, n'aura-t-elle pas un caractère & une expression ? Ne fera-t-elle pas de la vraie Musique ? Le Compositeur inventera son sujet plus ou moins bien, il lui donnera des graces plus ou moins piquantes, il le traitera avec plus ou moins d'énergie, non selon qu'il sera Italien ou François ; mais selon qu'il aura plus ou moins de génie.

Il ne sert de rien, d'avancer que, dans l'état actuel de la Musique Française, la mélodie est insipide, l'harmonie est confuse, la mesure ne se sent point. Ces défauts, quand ils seroient aussi réels qu'on le suppose, prouveroient, tout au plus, que nous manquons actuellement d'habiles Compositeurs, & non pas que ce vice de composition est un vice national essentiellement causé par le caractère de notre langue. La langue Latine est commune à toutes les nations. S'il étoit vrai que la Musique tire son principal caractère de la qualité du langage, les paroles Latines mises en chant devroient produire dans tous les pays le même caractère de Musique. Or le contraire est évidemment certain. Le

goût national se fait également sentir dans le chant du Latin & du François; & nos Motets sont aussi différens des Motets à l'Italienne, que Lulli diffère du Pergolèse. Il faut donc reconnoître que la qualité du langage ne fait rien au caractère de la Musique; & que, malgré notre vilain & maussade François, nous pouvons, si nous avons du génie, composer de très-beaux chants. Tout le monde sçait qu'une langue douce & sonore fournit plus aisément, & avec plus d'abondance, des paroles propres à être chantées. Mais enfin ce n'est point des paroles que la Musique tire son expression. Elles ne servent qu'à désigner l'objet que le Musicien a dû peindre, le sentiment qu'il a dû exciter. Elles offrent l'explication du tableau: le tableau n'en sera pas moins bon, parce que l'explication est mauvaise.

## II.

L'application du principe est encore plus fautive que le principe même. Je conviens avec M. Rousseau, qu'il y a des langues plus ou moins propres à la Musique; mais je n'ai garde de lui passer que la langue Française n'y est point propre du tout. L'artifice avec lequel il

oppose nos sons mixtes , nos syllabes muettes , sourdes & nazales , la dureté de nos consones & de nos articulations , à la douceur de la langue Italienne , où les articulations sont peu composées , la rencontre des consones rare & sans rudesse , la prononciation facile & coulante , les voyelles sonores & pleines d'éclat , prouve à la vérité que l'Italian a de grands avantages sur le François ; mais ce n'est pas là de quoi il s'agit. Pour justifier l'exclusion dont on nous menace , il auroit fallu nous convaincre , que non-seulement il y a des duretés dans notre langue ; mais que tout en est dur , aigre , rude , fourd , criard.

Nous gémissons depuis long-tems des imperfections de notre langue ; mais nous prétendons avec raison , que , sans être susceptible d'une douceur extrême , il dépend de ceux qui la possèdent & la parlent bien , d'en temperer heureusement la dureté. Nos bons Auteurs trouvent le moyen d'adoucir & de cadencer leur style , de lui donner une tournure légère & coulante , d'en regler la marche ; ici avec une grave & pompeuse

## D I V E R S E S. 105

lenteur ; là avec une volubilité vive & brillante ; tantôt avec une tranquillité simple & naturelle ; tantôt avec fougue , rapidité , précipitation.

Si la langue Françoisè n'avoit ni douceur , ni harmonie , où en seroient nos Poètes ? Comment viendroient - ils à bout de faire des vers ? Notre Censeur voudroit-il nous rendre encore la versification impossible ? Il est trop instruit de nos succès , pour nous contester en ce point la possession où nous sommes de ne le céder qu'aux Romains & aux Grecs. Le nom qu'il porte réclamerait contre son injustice , en rappelant le souvenir d'un Poète , dont on peut bien nous reprocher les malheurs ; mais dont il est impossible de méconnoître les talens. Quelle Muse lyrique a jamais mieux connu la pureté & les finesses de l'harmonie , pour en faire un usage plus régulier & plus constant ? Les Odes , les Cantates de l'immortel Rousseau , ne réunissent-elles pas à tout le feu de la poésie , toutes les graces de la versification ? Cet Auteur a connu les vraies richesses de notre langue. Douce & sonore dans ses vers , elle flatte l'oreille

délicieusement. Le pinceau le plus moëlleux ne fonde jamais les couleurs d'une maniere plus suave. Cet exemple, qui n'est pas unique parmi nous, montre que les duretés de notre langue disparaissent, sous une plume qui la manie habilement.

M. Rousseau y pense-t-il, lorsqu'il soutient que nous n'avons point de prosodie, ou que nous n'avons qu'une prosodie fort incertaine? Pour moi, qui suis bien éloigné de connoître toutes les propriétés de notre langue, je crois sentir que nous avons une prosodie, & qu'elle n'a rien d'incertain. N'avons-nous pas des longues & des brèves? Les unes & les autres ne sont-elles pas suffisamment déterminées par l'usage? Leur arrangement est-il arbitraire? Leur déplacement n'est-il pas toujours vicieux? Qui-conque a une exacte connoissance de la langue Française, est persuadé qu'il n'y a pas plus d'indétermination sur la longueur & la briéveté de nos syllabes, que sur la signification propre de nos mots en apparence les plus synonymes. Je doute même qu'on réussisse jamais à bien parler & à bien écrire,

tandis qu'on abandonnera l'étude de cette profodie occulte, qui, pour être négligée, n'en est pas moins existante.

Il est certain qu'il y a un arrangement de mots qui donne de l'harmonie à nos phrases. Cet arrangement consiste à éviter les rencontres dures, à varier la nature & la durée des sons, à semer dans le style d'agréables liaisons & des repos cadencés. Tout cela se pratique aisément quand on possède bien la langue; mais rien de tout cela ne peut se faire, sans une profodie régulière, qui donne à la durée de chaque syllabe un tems déterminé. Si l'on ne sent point dans certains écrits de nos Auteurs cette harmonie de style, leur négligence ne doit point faire imputer à la langue Françoisise des imperfections qu'elle n'a pas. Ce n'est point par les abus qu'on y introduit, c'est par les beautés dont elle est susceptible, qu'on doit juger de son mérite.

Nous avons des longues & des brèves comme dans le Latin. Leur combinaison n'est pas plus arbitraire dans nos vers qu'elle l'est dans la versification

Latine. Parmi nous la rime seule ne fait pas le vers ; il y faut une mesure & des repos. Lorsque le vers est bien fait , la cadence en est si marquée , que naturellement sa déclamation dégénère en une espece de chant. Que dis je ? il seroit possible , si on vouloit s'en donner la peine , de fixer dans nos vers comme dans les vers Latins , non-seulement le nombre des syllabes ; mais la quantité propre de chacune , d'en prescrire & d'en borner toutes les variations.

Pour établir l'incertitude de notre prosodie, M. Rousseau nous oppose que nous avons des longues plus longues les unes que les autres. J'en conviens, & je ne sçais s'il pourroit nous citer une seule langue vivante, où ce prétendu défaut ne se rencontre pas. Le Latin qui en paroît exempt, l'étoit-il en effet dans la bouche des Romains ? Ce défaut, si c'en est un, ne sçauroit mettre d'incertitude dans notre prosodie, parce qu'après tout, le plus ou le moins de longueur de nos syllabes n'a rien d'indéterminé. Nous sçavons précisément quelles sont les syllabes qui demandent une prononciation plus ou moins alon-

gée. Je crois au reste que ces longues plus longues n'ont rien en elles-mêmes de vicieux. Il me semble qu'elles ajoutent de l'agrément, en fournissant un moyen de varier l'harmonie, par une plus grande variété de prononciation.

La langue Française n'est donc point essentiellement dépourvûe de douceur & d'harmonie. Les beaux vers de nos Poètes garantiront cette vérité à tous ceux qui les connoissent. Il est faux par conséquent que la langue Française ne soit point du tout propre à la Musique. Qu'on dise qu'il faut réfléchir beaucoup & peiner un peu pour lui donner un caractère mélodieux, il en résultera une facilité moins grande que dans l'Italien, nous l'avouons; mais ce qui n'est que difficile ne doit point être traité de chimérique; & M. Rousseau a trop de hardiesse dans l'esprit pour confondre ces deux idées. Nous pouvons donc avoir de la Musique, & si nous en avons une, ce ne sera pas tant pis pour nous.

### III.

Notre ingénieux Censeur ne se borne

point à présumer les vices de notre Musique des défauts de notre langue. Il attaque notre Musique en elle-même : il ne lui trouve que des ornemens puériles, ridicules, Gothiques, nulle imagination, nul feu, nulle expression. Ce n'est donc pas assez d'avoir contre lui obtenu le droit ; il faut malgré lui établir le fait.

Je n'imiterai point sa partialité pour la Musique Ultramontaine. Par enthousiasme pour notre goût national, je ne répondrai point en récriminant. Si je voulois user de tous mes avantages, j'aurois bien des raisonnemens à faire sur les singularités de cette Musique Italienne, qu'on nous donne hardiment pour la meilleure & l'unique. Mais laissons aux Italiens leur genre ; je demande seulement qu'on veuille bien aussi nous laisser le nôtre. Les diversités de manières sont les richesses des Arts, & les goûts exclusifs sont communément des goûts aveugles. Mon devoir est de prouver que nous avons de la bonne & de l'excellente Musique ; & je vais y procéder incessamment. Distinguons dans la Musique la composition

## D I V E R S E S. III

& l'exécution , deux parties très-différentes que je traiterai l'une après l'autre. La première est l'effet du génie ; la seconde ne demande que de l'exercice & de l'habitude.

### I V.

Tous nos Compositeurs ne se ressemblent point. La nature nous a servis en cela comme en tout le reste : elle nous a donné du bon , du médiocre , & du mauvais. Il ne sera question ici que des plus distingués ; & de leurs meilleurs ouvrages ; parce que c'est sur la valeur de ceux-là qu'on doit nous apprécier , si l'on veut être juste. Pour parler avec liberté , je ne nommerai aucun des vivans.

Le mérite de toute composition musicale consiste dans l'énergie de l'expression ; je veux dire , dans l'art avec lequel le Compositeur manie les sons & l'harmonie pour peindre le tableau , & exciter le sentiment qui est propre de son sujet. Ce qui rend une composition parfaite , c'est lorsque l'expression est vive & naturelle , lorsqu'elle a des gra-

ces & de la nouveauté. Une expression, au reste, n'est point vive par le plus ou moins de tems que l'on met à la prononcer ; elle est vive lorsqu'elle apporte avec elle une grande lumière, & qu'elle met son objet dans un beau jour ; ce qui peut avoir lieu dans les mouvemens les plus lents, comme dans les plus précipités de la mesure. Une expression n'est point naturelle quand il y a de la recherche, & que l'artifice en est trop ressenti : la nature a toujours quelque chose de simple & de négligé. Les grâces de l'expression viennent du tour noble, élégant, ou ingénu qu'on lui donne. La nouveauté de l'expression suppose qu'elle n'est ni commune, ni imitée ; ce qui en rend le plaisir d'autant plus piquant, qu'il n'a aucun des défauts attachés à l'habitude. Enfin, quand l'expression a toutes les qualités que je viens de dire, on doit la regarder comme une expression heureuse & parfaite.

Voyons présentement si, parmi nos habiles Compositeurs, il n'en est aucun qui ait possédé le talent de l'expression à un degré supérieur. Je crois le reconnoître

noître dans un assez grand nombre ; mais particulièrement dans les Oeuvres de Lulli , de Clerambaud , de Campra & de la Lande. Ce n'est pas que ces grands hommes aient toujours également réussi ; & quel est le génie qui n'a pas ses intervalles d'activité & de langueur ? Mais dans leurs beaux endroits , ils me plaisent , ils me ravissent , ils me transportent.

Lorsque j'entreprends de conserver à Lulli le rang distingué dont il a joui autrefois , & qu'aujourd'hui la frivolité lui dispute , je prévois que mon opinion passera dans l'esprit des Novateurs pour le radotage d'un homme à vieux préjugés. Ils se réuniront tous à M. Rousseau pour me dire avec chaleur, ce que j'ai souvent entendu avec impatience , que Lulli n'a point fait de Musique ; qu'il en étoit incapable ; que ses airs sont des airs de guinguette ; que son récitatif fait bâiller & dormir ; que ses chœurs sont misérables ; que c'est insulter les gens , de citer un aussi plat personnage , pour donner l'idée d'un Compositeur. Doucement , Messieurs ; tâchez d'en dire moins , si vous voulez être crus.

Lulli n'est plus à la mode ! Mais vous n'ignorez point qu'il a fait les délices d'un siècle qui , de l'aveu de tout l'Univers , a été pour nous le siècle de la perfection en tout genre. On ne dédaigne Lulli , que parce qu'il est trop connu. Ses beautés , qui dans leur primeur firent des impressions si vives , ont perdu leur éclat depuis que la trop grande habitude en a usé le sentiment. Il en est de lui , comme de Corneille & de Racine , qui ne sont plus d'usage , parce que tout le monde les sçait par cœur. Les chants de Lulli n'ont perdu aucune de leurs graces ; il ne leur manque que le mérite de la nouveauté. Ils ont plû trop long-tems pour plaire encore.

Lulli n'est plus à la mode ! Prenez garde que ce ne soit une nouvelle preuve de la dépravation de goût qu'on reproche à notre siècle. Depuis qu'une insensibilité humiliante aux charmes naïfs de la belle nature a fait recourir au singulier , à l'affecté , au précieux , au Phebus pour produire l'intérêt , il n'est pas surprenant que des hommes qui ne se plaignent qu'aux taillies puériles , aux idées abstraites , aux figures outrées , au

## D I V E R S E S. I I 5

style confus & énigmatique , quand on leur rappelle l'élégante simplicité des chants de Lulli , n'y trouvent qu'une froide monotonie & une affommante pefanteur.

Lulli n'est plus à la mode ! Cependant auprès de tous ceux qui aiment le naturel & la vérité, la Musique triomphe encore du caprice qui veut en vain la proscrire. Il faut même qu'elle ait des charmes bien intéressans , puisque toutes les censures immodérées qu'on en fait incessamment , n'empêchent pas qu'on n'y revienne , & mille nouveautés éphémères qu'on leur substitue, ne font qu'en réchauffer le sentiment.

Quelle force , quelle sagesse dans les expressions de Lulli ! Si la tendresse l'inspire , rien n'est plus doux , plus affectueux , plus touchant que sa mélodie. Elle pénètre l'ame sans violence , pour y produire une aimable rêverie , une délicieuse langueur. S'il se trouve dans des situations tristes & déplorable , ses sons gémissans , son harmonie lugubre opèrent la désolation dans les cœurs. Quelle est son aménité dans les

sujets joyeux , son énergie dans les pensées terribles , son agitation , son désordre dans les transports de la colere , ou les fureurs du désespoir ! Que tout chez lui est excellemment caractérisé ! C'est un génie qui prend toutes sortes de formes , qui se prête à toutes sortes d'intérêts. Il s'éleve , il se soutient , il s'interrompt : fécond dans les inventions , correct dans ses desseins , heureux dans ses choix , judicieux dans ses ornemens , varié dans ses tours , contrasté dans ses détails , il observe toutes les bienséances , il évite tous les excès ; exact sans servitude , naturel sans négligence , plein d'art & de simplicité , toujours facile & gracieux , toujours diversifié , & toujours le même. Je ne m'amuserai point à en citer des morceaux au hazard. Il n'est aucun de ses ouvrages où l'on ne rencontre de ces mâles sublimités , de ces ingénuités délicates auxquelles le cœur ne peut résister.

Vous qui blâmez les *Duo* & les chœurs de Lulli , parce qu'ils vous paroissent unis & sans travail , ne craignez-vous point que je ne prenne cette

censure pour un éloge ? Non , vous ne m'entendrez jamais répondre avec quelques-uns de ses aveugles panégyristes , que Lulli a été obligé de simplifier beaucoup les choses par la difficulté de l'exécution dans un tems où les voix & les instrumens n'avoient qu'une habileté médiocre. Et pourquoi chercher à ce grand homme des justifications dont il n'a nullement besoin ? Lulli pensoit trop bien , pour croire que , dans une Musique faite pour plaire , il fallût exagérer & faire sentir le travail. Ce n'est point par nécessité , c'est à dessein & avec connoissance de cause , qu'il n'a jamais voulu quitter son air uni & son caractère facile. Jaloux de charmer le cœur , & non d'étonner l'esprit , il a si bien fait , que toutes ses compositions paroissent avoir coulé de source ; on diroit qu'elles n'ont coûté aucun effort , & c'est bien ici le cas d'appliquer le mot *arte che tutto fà , nulla si scuopre*.

Plus on connoitra Lulli , plus on estimera son beau génie. Il a toutes les parties essentielles qui font le grand Musicien. Plusieurs ont excellé au - dessus de lui dans quelques - unes ; personne

## 118 O E U V R E S

n'en a réuni un si grand nombre , & dans un degré si parfait. Ses ouvrages sont comme les tableaux de Raphaël , inférieurs à ceux de Michel Ange pour la fierté du dessein , à ceux du Titien pour l'artifice du coloris , à ceux du Corrège pour l'esprit & les graces , à ceux de Jules Romain pour l'imagination & le feu ; supérieurs à tous par la réunion de toutes les parties qui rendent un tableau précieux. Ceux à qui la Musique de Lulli est insipide , je leur conseille de mépriser les Peintures de Raphaël.

M. Rousseau , malgré ses préventions , n'a pû s'empêcher de dire de Lulli :

» Convenons que l'harmonie de ce cé-

» lebre Musicien est plus pure & moins

» renversée , que ses Basses sont plus

» naturelles & marchent plus ronde-

» ment , que son chant est mieux suivi ,

» que ses accompagnemens moins char-

» gés naissent mieux du sujet & en for-

» tent moins , que son récitatif est beau-

» coup moins manieré , & par consé-

» quent beaucoup meilleur que le nô-

» tre «. Cet aveu est considérable dans un adversaire qui prétend ôter à Lulli

jusqu'à la capacité de faire de la Musique ; aussi ne signifie-t-il de sa part que l'attribution d'une supériorité fort peu importante sur nos Compositeurs modernes ; supériorité qui rend la Musique de Lulli moins mauvaise , sans pouvoir jamais la décider bonne.

J'en appelle à tous ceux qui ont l'intelligence du vrai beau , & qui ont le bon sens de le faire consister dans la simplicité des idées , & le naturel des expressions. Ils ne me défavoueront pas , lorsque je dirai : heureux le tems où parmi nous la Poësie avoit ses Rousseau , la Peinture ses le Sueur , la Musique ses Lulli ! Heureux les élèves qui iront à l'école de ces grands Maîtres. Vous tous qui aspirez à la gloire de charmer nos oreilles , étudiez le grand Lulli , étudiez-le sans cesse. Il n'est pas seulement le créateur de notre Musique ; il est le Maître & le modele de tous nos vrais Musiciens.

Dans le genre des Cantates , je ne crains pas de nommer l'ingénieux Clerambaud. En le considérant du côté de l'expression , il doit passer pour un hom-

me rare. Son chant aussi favorable à la voix, que flatteur pour l'oreille, est plein de naturel, & orné de mille graces. Que peut-on desirer dans son récitatif? Que la mélodie en est douce! Que les variations en sont fines! Que cet homme connoît bien toutes les routes qui mènent au cœur!

Ce n'est point ce récitatif imaginaire dont parle M. Rousseau, qui, selon lui, doit différer si peu de la simple déclamation, qu'on soit tenté de croire que la personne qui exécute, parle & ne chante point. Jusqu'à ce qu'il ait réussi à donner de l'existence à ce singulier être de raison, nous croirons que le récitatif & la déclamation sont deux manières essentiellement différentes, faites l'une & l'autre pour peindre la chose; mais par des voies éloignées entr'elles de tout l'intervalle qui sépare la parole du chant. La déclamation seroit vicieuse si elle devenoit chantante; le récitatif seroit difforme, s'il n'étoit que parlant. Ne confondons point des arts qui, quoique limitrophes, n'ont rien de commun. Laissons à chacun son expression particulière. Chanter & parler sont deux

modifications de la voix si opposées, qu'on ne sçauroit en produire une moyenne qui tienne des deux, & qui les réunisse en quelque sorte. Le récitatif doit donc toujours être du chant. S'il exprime, s'il peint, quelque figurée qu'en soit la mélodie, il est bon.

Il me paroît que le récitatif de Clerambaud a ce touchant caractère : il me plaît par la grande naïveté des images, & l'extrême franchise des expressions. Si le chant en est enrichi & figuré, c'est sans superfluité & sans luxe. Je n'y vois que la nature ornée, & la parure est de si grand goût, que, bien loin d'effacer les beautés du sujet, elle les relève.

Je n'admire pas moins cet aimable Compositeur dans ses Ariettes dessinées avec légèreté, traitées avec enjouement, touchées avec tendresse, maniées avec tout l'esprit possible. Ici je ne puis me faire entendre qu'à ceux qui, prenant le livre à la main, auront la bonne foi de se livrer au sentiment de la chose, & qui, n'opposant aucun obstacle volontaire à la séduction, jugeront de la bonté de l'effet sur la garantie du plaisir

qu'ils éprouveront. Ce plaisir sera déjà dans plusieurs affoibli par l'habitude; mais s'il est nouveau, j'ose assurer qu'il sera vif.

Passons à un autre genre de Musique, qui fut toujours parmi nous le plus parfait, & dans lequel nous avons peut-être mieux réussi que toute autre nation. Je parle de nos Motets. Autant le Latin surpasse en énergie toutes les langues vivantes, autant la sublimité des Pseaumes efface toute Poësie humaine; autant les beaux Motets de nos grands Compositeurs sont au-dessus de presque toute Musique connue.

Deux hommes se sont particulièrement distingués dans la composition de nos chants religieux; Campra & la Lande. Campra, l'un des plus beaux génies pour la Musique, qui aient jamais paru, dut tout à la Nature, & n'eut besoin d'étude que pour développer toutes les ressources de sa brillante imagination. La Lande, moins heureusement né pour arriver à la perfection, fut obligé de s'en frayer la route par un travail assidu & opiniâtre. Le premier, plus fécond & plus hardi, fut quelque-

fois la dupe de sa facilité trop grande. Le second, plus sage & plus réservé, fut souvent trop esclave de sa sévère correction. Campra, esprit vif & léger, ne se donna point la peine de limer & de finir ses ouvrages; tout y paroît touché au premier coup; mais avec un si prodigieux naturel, qu'on croiroit que ses chants se font faits d'eux-mêmes; que, pour les composer, il n'a eu besoin que d'écrire. La Lande, esprit lent & méditatif, n'a rien produit qui ne soit extrêmement travaillé; on sent qu'il y est revenu à plusieurs fois; qu'il a touché & retouché; qu'il n'a réussi qu'à force d'étude & de patience. Campra n'a presque jamais été médiocre: ou il est sublime, ou il est plat: ou il n'exprime point, ou il exprime divinement: c'est un feu qui brille & s'éteint; il a des faillies qui enchantent, & des chûtes qui révoltent; quand il a des graces, il les a toutes; quand il plaît, personne ne plaît autant que lui. La Lande, plus soutenu, est assez égal à lui-même: il n'est pas habituellement sublime; il n'est jamais rampant: la Nature ne le sert pas toujours bien; l'Art ne l'abandonne jamais: on trouve rare-

ment chez lui de ces morceaux aimables, que Campra rend si ingénus & si touchans quand il s'avise de bien faire ; mais on n'y voit point, comme dans Campra, de ces lieux communs & triviaux, qui sont le supplice des oreilles délicates. Le caractère de la Lande est plus sérieux ; celui de Campra est plus riant : la Musique du premier est toujours plus savante ; celle du second est habituellement plus vraie. La Lande est un Artiste qu'on estime davantage ; Campra est un séducteur qu'on aime infiniment.

Considérons séparément ces deux grands hommes, & rappellons ici, pour l'honneur de la Musique Française, quelques-uns de leurs ouvrages les plus connus. Je vais y procéder sans affectation & sans choix. Je demande à M. Rousseau, si les petits Motets de Campra ne sont pas de la Musique. J'ouvre & je vois un *Paratum cor meum*, qui est bien une des plus jolies choses qu'on puisse entendre. Tout y respire la pure joie, la tendre onction qu'éprouvent les âmes vertueuses & innocentes. Quel naturel ! quelle variété ! Est-il une mélodie

plus simple & plus délicieuse ? Peut-on peindre plus céleſtement la ſituation d'une ame qui eſt pleine de ſon Dieu , qui l'admire , qui le bénit , qui le chante , qui le deſire , qui ſent pour lui les plus vives ardeurs ? Je parcours & je m'arrête au *Dominus regnavit* , Motet à deux voix , Baſſe & Deſſus. Quelle force ! quelle fierté dans ce premier verſet ! Quelle agitation , quel trouble dans l'*Elevaverunt flumina* ! Quel ſilence , quelle admiration dans le *Mirabilis* ! Quelle religion , quelle majeſté dans le *Testimonia tua* ! C'eſt un chant qui coule par-tout avec la facilité la plus élégante, & qui , en exprimant les penſées les plus nobles , conſerve toujours ſon naturel & ſes graces.

Je viens à l'*Ecce panis Angelorum* , Motet à trois voix. Le début en eſt pompeux. Je crois entendre un Prophete qui annonce avec dignité le grand Myſtere de la divine Euchariftie. Bien tôt dans un *Trio* ſublime ſe trouve exprimé le reſpect & la vénération dont doivent être ſaiſis tous les fideles à la vûe de cet auguſte Sacrement. Mais quelle eſt la volupté de mon cœur , lorſque je

viens à entendre cette voix seule qui produit l'acte d'une adoration pleine d'amour, & qui en fait passer le sentiment jusques dans le fond de mon ame ! J'oublie que je suis sur la terre, je crois être dans le Ciel. Oui, c'est ainsi que les Anges chantent les louanges de leur Dieu. Qu'on me répète mille fois cet incomparable *Adoro te*, je ne me lasserai jamais de l'entendre. Tandis que je demeute absorbé dans l'ivresse de dévotion qu'il m'inspire, tout-à-coup une symphonie brillante me réveille & m'invite à me livrer à tous les transports de la joie. Ce sont les merveilles de mon Dieu que l'on célèbre avec une vivacité triomphante. Des expressions pleines d'énergie & de candeur me vantent le bonheur de mon sort. L'allégresse me saisit, je suis hors de moi-même : ce chant m'anime & ne me dissipe point ; il enflamme ma piété sans la distraire. Oui, je le dis hardiment, s'il y a quelque chose de parfait en ce Monde, c'est ce morceau de Musique.

Dans les Motets à grand chœur de Campra, il est rare de trouver un tout

qui soit sans reproche ; mais il en est peu où l'on ne rencontre des beautés qui surprennent & qui saisissent. Est-il une image plus noble des grandeurs de Dieu , que le *Quis sicut Dominus du Laudate , pueri* ; une expression plus forte de sa toute-puissance , que le *Conturbatae sunt gentes* , magnifique chœur du *Deus refugium* ; une insinuation plus hardie de la confiance que Dieu inspire , que le *Propterea non timebimus* du même ; un tableau plus doux de ses bontés , que le *Memoriam fecit du Confitebor* ; une représentation plus naturelle de la fuite miraculeuse des eaux en présence de Moÿse , que le *Mare vidit* de l'*In exitu* ; une invitation plus gracieuse à honorer Marie , que le *Salutate Mariam* ? Et cent autres endroits admirables , que dis-je ? désespérans pour tous ceux qui ont la même carrière à courir.

Rien n'égale la perfection de caractère que Campra fait donner aux différentes parties qui entrent dans la composition de son chant , le ton mâle , ferme , résolu de ses Basses , la vive & douce légèreté de ses Dessus. Rien n'est au-dessus de la précision avec laquelle

il marque la mesure , de la pureté , de la force de son harmonie qui remplit toujours l'oreille agréablement , & des sons moëlleux qui distinguent sa mélodie. Campra , moins inégal , eût été de tous les hommes le plus approchant de l'idée du Compositeur parfait.

La Lande nous offre des beautés de composition plus réfléchies & plus étudiées. On n'y trouve point le grand naturel , le facile , l'élégant , le gracieux ; mais dans le dévot , le tendre , le grave , l'auguste , le majestueux , le terrible , il a réüssi éminemment. Parcourons également sans affectation quelques-uns de ses ouvrages. Le *Dominus regnavit* se présente à moi ; ce n'est point un joli Motet , comme on l'a osé dire de nos jours ; mais un des plus grands Motets que l'on connoisse. Ce Pseaume est sans contredit un de ceux où la Poësie de l'Auteur inspiré a repandu les images les plus frappantes & les plus variées. Il est difficile qu'un Compositeur ait un sujet plus intéressant & plus riche à traiter. La Lande l'a rempli avec toute la force & toute la vérité imaginables.

Peut-on

Peut-on mieux débiter qu'il le fait ? Un chœur vif & assuré peint le Seigneur comme un Roi qui fait, au milieu de ses Sujets, son entrée triomphante. Une fugue heureusement ménagée exprime le concours des peuples qui font retentir les airs de leurs acclamations, tantôt séparément, & tantôt tous ensemble. Suit le tableau majestueux de la Divinité. Un chant plein de retenue, de respect & de saisissement, annonce les voiles impénétrables qui la couvrent, l'ordre & la justice de ses jugemens. Tout-à-coup, pour marquer ses redoutables vengeances, un mouvement précipité fait marcher le feu devant le Seigneur, pour dévorer quiconque lui résiste ; on entend l'épouvantable fracas de son tonnerre, la terre est ébranlée : un chœur rapide & entre-coupé peint la violence de la secousse & l'effroi de l'ébranlement.

Alors un nouveau caractère de mélodie se fait entendre, pour représenter avec moins de tumulte les montagnes qui se fondent comme la cire en la présence du Seigneur, la terre entière comme un atôme qu'il anéantit d'un regard.

Un *Duo* vraiment céleste exprime le témoignage que les Cieux rendent à sa justice, l'admiration que donnent à tous les peuples les profondeurs de sa gloire. Ce *Duo* est remplacé par un chœur plein d'indignation & de mépris contre les adorateurs insensés des idoles ; on ne peut mieux en inspirer de l'horreur, & faire desirer leur confusion.

Ici tout prend une face nouvelle : un mouvement plein d'une religieuse lenteur, des suspensions fréquentes, une harmonie grave, un chant modeste & sérieux, invitent les Anges à adorer le Seigneur : l'ame est pénétrée de cette mélodie auguste. On se sent porté à s'humilier, à se confondre devant un Dieu si grand ; on est presque accablé sous le poids de Sa Majesté. Aussi-tôt Sion, l'heureuse Sion fait éclater naïvement sa joie, de ce qu'elle a pour Maître le Dieu du Ciel. L'allégresse des filles de Juda est vivement & délicatement ressentie, & après qu'on s'est quelque tems occupé de leur bonheur, on revient à admirer encore la magnificence du Très-Haut : la mesure se ralentit, l'harmonie reprend sa gravité. Un chant

## D I V E R S E S. 131

qui imite le vol de l'Aigle, & qui plane au milieu des airs, acheve, par un dernier trait plus éloquent que tous les autres, le tableau de la supériorité intrinseque du vrai Dieu sur toutes les Divinités fausses. Ce morceau finit par la répétition de l'*Adorate eum*, répétition la plus heureuse & la plus pittoresque qui fût jamais. Il ne restoit plus qu'à terminer cette sublime composition par quelque image douce & riante. C'est ce que la Lande a fait par un récit très-gai, mêlé avec le chœur, où la félicité & la joie des Justes est vivement rappelée. Ils sont invités d'une manière très-intéressante à se réjouir dans le Seigneur, & à ne jamais oublier ses graces. La légèreté de ce dernier morceau rend la satisfaction complete, & ne laisse plus rien à désirer.

Il seroit trop long de décrire ici chacun des beaux Motets de ce grand Compositeur. On remarque dans tous une singulière expression des grandes idées de la Religion, des nobles, des tendres sentimens qu'elle inspire à ceux qui l'ont profondément gravée dans le cœur.

Peut-on rappeler plus éloquemment à un peuple privilégié les bienfaits qu'il a reçus de Dieu , que dans le *Mementote* du *Confitemini* ? L'inviter d'une maniere plus touchante à louer le Seigneur , que dans le *Jubilate Deo* du *Cantate* ? Lui peindre d'une maniere plus effrayante la terreur du dernier Jugement , que dans le *Judicabit* du *Dixit* ? Inspirer pour Dieu des sentimens plus affectueux que dans le *Beata gens* de l'*Exultate justii* , le *Misericordia mea* du *Benedictus Dominus* , l'*Ego autem* du *Confitebimur* ? Peut-on prononcer d'une maniere plus sévère la haine que Dieu porte aux pécheurs , que dans le *Et inclinavit* , magnifique chœur du même *Confitebimur* ? Exprimer enfin plus tristement la profonde douleur d'une ame pénitente , que dans le *Sacrificium Deo* du *Miserere* ?

Combien d'autres Motets n'aurois-je pas à citer , si je voulois détailler toutes les fortes images , tous les heureux mouvemens qui abondent dans les compositions de la Lande ? Personne n'a poussé plus loin l'art de la mélodie & des accompagnemens. Il est le premier

qui ait introduit dans le chant des finesses particulieres & la plus exquise propreté. Il a épuisé en ce genre tout ce que la pureté du goût avoit de richesses cachées, tout ce qu'il étoit possible d'en employer sans s'écarter entierement du naturel ; de sorte que ceux qui ont voulu enchérir sur lui, ont fait des choses contre nature. Son harmonie forte, pleine & extrêmement nourrie, produit toujours de grands effets. Chez lui tout est en action, tout peint, tout exprime ; l'instrument & la voix, les accords & les parties, tout concourt à faire un ensemble complet. Ses chœurs sont d'ordinaire du plus heureux choix : la maniere en est grande, l'expression très-animée, la mesure marquée fortement, & lorsqu'ils sont bien exécutés, l'impression en est étonnante.

On peut lui reprocher d'avoir souvent corrompu le caractère des parties, en donnant aux Dessus & aux Basses la même espece de mélodie, d'avoir eu recours trop fréquemment aux desseins composés, & à l'entassement des parties. Quand il n'a point eu d'image particuliere à tracer, il a profité de

l'occasion pour faire briller son sçavoir , en produisant des morceaux de Musique écrite , pleins de fugues & de contre-fugues. Le dernier chœur de son *Confitemini* en est un exemple remarquable. Il est certain que l'harmonieux fracas de ce chœur superbe ne convient point du tout aux paroles , qui , n'étant qu'une simple narration , ne fournissoient ni image , ni sentiment. Ayant à travailler sur un sujet si ingrat , la Lande n'a trouvé d'autre moyen d'intéresser le Spectateur , que de forcer un peu la nature , pour y répandre les plus grands traits de l'harmonie ; & il a si bien usé de cette licence , que ce morceau est devenu l'un des plus friands pour des oreilles musiciennes. Cependant la chose est de mauvais exemple ; tant de richesses sont à pure perte , & on doit toujours éviter de pareilles profusions.

Les seuls Compositeurs dont j'ai fait mention suffisent , pour démontrer à tout l'Univers , que non-seulement nous pouvons avoir une Musique vraie ; mais qu'en effet nous avons de la très-bonne & très-excellente Musique. J'ai insisté

principalement sur nos Motets , parce que je les crois supérieurs à tout le reste. J'y trouve le caractère , la variété , le contraste , le naturel , le fort , le pathétique qui distinguent les ouvrages des grands Poètes & des grands Peintres. Il n'auroit tenu qu'à moi de multiplier les exemples, de citer les Gille , les Batrixtin , les Bernier , les Destouches , les Desmarets , les Mouret , les Madin , les Fanton , les... Je m'arrête... j'allois nommer des hommes qui vivent encore. Laissons au Public le soin de venger leur réputation qu'il a établie par ses applaudissemens.

M. Rousseau dira-t-il que tous nos Compositeurs sont dans le genre sérieux ; que nous n'en avons aucun dans le genre comique ? Il est vrai que ce dernier genre n'a point encore été introduit dans nos grandes pieces de Musique. Nous l'avons toujours réservé pour les Chançons , les Vaudevilles , les Parodies , & nous possédons plusieurs ouvrages de cette espece qui sont d'un comique très-réjouissant. Mais notre goût n'a jamais souffert les bouffonneries & les farces dans les pieces de confi-

deration. Jusqu'à présent nous nous sommes bien trouvés de cette façon de penser ; & il est à souhaiter qu'elle ne varie jamais.

## V.

M. Rousseau expose les vrais principes, & donne de très-bonnes leçons, lorsqu'il parle de l'unité de mélodie.

Mais quand il ajoûte que cette unité de mélodie nous est impossible, qu'elle n'a été connue d'aucun de nos Compositeurs, je soutiens qu'il y a peu de vérité dans ce reproche. Quand il nous cite les fréquens accompagnemens à l'unisson que l'on remarque dans la Musique Italienne, comme un moyen de fortifier l'idée du chant, je réponds que cette maniere, qui peut réussir quelquefois, & qui ne nous est ni impossible, ni étrangere, n'est propre, dans le fond, qu'à déceler l'impuissance de l'art. Les Italiens montreroient beaucoup plus d'habileté, en trouvant le secret de fortifier l'idée du chant par des accompagnemens en accords. C'est ce qu'ont exécuté d'ordinaire nos habiles Compositeurs, & la Lande sur-tout. Ses accompagnemens,

fans être à l'unisson , fortifient toujours l'expression de la partie chantante ; ils ajoutent de nouvelles idées que le sujet demandoit ; ils embellissent l'expression fans la couvrir ni la défigurer ; & il en résulte un ensemble dont l'agrément n'est consommé que par l'union des parties. Pour s'en convaincre , il n'y a qu'à prendre au hazard un des beaux Récits de la Lande , & en supprimer l'accompagnement. On sentira bien-tôt que l'expression est extrêmement affoiblie , & l'oreille éprouvera un vuide que tous les unissons possibles ne sçauroient remplir.

« Ceux qui font chanter à part » des  
 » violons d'un côté, de l'autre des flû-  
 » tes, de l'autre des bassons , chacun  
 » sur un dessein particulier , & presque  
 » sans rapport entr'eux : « ceux-là sont  
 regardés parmi nous comme de très-  
 mauvais Compositeurs.

M. Rousseau s'éleve contre l'usage des fugues , imitations , doubles desfeins , & autres beautés arbitraires, dit-il , & de pure convention , qui ont été inventées pour faire briller le sçavoir ,

en attendant qu'il fût question du génie. S'il ne faisoit que condamner l'abus & la prodigalité de ces richesses de l'art, nous approuverions sa censure. S'il disoit même que plusieurs de nos Compositeurs sont dans le cas de l'abus, nous en demeurerions d'accord. Mais prétendre que ce sont-là des beautés arbitraires & de pure convention ; qu'il n'y a pas moyen d'en tirer avantage pour embellir & fortifier l'expression : c'est raisonner contre une expérience certaine ; c'est ôter à l'art une de ses plus précieuses ressources. Lorsque M. Rousseau ajoûte que le travail en est si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage, il avoue du moins indirectement la possibilité de réussir. Je conviens avec lui que la difficulté est grande ; mais l'homme de génie surmonte la difficulté ; & c'est ne pas connoître ses forces que de lui exagérer les épines d'un travail qui renferme quelque utilité.

J'en dis de même des contre-fugues, doubles fugues, fugues renversées, Basses contraintes, qui ne sont des sottises qu'entre les mains des fots. Un habile

homme qui voudra s'en servir , prouvera aisément qu'il n'y a rien en tout cela de barbare & de gothique. Qu'on les proscrive toutes les fois qu'elles seront contraires , ou même indifférentes à l'expression ; mais il n'est pas prouvé qu'elles ne puissent jamais lui être d'aucun avantage.

Notre Censeur met encore le *Duo* au rang des superfluités contre nature. » Rien n'est moins naturel , dit il , que » de voir deux personnes se parler à la » fois durant un certain tems , soit pour » dire la même chose , soit pour se contredire , sans jamais s'écouter ni se répondre « . La plaisanterie est ingénieuse. Mais je lui demande , s'il est contre nature que deux personnes éprouvent un sentiment uniforme , ou un sentiment contraire dans le même tems ? Il me semble que rien n'est plus naturel & plus ordinaire. Or dès qu'il est possible qu'elles l'éprouvent , il est convenable qu'elles l'expriment. Alors ce ne seront plus deux personnes qui se parlent à la fois ; mais deux personnes qui à la fois manifestent la situation particulière de leur cœur ; dispensées par conséquent ,

& même absolument hors d'état de s'écouter & de se répondre.

Concluons de-là que le *Duo* n'est point du tout arbitraire ; qu'il n'est légitime que lorsque deux personnes agitées du même mouvement , ou d'un mouvement contraire , sont autorisées par la nature à l'exprimer séparément , quoique tout à la fois ; & qu'alors le *Duo* , bien loin d'être choquant , produit une satisfaction des plus vives. Il n'est donc pas nécessaire de décomposer toujours nos *Duo* pour les traiter en simple Dialogue , comme le voudroit M. Rousseau. Il est encore moins nécessaire , quand on joint ensemble les deux parties , de s'attacher exclusivement , comme il le prescrit , à un chant susceptible d'une marche par tierces ou par sixtes , dans lequel la seconde partie fasse son effet , sans distraire l'oreille de la première. Un pareil chant seroit contre nature dans la situation de deux personnes qui éprouvent à la fois deux sentimens contraires : & lors même que c'est un sentiment uniforme qui les occupe , il est assez naturel que chacune ait sa manière différente de sentir , relativement à la

diversité du caractère : il n'est donc pas hors de propos que chacune conserve dans l'expression cette manière différente ; & alors la double mélodie , bien loin d'être contre nature , en rend plus exactement les diversités.

M. Rousseau soupçonne avec raison , que l'harmonie complète n'est pas toujours aussi efficace pour produire l'expression , que l'harmonie mutilée ; & qu'en bien des occasions l'épargne des accords vaut mieux que leur prodigalité. Le principe ancien qu'il cite d'après M. Rameau est très-vrai , que chaque consonnance a son caractère particulier ; c'est-à-dire une manière d'affecter l'ame qui lui est propre. La conséquence qu'il en tire est encore très-logique , lorsqu'il dit que deux consonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos , pourront , en augmentant l'harmonie , troubler mutuellement leur effet , le combattre ou le partager. S'il m'est permis d'ajouter à sa pensée , je dirai que non-seulement l'addition ou le retranchement de telle consonnance , en rendant l'accord plus ou moins complet, pourra le rendre plus ou moins expressif ; mais que , dans le

passage d'un premier accord à un second, la liaison, pour être parfaitement expressive, demandera telle addition ou tel retranchement, que l'accord qui précède ou qui suit n'auroit pas demandé dans une succession différente. En un mot, je crois que, comme il n'y a en toutes choses qu'une manière de bien faire, il n'y-a, pour toute expression, que tel caractère de consonnance de légitime, tel degré d'harmonie de bon.

De-là on conclut que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression; ce qui est précisément le caractère de la Musique Française. Pour que cette conséquence fût aussi logique que la précédente, il faudroit prouver le fait; je veux dire, que tous nos Compositeurs sont tellement asservis à remplir l'harmonie, qu'ils n'emploient jamais que les accords complets. Je trouve une infinité d'occasions où ils ont ménagé les accords & les parties. En chiffrant leurs Basses, ils ne font que désigner le caractère de la consonnance: ce n'est pas leur faute si l'Accompagnateur, conduit par

une aveugle routine , y met un remplissage qu'ils ne lui prescrivent pas. Quand même il seroit vrai que le défaut ordinaire de nos Compositeurs est de trop remplir l'harmonie , au moins doit-on convenir que ce défaut n'est pas incorrigible.

M. Rousseau , qui a si bien pénétré la nature du mal , devroit nous en assigner le remède. Il nous rendroit un grand service , & non-seulement à nous , mais aux Italiens eux-mêmes , s'il nous donnoit des regles sûres pour discerner toujours le degré d'harmonie qui convient. Il avoue que , dans la nécessité de ménager les accords & les parties , le choix devient difficile , & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos. Nous l'invitons à ne pas se rebuter de la difficulté. Il est capable , par la profondeur de ses réflexions , de faire de grandes découvertes dans cet abîme ; & lorsqu'il voudra bien nous les communiquer , notre Musique , dont il se déclare l'ennemi , l'honorera comme son Restaurateur le plus signalé.

Pour nous accabler , M. Rousseau oppose le fade & puérile galimathias

de flammes & de chaînes qui domine dans presque toutes nos Tragédies Françaises, au tragique, au vif, au brillant, à l'entre-coupé des scènes Italiennes. C'est sur de telles paroles, dit-il, qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression. Il a raison ; mais par-là, il fait le procès moins à nos Musiciens qu'à nos Poètes. *Ce misérable jargon emmiellé qu'on est trop heureux de ne pas entendre, ces impertinens amphigouris, toutes ces paroles qui ne signifient rien*, ne sont point le crime du Compositeur. Est-ce sa faute, si on ne lui donne pas à peindre de grands tableaux & de grandes passions ? Pourvû qu'il exprime bien tous les sujets qu'on lui présente, sa charge est faite, & on n'a rien à lui reprocher.

On nous donne pour une des perfections de la Musique Italienne, de pouvoir exprimer tous les sentimens, & peindre tous les caractères avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au Compositeur. Elle est triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent. Si c'est-là une perfection, j'avoue de bonne foi que je n'ai point l'idée de  
la

la Musique parfaite. J'aimerois autant que l'on me dît qu'une des perfections de la Peinture est de pouvoir représenter toutes sortes d'objets avec telle couleur & telle lumière qu'il plaît au Peintre. Il est pourtant vrai qu'un tableau n'est censé parfait, que lorsque le coloris propre du sujet s'y trouve joint à l'invention & au dessein. A l'égard de la Musique, j'ai toujours cru, (& M. Rousseau est forcé d'en convenir) que le grand art consiste à faire concourir toutes choses à l'énergie de l'expression. Le choix de la mesure n'y est pas moins essentiel que celui de l'accompagnement & de la mélodie. Un mouvement vif dans un sujet triste, est tout-à-fait contre nature. Il en résulte non une expression unique, mais deux expressions contradictoires qui se combattent; celle de la mélodie qui porte à la tristesse, celle de la mesure qui inspire la joie. Ce mélange peut être singulier, il ne sera jamais naturel; & je conseille à nos Compositeurs de se bien garder d'imiter de pareilles bizarreries. Rubens a quelquefois employé les graces & le brillant du coloris dans des sujets tragiques & sérieux; Raphaël n'eût ja-

mais commis cette faute. Au reste, s'il n'étoit question que de prouver que nous pouvons, quand il nous plaît, produire de ces singularités, que l'on nous exalte tant, je n'aurois qu'à citer le fameux *Duo* d'Héraclite & de Démocrite, où Batistin fait pleurer l'un, & rire l'autre sur le même mouvement. Cet exemple prouveroit encore que, si nous sçavons composer une Musique triste sur un mouvement gai, nous ne le faisons point sans y être autorisés par la nature & le caractère du sujet.

## VI.

M. Rousseau a contre nous plus d'avantage lorsqu'il attaque notre exécution, qui est la seconde partie de la Musique. Il y a eu un tems où nos Musiciens exécutoient avec plus d'exactitude & de goût qu'ils ne font aujourd'hui. Cette vérité paroîtra à nos modernes très-prévenus en leur faveur, un paradoxe plus paradoxe que tout ce qu'a avancé l'adversaire que je combats. Mais ils se rapprocheront malgré eux de mon idée, s'ils comprennent une fois ce que c'est que bien exécuter. On

peut avoir la voix très-fléxible & très-belle , le jeu très-subtil & très-brillant , & exécuter la Musique d'une manière détestable. La bonne exécution demande que l'on entre bien dans la pensée du Compositeur & dans l'esprit de la chose ; qu'on s'attache à donner à chaque note sa valeur précise ; qu'on ne s'émancipe point à y ajouter de son autorité privée des ornemens de surérogation ; qu'on s'en tienne scrupuleusement à la lettre , se contentant de mettre l'ame & le feu dont la lettre ne parle point.

L'art de bien exécuter est le même que celui de bien lire. Un bon Lecteur est celui qui prononce exactement , qui distingue bien la phrase , qui fait sentir les liaisons & l'harmonie du style sans les trop marquer , qui anime ce qu'il dit , qui intéresse par le ton propre & varié qu'il sçait donner aux choses. Cet art n'est point du tout commun : les bons Lecteurs sont très-rares. L'exécution de la Musique est une vraie lecture ; peu de gens y réussissent éminemment. La plupart s'imaginent bien exécuter en fredonnant beaucoup. Campra disoit un jour à un de ces Violons

petits Maîtres , qui s'étoit avisé de broder un de ses accompagnemens : *Vous avez voulu faire l'habile homme , & vous n'êtes qu'un sot. Si vos fredons étoient nécessaires , je les aurois mis.*

Autrefois les Maîtres étoient extrêmement sévères à ne rien souffrir de ce qui s'écartoit de l'exécution littérale. Mais depuis qu'on a imaginé que toute la gloire consiste à bien filer un son , à bien marteler une cadence , à faire de très-longues tenues, des roulemens & des fredons de toute espece , on s'est beaucoup négligé sur la précision du jeu & du chant. On s'est accoûtumé à une pratique extraordinaire & déréglée. Les licences les moins naturelles & les plus inouïes ont pris la place du rigorisme des Anciens ; & tel morceau qui , exécuté autrefois , produisoit l'enchantement le plus délicieux , ne fait plus aujourd'hui qu'une impression superficielle. Nos modernes prétendent que ce sont les richesses de la Musique nouvelle qui ont rendu insipide la simplicité de l'ancienne Musique. Mais il y a cent contre un à parier , que la Musique d'autrefois n'a cessé de plaire , que depuis qu'on

n'a plus connu les regles de l'exécution , & qu'au lieu de s'appliquer à produire des sons , on a mis toute son habileté à faire du bruit.

Loin de nous réduire toujours à l'impossibilité de bien faire , M. Rousseau , qui condamne si justement les défauts de notre exécution moderne , auroit pû nous fournir le moyen de les éviter. Je vais tâcher de suppléer à son silence.

Pour qu'une Musique soit bien exécutée , la premiere attention que l'on doit avoir , c'est d'ordonner régulièrement le Concert , de fournir suffisamment toutes les parties , de maniere que chacune fasse son effet ; que les parties principales , telles que le Dessus & la Basse , dominant davantage ; que les parties accessoires , telles que la Haute-contre & la Taille , soient moins ressenties , afin qu'il en résulte une harmonie où rien ne déborde , & qui ait de l'unité. On ne peut trop recommander de fournir les Basses plus que tout le reste ; parce qu'elles sont le fondement de l'harmonie , & à cause de la nature du son grave qui est toujours le moins perçant. L'une

des grandes beautés de l'orgue, ce sont les Basses un peu exagérées. Dans les chœurs, c'est toujours la Basse qui dessine le tableau, & qui consomme l'expression. Elle doit donc prévaloir, & occuper l'oreille plus que toute autre partie. Quand il s'agit d'accompagner des récits, ou des *duo*, au lieu de s'en tenir à l'expédient ordinaire d'éteindre les Basses, il faudroit avoir pour ces fortes d'accompagnemens une espece d'instrument semblable aux pédales de Flûte, dont le son naturellement sourd, mais d'ailleurs extrêmement moëlleux, portât sensiblement l'harmonie à l'oreille sans être en danger de couvrir la voix. On ne réussit presque jamais à produire l'effet désiré par le seul usage d'adoucir. Un instrument dont on est obligé d'éteindre le son, perd presque tout son effet. De plus, celui qui le manie ne sçait pas au juste à quel degré il faut l'éteindre pour bien adoucir. On n'auroit aucune de ces difficultés, si l'on imaginoit des instrumens dont la force naturelle ne donnât que ce qui est nécessaire pour conserver l'harmonie sans distraire du chant.

Une seconde attention non moins importante, c'est de prévenir les libertés irrégulières de ceux qui exécutent. Pour cela il faudroit porter une loi qui défendît à tous les Chanteurs & à tous ceux qui composent l'Orchestre, de rien changer à la mélodie dont le caractère leur est tracé, avec ordre de s'en tenir scrupuleusement au noté qu'ils ont devant les yeux. Il faudroit qu'une pareille loi obligéât tous les Maîtres qui enseignent de faire prendre à leurs écoliers l'habitude importante de l'exécution littérale. Pour éviter même que les Accompagnateurs fussent encore dans le cas de remplir ou de mutiler mal-à-propos l'harmonie, faute de règle qui leur apprenne avec certitude les profusions qu'ils peuvent hazarder & les épargnes qu'ils doivent faire, il faudroit que les Compositeurs, en chiffrant leurs Basses, prissent la peine de spécifier tous les accords nécessaires, & qu'on fût tenu de suivre littéralement le chiffre sans y supposer du sous-entendu. Il faudroit enfin que les uns & les autres ne fussent censés bons qu'autant qu'ils seroient fidèles à cette loi ; que leur réputation, & par

conféquent leur force, fût attachée à cette exactitude.

Une troisieme attention de plus grande conséquence que toutes les autres , c'est de veiller à la précision de la mesure. Jusqu'à présent on n'a employé, pour cela , que des moyens insuffisans. La mesure n'est point assez clairement marquée ; de - là vient que chacun interprete le caractère du mouvement à sa fantaisie : & tous n'en ayant pas la même idée dans l'esprit , il est impossible qu'il n'en résulte beaucoup de contrariété dans l'exécution. Ces mots *gravement* , *lentement* , *légerement* , *vîte* , *très - vîte* , sont des signes très-équivoques , qui n'expriment point uniformément à tout le monde la pensée du Compositeur. Ceux qui exécutent mettent plus ou moins de vivacité dans chacun de ces mouvemens , selon qu'ils ont l'imagination plus ou moins ardente.

En chargeant quelqu'un de battre la mesure , on obvie tant soit peu à ce premier inconvénient ; il en reste un second. Cet homme qui bat la mesure n'a

rien qui le fixe dans le choix du mouvement, & s'il ne le donne point tel que le Compositeur l'a voulu, il dénature l'effet de sa Musique. Aussi rien de plus ordinaire que de voir une même piece de Musique exécutée par les mêmes gens, changer d'expression par le seul changement de celui qui bat la mesure. Il seroit donc très-important de faire cesser toute incertitude à cet égard & de pouvoir déterminer chaque caractère de mouvement, de maniere à ne s'y jamais méprendre.

Pour y réussir, le meilleur moyen seroit de donner à la valeur de chaque note une mesure de tems fixe & invariable. Il n'y auroit qu'à convenir une fois pour toutes, que la durée d'une blanche, par exemple, seroit l'espace d'une seconde de tems, de sorte que deux secondes détermineroient les deux tems de la mesure à deux. On en ralentiroit le mouvement de la moitié, en mettant deux rondes au lieu de deux blanches; on le rendroit de la moitié plus vif en mettant deux noires au lieu de deux blanches. Dans ce système le plus ou moins de subdivisions dans les

notes qui composent la mesure, décideroit au plus juste le plus ou moins de vitesse dans le mouvement. On feroit de même pour la mesure à trois dont on diversifieroit les mouvemens en mettant ou une ronde, ou une blanche, ou une noire, ou une croche, ou une double croche à chaque tems. Les notes pointées ne changeroient rien à la durée de la mesure à deux, si ce n'est que, dans le même espace de tems, on prononceroit la valeur de trois notes au lieu de deux. Le mouvement étant ainsi déterminé, on n'auroit plus besoin d'autre avertissement pour le connoître, & il ne dépendroit plus du caprice de personne. C'est aux Maîtres de l'Art à examiner l'utilité du moyen que je leur propose, & à le mettre en usage s'ils n'en imaginent pas de meilleur.

On ne peut trop appuyer sur ce principe, qu'il n'y a que l'exécution parfaite qui puisse faire goûter pleinement le plaisir d'une composition excellente. Les meilleures Tragédies seront insupportables par les seuls défauts de l'exécution. Avec de méchans Acteurs Athalie cessera d'être le chef-d'œuvre du

Théâtre, & deviendra un tas monstrueux d'insipides vers. A plus forte raison la Musique, dont la parfaite expression, cachée à celui qui la lit, ne peut être sentie que par celui qui l'écoute, perdra tout son mérite, si on l'exécute mal.

Je viens d'indiquer à nos Musiciens bien des réformes à faire à leur pratique, qu'ils prendront pour ce qu'elles valent. Si l'amour-propre ne les aveugle pas, ils conviendront que leur exécution a de grands défauts: & s'ils aiment la gloire, ils mettront tout en œuvre pour les faire disparaître. Au reste, en accordant à M. Rousseau que nous exécutons mal, il nous reste une ressource commune à tous ceux qui péchent, le pouvoir de nous corriger; il ne nous persuadera pas que cette ressource nous manque, & que les Italiens, dont l'exécution a aussi bien des choses à corriger, sont les seuls qui ne soient pas incorrigibles. Quoi qu'il puisse dire, nous ne perdrons point l'espérance de nous perfectionner à force d'exercice. Peut-être, à égale application, n'irons-nous pas aussi loin que ceux d'au-delà

des Monts. Il nous suffira d'acquérir de la précision & de l'exactitude, & nous y touchons d'assez près.

La Musique Française n'est donc point un être imaginaire. Il en existe une parmi nous, qui a toutes les qualités nécessaires pour peindre & émouvoir. Elle a déjà de très-grandes perfections; elle est susceptible de toutes celles qu'on lui desire; je crois l'avoir démontré.



## AUTRES ÉCRITS

Contre la LETTRE sur la Musique  
Françoise.

JAMAIS ouvrage n'a excité une guerre plus vive , & n'a fait naître plus de brochures , que la *Lettre de M. Rousseau* contre notre Musique. Nous ne rapporterons point ici les Épigrammes en vers & en prose , dont chaque jour on accabloit cet Auteur. Notre intention n'est pas non plus de placer dans ce recueil les différentes brochures plus ou moins vives , dont le Public fut inondé , soit pour défendre la Musique Françoise , soit pour attaquer la Musique Italienne , soit enfin pour réfuter l'ouvrage de M. Rousseau , & injurier sa personne. Nous nous contenterons de rapporter les titres , & quelquefois de citer plusieurs traits des principales réponses qui ont suivi celle de M. l'Abbé *Laugier* , qu'on peut regarder comme la meilleure , & que , pour cette raison , nous avons cru devoir insérer toute entière dans cette collection.

Une des premières est *l'Apologie du goût François relativement à l'Opera*, Poëme en cinq chants, précédé d'un Discours apologétique en prose, & terminé par une pièce en vers intitulée, *Adieu aux Bouffons* : par M. de Caux. Les deux premiers chants sont remplis de personnalités. Les trois derniers sont employés à réfuter le système de M. Rousseau.

Le P. Castel, Jésuite, a pris part aussi à cette guerre littéraire & musicale, & a donné des *Lettres d'un Académicien de Bordeaux sur le fond de la Musique*. On sera peut-être bien aise de voir ce que pensoit ce génie singulier, de la Musique Française & Italienne, & l'histoire qu'il fait de l'une & de l'autre. Notre Musique, dit-il, est la fille aînée de la Musique Italienne; & il en est de même de tous les Arts où les Italiens nous ont toujours devancés, comme plus orientaux que nous, & plus à portée de recueillir les richesses de bien des sortes, qui sont venues de la Grece & de l'Asie. Nous sommes donc Musiciens, & tout aussi Musiciens que l'Italie, dont nous sommes au

moins en Europe les aînés & les premiers élèves; tout aussi Musiciens qu'eux, quoiqu'ils soient les premiers Musiciens, les premiers entre pareils, comme on dit : *primi inter pares*. Dès le tems de Charlemagne, la Chapelle de ce Prince, fondateur en quelque sorte du temporel de l'Italie, joûta de Musique, nommément avec la Chapelle du Pape. Nous pouvons avouer avec équité, que le fameux Guy Aretin, à qui l'Europe doit tout le premier fond renouvelié de la Musique des Grecs, étoit Italien, né à Arezzo, comme son nom le porte. Mais il faut avouer aussi que ce fut Jean de Meurs, Chanoine de Paris, qui inventa peut-être tout à neuf le mouvement, & par conséquent la mesure, cette mesure dont M. Rousseau veut si fort nous dépouiller, & qui fait l'essence de la Musique, & la clef du fameux Rithme des Grecs. Comment n'aurions-nous donc pas de Musique? comment notre Musique ne seroit-elle pas une Musique en général, puitque la Musique en général est notre propre Musique, inventée par nous, née chez nous, dans le centre propre de notre capitale, & comme dans le Sanctuaire

meme de notre Empire , l'église de Paris ? Si je voulois chicanner , je dirois que c'est le Plain-chant que Gui d'Arezzo inventa ; & que la Musique proprement dite est de l'invention de Jean de Meurs. Y a-t-il de la Musique sans mouvement ? Et n'est-ce pas par notre plus ou moins d'exactitude à tenir nos mouvemens en mesure , & notre peu de vivacité à les varier un peu plus sans mesure , que M. Rousseau veut nous convaincre que nous n'avons point de Musique , au lieu de se contenter de dire que nous ne sommes pas aussi exacts , ou aussi déterminés Musiciens que les Italiens ? Parmi les Gaulois la Musique étoit consacrée , comme la Poësie sa sœur inséparable , à célébrer les Dieux & les Héros , & parmi nous , à chanter les louanges de Dieu , & de ses Saints , & de ses œuvres. Elle a passé depuis sur les Théâtres du Monde , & sur-tout dans les Cours des Rois ; & en Europe , dans celle de nos Rois , les premiers & les plus capables de tout tems , de la protéger. Je succombe à la tentation de citer ici un trait de nos jours. Le sçavoir faire , je ne veux pas dire l'intrigue d'un Musicien Italien de passage  
(Paga)

( *Paga* ) étoit parvenu à former , à la Cour d'un grand Roi , un Concert Italien , comme pour servir de pendant au Concert national de la Cour. Les Musiciens nationaux remontrèrent respectueusement que ce Concert , par l'appas seulement de la mode & de la nouveauté , pouvoit mettre sur le pavé vingt-cinq mille Musiciens regnicoles ; & par la bonté du plus grand Monarque de la Chrétienté , le Musicien & le Concert furent renvoyés au-delà des Monts. Que ce trait soit , ou non , tourné à la gloire de l'Italie , que nous ne cessons pas d'admirer pour cela , il prouve toujours au moins que l'Italie n'est pas la seule nation qui ait le privilége exclusif de la Musique , puisque voilà au moins vingt-cinq mille Musiciens. J'en compterois bien cent mille en France , qui ont une musique propre , sans le secours actuel de la Musique numériquement Italienne , qui ne nous fourniroit jamais ce nombre de Musiciens.

Il seroit tems de définir une bonne fois notre Musique , pour nous en assurer la possession. M. Rousseau la définit , le néant , la chimere. On ne peut

définir la Musique Française, si ce n'est relativement à l'Italienne, qu'il faut donc définir relativement aussi à la Française. Avoir ou n'avoir pas de Musique, c'est-là l'absolu de la chose; & c'est précisément là l'absolue erreur de M. Rousseau; d'avoir conclu absolument que nous n'avons pas de Musique, parce que, selon lui, nous n'avons pas le relatif de la Musique, la Musique Italienne. C'est en vérité nous définir au moins nous mêmes des automates, des machines, des barbares, de prétendre qu'au milieu, au centre de l'Europe sçavante & artiste, nous croyons avoir une Musique sans l'avoir: nous, du reste, qui convenons que les autres en ont une, nous qui l'entendons, nous qui l'exécutons, qui la copions, la décrivons. Nous repaiissions-nous donc d'une chimere depuis tant de siècles? Nous entendons les autres Arts, qui d'eux-mêmes ne se font pas entendre, ouir du moins; & nous n'entendons pas celui que nous entendons de nos oreilles enfin? Quoi! l'Art le plus sensible, le plus bruyant, celui qui fait taire tous les autres, nous ne l'entendons pas? Nous ne le discernons pas? Nous

n'en avons pas les premières notions ? Nous l'exécutons , nous le faisons entendre aux autres , à M. Rousseau même , & nous seuls ne l'entendons pas ? Etrange effet de notre Musique non Musique ! Lulli étoit Musicien en Italie avant que de venir en France. Arrivé en France , Lulli ne fut plus Musicien. Plus il excella dans notre Musique , plus il se dégrada de la Musique en général. Du reste , nous chantons , nous solfions , nous disons : *ut , re , mi , fa , sol* , &c ; & nous le disons de la voix & de l'instrument , du violon , de la flûte & du tambour , de la timbale du moins & de la trompette ; & nous le disons en mélodie & en accords ; & nous accompagnons , & on nous accompagne ; & l'Italien accompagne le François , & le François accompagne l'Italien ; & nous composons , même en Italien ; & l'Italien compose en François ; & l'un exécute respectivement la Musique absolue de l'autre ; & l'Italien fait des Basses sous nos Dessus , ou des parties sur nos sujets ; & le François sur ou sous les sujets de l'Italien ; & nous mettons des paroles sur des ariettes d'Italie , & les

Italiens leurs paroles sur des airs de France ; & nous appellons , & cela s'appelle , & tout le monde l'appelle de la Musique , bonne ou mauvaise ; de la Musique enfin. Voilà , je crois , un argument , une preuve , une démonstration bien forte ; car si je gagne que nous avons au moins une Musique , bonne ou mauvaise , tout de suite j'argumente : je prouve , je démontre que nous avons donc une vraie Musique , & à la fin une belle Musique. C'est ma façon d'argumenter du vrai au bon , & du bon au beau : vrai Géométrique , bon Physique , beau Historique ou moral. Boileau dit tout cela à un bon entendeur :

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est  
aimable ;

Il doit regner par-tout & même dans la Fable :

Oui , voilà la force de mon argument : si nous avons une Musique , une vraie Musique , nous avons donc une bonne & belle Musique ; puisque nous croyons l'avoir , fussions-nous comme le fou d'Athènes qui étoit riche , heureux du moins en richesse , parce qu'il

croyoit de bonne foi que tous les vaisseaux arrivoient au Pyrée pour le rendre riche & heureux. Il avoit l'idée, le sentiment, le plaisir de la richesse. Or notre musique, soit folie ou sottise, fût-ce ignorance même, étant une vraie Musique cependant, nous affecte comme la vraie Musique a droit de nous affecter, & du reste nous plaît comme de la bonne musique, nous extasie comme de la belle Musique, puisque, selon M. Rousseau, c'est aux morceaux les plus extravagans de cette Musique, que *nos femmes se pâment d'admiration*. Enfin notre Musique est vraie pour nous, bonne pour nous, belle pour nous. Elle est donc vraie, belle & bonne absolument, ne le fût-elle pas pour tout autre. Une pomme est une vraie, belle & bonne pomme, quoi que ce ne soit pas une orange, ou une pomme confite. M. Rousseau veut donc nous ôter nos organes ou notre esprit, notre cœur, toutes nos facultés, avec d'autant moins de raison, qu'il ne nous les ôte que pour la Musique. Nous n'avons donc pas le discernement du vrai & du faux, du bon & du mauvais, du beau & du laid envers la Musique? Nous approu-

vons pourtant le vrai de la Musique Italienne , nous en goûtons le bon , nous en admirons le beau avec ces mêmes organes , ce même goût , ce même discernement , ces mêmes facultés qui nous font approuver , goûter , admirer notre Musique Françoisè. Que les melons d'Italie soient plus succulens que ceux de France , ceux de France sont pourtant de vrais & d'assez bons & beaux melons. C'est critiquer la vraie , belle & bonne nature , que de prétendre qu'elle n'est pas assez riche pour nous donner , & donner à tous les Peuples de la terre , de bonnes pommes , de bons fruits , de la vraie , bonne & belle Musique , en diversifiant à propos , selon chaque climat , chaque terroir , les especes & sous-especes , les genres mêmes ; que de prétendre qu'elle nous a donné des organes , des sentimens , des facultés , bonnes du reste & à tous égards , mais incapables de participer au beau , au bon , au simple , au vrai de la Musique. Quoi ! sommes-nous une espece si sur-humaine , sous-humaine , ou inhumaine , que nous ne puissions nous appliquer en fait de Musique ? Il y a , qui en doute ? des talens de nation , des talens locaux même.

## D I V E R S E S. 167

De toutes les nations de l'Europe, la nôtre est celle qui a le plus facile accès en Italie par terre & par mer. Cela aide bien au commerce des François avec les Italiens. Nous avons des Provinces qui sont à moitié Italiennes, par la langue même, comme la Bourgogne & le Dauphiné un peu, le Languedoc beaucoup, la Provence presque tout-à-fait. Les Anglois, sans manquer assurément de génie pour les Sciences Philosophiques & Mathématiques, & pour les Arts même sçavans & Géométriques, ont de tout tems peu excellé dans les Beaux-Arts de l'Italie qu'ils goûtent beaucoup, & qu'ils dédaignent peut-être, comme la Peinture, la Musique, &c. n'aiment que le grand commerce; sans doute, à cause de leur éloignement naturel du centre des Arts, & un peu aussi à cause de leur façon de gouvernement. L'Allemagne même, séparée de l'Italie par de terribles montagnes & des pays fort sauvages, a été de tout tems peu accessible à toutes les sortes d'Empires temporels, spirituels même, de l'Italie & des Romains, autrefois leurs destructeurs, plutôt que leurs vainqueurs ou leurs maîtres. Ce

n'est pas que l'Allemagne non plus, manque de génie & de talens pour les Sciences solides & les Arts utiles. Nulle part il n'y a plus d'Inventeurs & de Scavans même qu'en Allemagne. Les Allemands ont l'esprit ferme, & sont capables d'un grand travail de tête. Personne n'a fait & ne fait plus de livres & de gros livres qu'eux, & le fond de ces livres est communément fort bon. Je ne dis rien de la façon, de cette façon de pur bel-esprit, dont nous nous vantons peut-être trop nous-mêmes; non que nous y excellions; mais c'est que nous y mettons peut-être trop toute notre excellence. Je ne dis rien des Espagnols qui ont plus d'esprit peut-être & de génie que personne, mais qui travaillent peu, sur-tout dans les Arts. Toutes ces nations, un peu moins alertes & moins à portée que nous, par notre mobilité même, ont plutôt fait de prendre la Musique toute faite des Italiens, que de se donner, comme nous, la peine de se l'approprier en la caractérisant de leurs propres traits. Leurs traits ne seroient peut-être pas aussi convenables que ceux de douceur, de regle, de naturel, dont on nous reproche de la

caractériser. Ils prennent la Musique Italienne en substance , en personne , en totalité. Nous l'aspirons , nous la suçons en quelque sorte , nous l'insinuons , nous l'incorporons dans notre Musique , toujours nôtre par-là. Il faut que dans l'antiquité chaque nation de l'Europe ait eu , à peu près , le même caractère que nous lui connoissons aujourd'hui ; & voilà pourquoi je remonte toujours aux origines historiques des choses. Il y a plus de deux cents ans qu'on disoit , en fait de Musique , & qu'on le disoit dans vingt livres Allemands , Italiens , ou autres : *Hispani latrant , Germani boant , Angli sibilant , Itali caprisant , Galli cantant*. Je n'entre pas dans ce que les caractères nationaux peuvent avoir d'odieux : ils sont toujours chargés , outrés , à moitié faux. Je me contente d'observer que , de tous ces caractères , il n'y a que le nôtre , qui soit spécialement musical , & adapté ou adaptable à la vraie Musique. Car aboyer , beugler , siffler , chevrotter ou cabrioler , n'est point de la Musique ; mais chanter est la Musique même. Comment n'aurions-nous pas une Musique propre aujourd'hui , nous qui en avons

dans les tems où personne n'en avoit en Europe, & qui avons aujourd'hui la même que nous avons alors ? Ce sont les Italiens, je l'avoue, qui ont en partie la gloire de la perfection de notre Musique, qui n'est, après tout, que la leur un peu adoucie, polie, & comme humanisée ou adaptée à nos mœurs les plus humaines, je crois, de toute l'Europe. Comme premiers inventeurs de bien des choses, les Italiens ont une Musique un peu sauvage, saillante, efforée, libre & presque libertine, capricieuse, (*caprifant*) licencieuse, supérieure aux regles, & à nous, par conséquent, qui sommes peut-être la regle, le régulateur, le balancier, le pendule de l'horloge dont ils sont le ressort, le poids, & nous le contre-poids. Les Italiens tirent le marbre, le jaspe, le porphyre, le diamant, l'or de la mine : nous le polissons, nous le façonnons, nous l'encadrons, nous le circonscrivons, nous l'enchatonnons, nous le débitons, nous le faisons briller ; & à ce titre nous en jouissons les premiers, ou peut-être seuls nous en jouissons. Ils font les regles : nous les appliquons, nous les réduisons en principes & en

pratique. Ils font l'art : nous sommes la science , & même le métier ; car il y a ces trois choses-là par-tout , science , art & métier ; c'est-à-dire , théorie , pratique & usage : & ce que je viens de dire est si vrai , que réellement tous nos accords de caprice , de licence , d'emprunt , de supposition , de seconde superflue ou diminuée , de septieme diminuée ou superflue , de onzieme & neuvieme , viennent sûrement des Italiens. Nous les traitons d'abord de caprice & de licence ; peu à peu ils se fondent , s'incorporent dans nos regles. Nos Musiciens , qui vont un peu terre à terre , un peu sagement , régulièrement , timidement , selon le caractère national de notre existence même , sagement monarchique & bien réglée , se révoltent d'abord contre tous ces accords libertins & capricieux en effet. Peu à peu ils s'y accoutument en y accoutumant nos oreilles , & ils s'en servent , & nous les servent sans façon , parce qu'ils les servent régulièrement & à propos. Il n'y a jamais que quelques années de différence entre les perfectionnemens divers de la Musique Italienne , & la perfection de la nôtre ;

& la nôtre est toujours parfaite en tout tems, plus même souvent que la leur; parce que nous ne dérogeons jamais de notre actuelle perfection, & que nous tenons même en haleine les Italiens, curieux d'enchérir toujours sur nous, & j'ose dire sur nous seuls, étant toujours sûrs d'enchérir sur ceux qui, n'ayant point d'autre Musique, sont toujours prêts à se payer de celle qu'on leur donne toute faite, sans autre coopération de leur part. Nous estimons les Italiens; mais nous n'en sommes pas les esclaves. Nous ne les copions pas, nous les imitons librement, sans servitude. Nous sommes même fort en garde contre leurs licences, caprices & chevrottemens. Nous sçavons très-bien que souvent ils donnent dans le burlesque, le baroque, & même dans l'extravagant. Ils sont trop emphatiques, trop passionnés, trop tragiques ou trop comiques, pantomimes, & pantins bien faits. En voulant même trop éviter notre euphonie, prétendue monotonie, ils donnent dans la cacophonie. Leurs défauts sont des excès, excès de génie, défauts de génie. Ils ont plus d'effor, ils se livrent trop à leur verve; ils sont plus hardis,

plus courageux , & tout de fuite plus téméraires , ou téméraires tout court , & fans comparaison ; car nous ne le sommes pas , étant naturellement plus sages ou plus timides & plus timorés qu'eux. Nous devons à cet effort , à cette audace , à cette témérité , bien de nouvelles veines qu'ils nous ouvrent sûrement , sûrement pour nous. Ils n'ont peut-être pas plus de génie que nous ; mais ils s'y livrent & s'y confient d'avantage. Ils osent en sçavoir plus que les autres ; & là où le sçavoir manque , ils ont le vouloir , le pouvoir , & peut-être le devoir. Chacun se sent ; en fait d'arts au moins ils se sentent les maîtres des nations : ils sont placés pour cela ; ils le sçavent bien. L'Europe baissant l'oreille , & la France l'ouvrant devant eux , leur dit qu'ils n'ont qu'à parler , qu'à aller ; ils sont l'Orient de l'Europe en fait d'arts.

Pour l'Italien la Musique est un *gagnepain* ; passez-moi ce terme un peu familier , s'il n'est bas. C'est des Italiens que les Savoyards, leurs Emisaires , ont pris ou nous ont donné la coûtume de mendier , une Orgue d'Allemagne , une

Trompette marine, une Mandolyre ou un violon de guingette à la main. L'Italie ne connoît guères d'autres mendians que des Musiciens. Les décorateurs de Théâtre en font bien une autre espece. Il faut croire que les plus habiles de tous ces Artistes viennent jusqu'à nous. Voilà le défaut du génie; il ne nourrit pas toujours son homme. Il y a peut être trop de génie en Italie; il regorge: & cela même est dans les vues de la Providence: *bonum est sui diffusivum.*

La France n'a-t-elle point de reproche à se faire sur l'article du *virtus laudatur & alget*? Moins qu'aucune nation du Monde. Grace à la magnificence de nos Rois les premiers Princes Chrétiens de l'Univers, les Arts, les Sciences, les Lettres, les talens de toutes les sortes ont par-tout, même chez les Etrangers, des Places, des Académies, des Colléges, des Pensions fondées, des Titres Royaux, des Priviléges, des ressources, & nos vrais mendians sont gens sans travail, talent, goût, ni volonté, ni mérite; ils ne méritent que de mendier.

Or croiroit-on que de-là résulte tout

de suite le propre caractère de la Musique Italienne ? Plus hardie , plus efforée , plus libre , elle ne s'assujettit point aux regles qu'elle a faites , aimant mieux en faire éclore de nouvelles. Et comme la mélodie découle naturellement de l'harmonie , l'Italie marche à grands pas & à pas précipités , par grands intervalles , plus harmonieux que chantans , par accords , octaves , quintes , septiemes , sixtes , quartes , tierces , par tritons , par fausses-quintes , septiemes diminuées , secondes superflues , & par toutes sortes d'excès & de défauts , de diminutions & de superfluités. Nos oreilles françoises se récrient à la dureré , à la cacophonie. Les Italiens vont toujours , & avec le tems nous prenons patience & nous jouissons d'un nouveau plaisir , dont nous venons à bout d'enrichir notre Musique. Cette façon de procéder dans le chant même par grands intervalles consonans ou dissonans , est , je crois , le propre renouvellement de la Musique des Grecs & des Anciens en général , qui connoissoient très-bien l'effet de l'harmonie par la licence qu'ils se donnoient ou par la science qu'ils avoient de la faire regner dans leur plus

simple chant. Ce que je dis là pourroit bien être la conciliation de mille & une dissertation que nous faisons tous les jours pour ou contre l'harmonie de la Musique des Anciens. Dès le tems du fçavant M. Burette j'aurois voulu ou pû lui répondre par-là.

Et par-là j'aurois , je crois , bien démontré les effets finguliers qu'on attribue à cette Musique ancienne , dont la nôtre , un peu trop réguliere , chantante & diatonique , ne nous met pas assez à portée de bien juger. Et voilà encore par où je crois que M. Rousseau peut rendre raison du talent qu'il donne aux Italiens d'exceller au - dessus de nous dans le pathétique , le tragique , le démoniaque , le furieux , le forcené , le bouffon même & le pantomime.

J'ai , je pense , caractérisé la Musique Italienne ; je veux sur-tout caractériser la Musique Françoisé. Notre propre caractere plus doux , plus modéré , plus timoré , plus sage , plus régulier , plus soutenu , plus terre à terre , en un mot plus vif qu'ardent , plus mobile qu'impétueux , nous tient dans un  
genre

genre de médiocrité, de cette médiocrité toute d'or, qui fait, après tout, la vraie, bonne & belle Musique de commerce & de tous les jours.

Il nous faut une Musique journaliere & comme de tous les instans en effet, une Musique plus riche & abondante, que rare ou précieuse : & cela même est bien précieux de pouvoir en jouir à tous les instans. Toujours retirés en eux-mêmes, les Italiens n'en peuvent sortir que par des éclats : il leur faut comme des coups de force pour les réveiller.

Les François, plus extérieurs, sont peut-être plus médisans & plus malins : autant en emporte le vent. Au moins sont-ils plus Musiciens en *extension*, si ce n'est en *intension* ; en *quantité*, sinon en *qualité*, comme on dit. L'Italie passe des années à méditer, à préparer, à décorer un Opera qui ne se joue qu'une fois. Pour une fois, un Opera bien décoré, bien *emmachiné*, est toujours beau de la part sur-tout des Musiciens Italiens, grands Musiciens en effet, & qui ont une Musique théâtrale, pleine de surprise, de coups de Théâtre, & ca-

pable de faire de l'effet , même par la simple mélodie & le simple chant , chant plus déclamatoire que mélodieux , & déclamatoire en pointes & en soubrefauts , en caprices & en cabrioles : car cela s'appelle ainsi , chez le Peuple au moins , en France & en bon François , comme en Latin *Caprifant*.

Voilà le fait , notre fait : notre Musique , Musique de science & d'esprit , jouit d'une belle médiocrité : au lieu que la Musique Italienne , Musique de génie & d'impromptu , atteint souvent jusqu'au sublime , en donnant même souvent dans l'escarpé , le scabreux , le rocailleux , comme les Chevres , tout franc , qu'il me soit permis de le dire d'après le *Itali caprifant* , que je commente toujours. Je ne dis pas cependant que , parmi ces Chevres grim pant les rochers les plus hauts , il ne sorte de ces rochers mêmes des Aigles , qui s'élancent d'un vol soutenu vers le faite de tout ce qu'il y a de plus élevé & le mieux éclairé du Soleil , dont les rayons ne font que diriger leur vue sans l'é-mouffer ; tandis que nous , nation un peu moutonniere , douce & aimable ,

un peu folâtre même & badine , nous bondissons assez légèrement dans les vallons & les prairies comme de tendres agneaux , souvent transformés en abeilles ou en papillons , qui cueillent tout ce que la Musique a de suave , de mielleux & de fleuri. La Musique a-t-elle d'autres fruits que les fleurs ?

En fait de Musique nous nous menons un peu par idée , par principes , par regles , par théorie , & nous faisons de la Musique comme par raison démonstrative , donnant du reste tout au sentiment , qui est la réunion de plusieurs idées saines & naturelles. L'Italien mené par le sentiment & par une espece d'instinct naturel , donne tout à la force de la sensation , qui est la réunion de plusieurs sentimens , comme le sentiment l'est de plusieurs idées. Je le répète , nous partons de l'idée pour arriver au sentiment où nous nous arrêtons. L'Italien commençant là , part du sentiment pour arriver à la sensation qui ébranle mieux la machine & l'homme tout entier , au lieu que nous n'ébranlons que l'esprit & le cœur purement spirituel , le plus souvent de nul effet pour l'hom-

me tout entier , qui , malgré nous , n'est que trop corps & esprit dans le vrai , & est souvent plus corps qu'esprit chez bien des Auditeurs & Acteurs de Musique.

Notre Musique est un peu plus Musique d'école , & par-là un peu maniérée , si c'est être maniéré que d'avoir les manières & le goût de son pays. Il est vrai qu'on peut le paroître aux Etrangers qui ont un autre goût & une autre manière par conséquent. Enfin notre manière est d'être réguliers en tout , de suivre les règles. Absolument cela n'est pas défendu , cela est même ordonné ; mais les gens de Lettres savent , & les gens du monde sentent qu'une Musique , comme un Poëme où l'on suit les règles , peut être sans faute , mais non sans défaut. Notre Musique sent toujours un peu l'école , sinon l'écolier.

Les Italiens naissent en quelque sorte Musiciens , comme Poètes , Peintres , Artistes , *nascuntur Poetae* ; nous le devenons comme les Orateurs , *fiunt Oratores* ; non , encore une fois , que nous , & les Anglois , & les Allemands , & les

Espagnols, n'ayons du génie , & le génie même de tout cela. Seulement nous n'en avons pas le naturel , la seconde nature au moins , cette nature habituelle qui fait que les premiers regards d'un enfant venant au monde , les premiers coups d'œil , les premiers coups d'oreille , les premiers actes de tous les sens , & non seulement les premiers , mais la répétition continuée & instantanée de toute l'enfance , de toute la jeunesse , de toute la vie , donne & inculque la Peinture , la Musique , les Arts. Les Italiens vivent dans l'élément même de la Musique. Nous vivons dans la Musique même.

Une chose caractérise beaucoup notre Musique, & j'avoue qu'elle m'en déplaît un peu , & que c'est ce qui lui donne cet air de monotonie qu'absolument elle n'a pas si foncierement. Elle est trop roulante , trop plus que diatonique, sans être trop chromatique ni enharmonique cependant. Elle est trop liée , trop pleine de passages , de transitions , de ports de voix , d'inflexions , de diminutions , de renflemens même , trop de près à près ; & le tout toujours

par trop de timidité , de sagesse , de régularité. L'Italien sautille & saute beaucoup. Nous n'osons faire un pas sans bâton : De *ut* à *re* , nous disons , *ut* , *ut* , *re* , & le second *ut* en agrément , en liaison , & port de voix ; c'est anonner : à plus forte raison de *ut* à *mi* , nous disons *ut* , *re* , *mi* , en glissant sur le *re* , en coulant le *re*. Notre Musique est trop toute d'une piece , trop une ; je veux qu'on m'entende bien , & personnifier mes discours , les réaliser du moins : non seulement nous disons , *ut* , *ut* , *re* , pour dire *ut* , *re* ; mais nous disons le plus souvent , *ut* , *si* , *ut* , *re* , pour ne dire jamais que *ut* , *re* ; le tout pour mieux suivre la regle de la sagesse proverbiale , qu'il faut reculer pour mieux sauter , tant nous craignons le faut , & de nous casser le cou. Voilà le François , voilà l'Italien. Ils arrivent tous deux sur le bord d'un fossé , le François s'arrête , délibere , prend sa secousse , en arriere : mais l'Italien a déjà sauté ; je dis en fait de Musique : car en fait de marche Militaire , ou autre même , le François pourroit bien donner l'exemple à l'Italien , même de s'y casser le cou. Cha-

cun a son champ de bataille ; autre chose est le génie Militaire , autre le génie des Arts, &c.

Le Pere Castel annonçoit une suite à ses *Lettres d'un Academicien de Bordeaux sur le fond de la Musique* ; & cette suite n'eut pas lieu. Mais il publia quelque tems après un autre écrit intitulé , *Réponse critique d'un Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux*. Cette prétendue Critique n'est autre chose qu'un éloge & des complimens que le Pere Castel s'adresse à lui-même. Votre raisonnement est réellement profond , dit le charitable Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux ; vous tirez notre Musique du fond de nos Arts ; nos Arts du fond de notre caractère national , & notre caractère du fond même de notre Histoire , déduite elle-même de celle de l'Humanité depuis Adam. Comme tous ces fonds - là se font bien conservés depuis vingt , trente & quarante siècles parmi nous , notre Musique jouit d'une belle médiocrité , toute d'or , selon Horace. Or voilà le fond de tout ce que vous dites dans vos Lettres.

Nous n'entrerons dans aucun détail au sujet de cette *Réponse critique*, qui présente par-tout le même style, les mêmes idées, les mêmes singularités, & dont le fond, est à peu près, la même chose que ce qu'on vient de lire dans les *Lettres de l'Académicien de Bordeaux*.

M. Cazotte, ancien Commissaire de la Marine, a aussi pris parti dans la querelle sur la Musique. Il donna une brochure *in-3<sup>o</sup>*. de dix-neuf pages, sous le titre d'*Observations sur la Lettre de J. J. Rousseau, au sujet de la Musique Française*, dans laquelle il établit des propositions bien contraires à celles de M. Rousseau. Il soutient qu'on peut faire dans notre langue un bon Poème susceptible de chant, de manière qu'il en résulte pour nous un amusement vif & raisonnable; que nous avons une mélodie & une Musique nationale. Il analyse notre plaisir pour ce qui regarde la Musique. Il veut qu'il dérive de trois sources, sentiment, analogie, convention. Toutes les fois que notre chant exprime avec vérité, des passions, nous goûtons un plaisir de sentiment; nous

éproouvons celui d'analogie , quand il se joint à cette expression quelque chose qui caractérise la façon de sentir qui nous est particulière : le plaisir qui résulte de notre récitatif , tient , selon lui , beaucoup plus de la convention que les deux autres , en ce que nous le trouvons d'aurant meilleur , qu'il approche plus de notre déclamation tragique. Peut-on nous blâmer , ajoute M. Cazotte , d'avoir un plaisir de convention ? Avons nous mal fait de convenir que notre récitatif tiendra de notre déclamation ? En supposant avec M. Rousseau , que notre langue est moins propre à la Poësie lyrique que l'Italienne , M. Cazotte lui demande si l'on doit conclure de là , qu'il faut brûler les Poëmes de Quinault , & qu'il est impossible qu'on fasse en Musique rien de bon sur ces Poëmes ? La Langue Angloise est dure , continue-t-il , & moins propre à la Poësie dramatique que ne l'est la Françoisise. Les Auteurs Anglois ont moins entendu le Théâtre que les nôtres. Le Théâtre François est adopté de toute l'Europe ; le Théâtre Anglois est circonscript dans les bornes de la

Grande-Bretagne. Nos Acteurs ont un jeu noble, mesuré, cadencé, soutenu. Faut-il pour cela que les Anglois renoncent à leur Théâtre ? Les beautés terribles & sublimes de Shakespear ne doivent-elles plus les toucher ? Faut-il conclure qu'ils n'ont fait ni ne peuvent faire de bonnes pieces ?

Dans une *Lettre sur celle de M. J. J. Rousseau, citoyen de Genève, sur la Musique*, signée de M. Yzo, l'Auteur croit que des principes mêmes de M. Rousseau, l'on peut tirer des conséquences opposées à celles qu'il en déduit lui-même. Par exemple, après avoir établi que le meilleur récitatif est celui qui approche le plus de la déclamation, M. Rousseau conclut que notre langue n'en peut avoir un bon. N'en peut-on pas conclure au contraire, dit M. Yzo, qu'étant peu propre pour le chant, elle peut fournir un récitatif qui approche beaucoup de la parole ; & que l'Italienne, que M. Rousseau lui oppose, par cela même qu'elle est plus éclatante, & par conséquent plus chantante, selon M. Rousseau, doit, jus-

ques dans sa déclamation , porter un air de chant qu'il trouve vicieux dans le récitatif ?

Feu M. de Morand , dont nous avons plusieurs pieces de Théâtre , a pris la défense de notre Musique dans une brochure *in - 8<sup>o</sup>*. d'environ 60 pages , sous le titre de *Justification de la Musique Françoisise , adressée par elle-même au coin de la Reine , le jour qu'avec Titon & l'Aurore , elle s'est remise en possession de son Théâtre*. C'est la Musique Françoisise qui plaide elle-même sa cause dans cette brochure. Comme l'Auteur n'avoit point envie d'épargner M. Rousseau , il a imaginé , en personnifiant notre Musique , de mettre ses expressions injurieuses dans la bouche d'une femme irritée. En retranchant les invectives de la lettre de M. de Morand , on réduiroit cette production à peu de chose. Il remonte au premier auteur de la querelle sur la Musique ; & il prétend que la premiere déclaration de guerre a été une *Lettre sur Omphale* ; & la seconde , le petit Prophete de *Boehmischbroda*. Quoique cette dernière piece ne soit pas de M. Rousseau ,

elle a tant de rapport à la dispute dont il s'agit , que nous croyons devoir l'insérer dans ce volume , quand nous aurons achevé de rendre compte des autres brochures faites contre sa lettre sur la Musique.

De ce nombre est l'*Arrêt du Conseil d'État d'Apollon , rendu en faveur de l'Orchestre de l'Opera contre le nommé J. J. Rousseau , copiste de Musique , &c.* Nous rapportons ce titre insultant , pour faire connoître avec quelles armes plusieurs des adversaires de M. Rousseau combattoient contre lui , & le ton indécent qui régnoit dans leurs brochures. Cet Arrêt en vers est de M. Travenol, Violon de l'Opera. Il est accompagné de remarques où l'Auteur veut qu'on regarde sa brochure *comme un coup d'archet qu'un Violon de l'Opera a voulu donner en passant sur les doigts de M. Rousseau.*

En feignant de combattre le Citoyen de Genève , on lui donne gain de cause , dans une brochure *in-8º.* de 36 pages , intitulée , *Examen de la Lettre de M. Rousseau sur la Musique Française , dans*

## D I V E R S E S. 189

*lequel on expose le plan d'une bonne Musique propre à notre langue, par M. Bâton le jeune, Maître de vielle. Le résultat de cet écrit, c'est que nous n'avons pas de bonne Musique ; mais on accorde que nous pouvons en avoir une bonne.*

*Le Correcteur des Bouffons à l'Ecolier de Prague, est un petit Ecrit in-8°. d'environ vingt pages, où l'on retrouve une partie de ce qui avoit déjà été dit en faveur de notre Musique.*

*Apologie de la Musique & des Musiciens François, contre les assertions peu mesurées & mal-fondées de M. J. J. Rousseau, citoyen de Genève, par feu M. de Bonneval ; c'est le titre d'une autre petite brochure de 15 pages, du même format que la précédente, & dans laquelle nous trouvons une anecdote qui, si elle est vraie, répond assez bien à un endroit de la Lettre de M. Rousseau, sur le monologue d'Armide: C'est la seule chose qu'on puisse retenir de cette brochure : on cite M. de Voltaire pour témoin du fait que nous allons rapporter. On pria un jour la célèbre Mademoiselle le Couvreur de déclamer le Mo-*

nologue d'Armide ; *Enfin il est en ma puissance*, &c. dans le ton & avec cette intelligence avec lesquels elle rendoit si bien la nature. Elle l'exécuta , dit l'Auteur de cette brochure , & l'on fut agréablement surpris de voir jusqu'à quelle précision Lulli , par sa Musique , se trouvoit d'intelligence avec elle.

Dans la *Lettre d'un Sage à un homme très-respectable* , par M. le Chevalier de la Morliere , l'Auteur feint qu'un Philosophe a été passer quelques mois à une très-belle terre , & qu'à son retour il écrit librement au maître de la maison ce qu'il pense de son château , de ses jardins , de sa maitresse , de ses ameublemens , de la compagnie qu'il y a vue. Il mande d'abord à l'*homme très - respectable* , que de plats Provinciaux , ou de stupides Parisiens ont beau trouver son bâtiment d'une structure agréable , distribué avec élégance , & placé dans un aspect riant ; que pour lui il ne le regarde que comme une masse lourde , où il n'y a ni harmonie , ni ensemble , ni détails. Il parcourt ensuite les parterres , les bosquets , les statues , & ne fait pas même grace à

la maitresse. Sa démarche , ses mouvemens , ses attitudes , ses gestes sont essentiellement faux , mal concertés , &c. &c. Le Sage finit par proposer à l'homme très-respectable une autre maitresse vive , coquette , fémillante , furieuse dans l'excès de la joye , brillante dans la douleur , grimaciere dans la plaisanterie , minaudiere dans le sentiment , parlant avec la même dignité aux Dieux & aux valets ; toujours du gosier , toujours des roulemens , faisant ressembler un rossignol à la mer agitée , un tyran furieux à une tourterelle , &c. On sent aisément le sens de cette allégorie , où le Public François est l'homme très-respectable , & notre Musique la maitresse dont on veut le dégoûter en lui proposant la Musique Italienne.

L'écrit suivant , intitulé , *Doutes d'un Pyrrhonien , proposés amicalement à J. J. Rousseau , par M. Coste d'Arnobat* , est une ironie continuelle , où l'on donne à M. Rousseau les éloges les plus pompeux , en lui proposant des Doutes qu'on le prie de résoudre. Nous ne citerons qu'un seul endroit pour faire connoître dans quel goût est écrite cette

brochure. » *Le chant François*, dites-vous, » *exige tout l'effort des poulmons,* » *& toute l'étendue de la voix.* J'ai entendu jusqu'à présent nos bons Musiciens répéter sans cesse à leurs écoliers : *plus doux ; ne forcez point ; rendez vos sons flexibles & coulans ;* mais Jeliote, qui chante le François comme on doit le chanter, nous prouve assez, par ses cris désagréables, qu'on ne sçauroit exécuter notre Musique, » sans pousser des hurlemens affreux «.

M. Robinot, ancien Notaire, ne dit rien de neuf pour le fond dans sa *Lettre d'un Parisien, contenant quelques réflexions sur celles de M. Rousseau* ; mais on y trouve des comparaisons qui ne sont ni pillées, ni imitées. Par exemple, lorsqu'il a blâmé M. Rousseau de vouloir détruire la Musique Française, dans le moment même qu'il l'a enrichie du *Devin de Village*, il ajoute : » se seroit-il laissé flatter du barbare » honneur de nous retracer l'image de » Mahomet II. massacrant la belle » Irène, dans l'instant qu'elle venoit » de partager avec lui les plus douces » faveurs d'un amour heureux & mutuel ?

Dans

Dans un autre endroit, M. Robinot dit que M. Rousseau uniquement occupé de la Musique Italienne, pour rendre son culte universel, voudroit que ses autels fussent élevés sur les débris des langues & des accens de toutes les nations. » Ce fut ainsi, continue M. Robinot, que le Calife Omar, le flambeau à la main, détruisit les archives de l'Univers littéraire, pour y substituer l'Alcoran «.

Il y a plus de syllogismes que de poésie dans une espèce de Poème didactique, où l'on prend en vers le parti de notre Musique. C'est une *Épître à M. J. J. Rousseau de Genève*, intitulée, *l'Impartialité sur la Musique*; par M. D. B. L'Auteur se propose deux objets dans cet ouvrage : de réfuter les reproches faits à la Musique Française ; de prouver que nos Compositeurs ont tous les talens qui caractérisent les grands Maîtres. Les défauts de notre Musique, selon M. Rousseau, sont 1°. qu'elle est associée avec une langue qui ne lui est point favorable. 2°. Qu'elle est trop monotone. 3°. Qu'elle est peu naturelle.

4°. Que les étrangers ne la goûtent point. 5°. Qu'elle est bien moins parfaite que celle des Italiens. 6°. Qu'elle n'existe point , ni ne peut exister. Tout cela est combattu dans la première partie de cette Dissertation versifiée. On entreprend de faire voir dans la seconde, 1°. que les Compositeurs François ont approfondi les principes de la Musique. 2°. Qu'ils ont saisi le goût de la Nation. 3°. Qu'ils sont doués du génie musical. 4°. Qu'ils possèdent dans le plus haut degré le talent de l'expression.

On peut encore placer parmi les écrits qui ont attaqué le sentiment de M. Rousseau sur notre Musique, un ouvrage du célèbre M. Rameau, publié sous le titre d'*Observations sur notre instinct pour la Musique, & sur son principe, où les moyens de reconnoître l'un par l'autre, conduisent à pouvoir se rendre raison, avec certitude, des différens effets de cet Art.* L'Auteur y prend la défense du Monologue d'Armide, & déploie tout son génie pour démontrer que la Musique de ce Monologue est

## D I V E R S E S. 195

un chef-d'œuvre d'intelligence & d'expression musicale.

Nous finirons ces extraits par une *Lettre d'un Visigot sur la dispute harmonique avec M. Rousseau*, par M. l'Abbé de Caveirac. L'Auteur y fait l'histoire de M. Rousseau depuis son couronnement à Dijon jusqu'aujourd'hui : outre que cette histoire est entièrement étrangère à la dispute harmonique, on peut reprocher à l'Auteur les personnalités indécentes qui déshonorent cette Lettre. Elle n'offre d'ailleurs rien de neuf ; & comme l'on veut éviter les répétitions, on n'a pris de chacun de ces écrits que les traits particuliers qu'on ne trouve point dans les autres.





LES VINGT - UN CHAPITRES

DE LA

**PROPHÉTIE**

DE

GABRIEL-JOANNES-NEPOMUCENUS,

FRANCISCUS DE PAULA WALDSTORCH,

dit WALDSTOERCHEL,

qu'il appelle

sa Vision.

Lat.

**CANTICUM CYGNI BOHEMICI.**

---

*Imprimé à Prague en Bohême.*

---

AVERTISSEMENT.

*N*ous avons dit ci-dessus, p. 187 & 188  
la raison qui nous engage à placer dans  
ce Recueil cette Prophétie, quoiqu'elle ne  
soit pas de M. Rousseau.



ICI SONT ÉCRITS LES VINGT - UN

Chapitres de la Prophétie de GABRIEL-JOAN-  
NES-NEPOMUCENUS-FRANCISCUS DE PAULA

WALDSTORCH , dit WALDSTOERHEL , na-  
tif de Boehmischbroda en Bohême; Philo-  
soph. & Theolog. moral Studios. in col-  
leg. maj. RR. PP. Societ. Jes. Fils de

discrete & honorable personne, EUS-  
TACHIUS-JOSEPHUS-WOLFGANGUS

WALSDTORCH, Maître Lutier &

Facteur de violons , demeurant

dans la Judengafs de l'Atftadt

à Prague , auprès des Car-

mes , à l'enseigne du vio-

lon rouge ; & il les a

écrits de fa main ,

& il les appelle

fa vision.

*Lat.*

*CANTICUM CYGNI BOHEMICI.*

---

CHAPITRE PREMIER.

❀❀❀ T j'étois dans mon grenier que  
❀❀❀ E j'appelle ma chambre , & il  
❀❀❀ faisoit froid , & jen'avois point  
de feu dans mon poële , car le bois est  
cher.

N iv

Et j'étois enveloppé dans mon manteau qui autrefois étoit bleu & qui est devenu blanc , attendu qu'il est usé.

Et je râclois sur mon violon pour me dégeler les doigts , & je vis que le carnaval de l'année prochaine seroit long.

Et le démon de l'ambition souffla son feu dans mon ame , & je me dis à moi-même :

Allons composer des Menuets pour la Redoute de Prague, & que ma gloire vole de bouche en bouche , & qu'elle soit connue de toute la terre & de toute la Bohême.

Et qu'on me montre au doigt en m'appellant le faiseur de Menuets *κατ' ἐξοχήν* : cela veut dire par excellence.

Et que la beauté de ces Menuets soit prônée & par ceux qui les danseront & par ceux qui les joueront , & qu'on les joue pendant la foire de *Jubilate* à Leipzig dans toutes les Auberges , & qu'on dise :

Voilà les beaux Menuets du Carnaval de Prague , voilà les Menuets de Gabriel - Joannes - Nepomucenus Franciscus de Paula Waldstorch , Étudiant en Philosophie : voilà les Menuets du grand faiseur , les voilà !

Et je m'abandonnai à toutes les chimères de l'orgueil, & je m'enyvrai de la fumée de la vanité, & je mis mon chapeau de travers.

Et je me promenois à grands pas dans mon grenier, que j'appelle ma chambre, & je disois dans l'ivresse de mes projets ambitieux :

Ah ! que mon pere fera glorieux d'avoir un fils illustre, & que ma mere bénira les mammelles qui m'ont allaité !

Et je me complaisois dans l'égarement de mes idées, & je ne m'en lassois pas, & je redressois ma tête que de mon naturel je ne porte pas fort haute.

Et l'ambition m'échauffoit, encore qu'il n'y eût point de bois dans mon poële, & je disois :

Ah ! qu'il est beau d'avoir de l'élévation dans l'ame, & que l'amour de la gloire fait faire de grandes choses !

Et je pris mon violon, & je composai sur le champ trois Menuets l'un après l'autre ; & le second étoit en mineur.

Et je les jouai sur mon violon & ils me plurent fort, & je les rejouai & ils me plurent davantage ; & je disois : ah ! qu'il est beau d'être Auteur !

## C H A P I T R E I I.

**E**T tout d'un coup ma chambre qui n'est qu'un grenier, fut illuminée par une grande lumière, encore qu'il n'y eût qu'une chandelle d'un denier sur ma table,

( Car je brûle de la chandelle, quand je fais de la Musique, car je suis gai ;

Et je brûle de l'huile de navette, quand je fais de la Philosophie, car je suis triste. ) Et j'entendis une voix qui faisoit un éclat de rire, & son rire étoit plus éclatant que le son de mon violon.

Et je me fâchois de ce que l'on se moquoit de moi, parce que de mon naturel je n'aime pas la moquerie.

Et la voix que je ne voyois pas, me disoit :

Défâche-toi, car je me moque de ta colere, & de ton naturel qui n'aime pas la moquerie.

Et défâche-toi vite, & renonce à tes projets de gloire ; je les ai toujours anéantis, car ils étoient contraires aux miens.

Et un autre fera les Menuets pour le Carnaval de Prague, & les tiens ne seront pas joués à la Foire de Leipzig, car tu ne les auras pas faits.

Car je t'ai choisi & élu parmi tes camarades, pour annoncer des vérités dures à un Peuple frivole & présomptueux, qui se moquera de toi, parce qu'il est indocile & volage, & qui ne te croira pas, parce que tu lui diras vrai.

Et je t'ai choisi pour cela, parce que je fais ce qu'il me plaît, & que je n'en rends compte à personne.

Et tu ne feras point de Menuets, car c'est moi qui te le dis.

### CHAPITRE III.

**E**T je me sentis transporté par les airs, & je fus en chemin depuis le Jeudi jusqu'au Vendredi, & j'étois enveloppé dans mon manteau qui autrefois étoit bleu, & qui est devenu blanc, attendu qu'il est usé.

Et j'arrivai dans une ville dont je n'avois pas entendu parler jusqu'à ce jour,

& son nom étoit Paris , & je vis qu'elle étoit fort grande & fort sale.

Et c'étoit le soir , & il étoit la cinquieme heure , & je me trouvois dans une Salle de Spectacle où l'on arrivoit en foule ;

Et mon cœur tressailloit de joie ; car j'aime à voir les beaux Spectacles , & encore que je ne sois pas riche , je ne regarde pas à l'argent , quand j'y vais.

Et je me disois à moi-même , ( car j'aime à me parler à moi-même , quand j'en ai le tems : )

Sans doute que c'est ici qu'on fait jouer Tamerlan & Bajazet par les grandes Marionettes ; car je trouvois la Salle trop belle pour être seulement le Théâtre du Polichinelle Romain.

Et j'entendis accorder des violons , & je disois : sans doute qu'on donnera aussi la sérénade , & qu'on fera danser les petites Marionettes , quand les grandes auront dit leur fait ,

Car je trouvai le Théâtre assez grand pour cela , & encore que , pour faire fortir les Marionettes , il pût y avoir quelque embarras dans les coulisses , ( car elles étoient étroites ) je jugeai qu'il pouvoit danser jusqu'à six Marionettes

de front , & que cela devoit être très-beau.

Et encore que j'eusse vû beaucoup de boutiques de Marionettes en ma vie , je n'en connoissois pas de plus belle : attendu que les Décorations étoient superbes , & les Loges richement dorées : le tout avec grand goût & fort propre.

Et dans tous les Théâtres ambulans de la Comédie Allemande , je n'avois rien vû d'approchant , encore que ce soit des hommes qui y jouent & non pas des Marionettes.

Et encore que chez nous les Décorations soient plus luisantes , parce qu'on les huile avec de l'huile , & qu'on ne craint pas la dépense , je trouvai néanmoins que celles-ci auroient été plus belles que les nôtres , si on les eût huilées comme chez nous.



## C H A P I T R E I V.

**E**T pendant que je me parlois ainsi à moi-même , [ car j'aime à me parler a moi même , quand j'en ai le tems ] je trouvai que l'Orchestre avoit commencé à jouer , sans que je m'en fusse apperçu , & ils jouoient quelque chose qu'ils appelloient une ouverture.

Et je vis un homme qui tenoit un bâton , & je crus qu'il alloit châtier les mauvais violons ; car j'en entendis beaucoup parmi les autres qui étoient bons & qui n'étoient pas beaucoup.

Et il faisoit un bruit comme s'il fendoit du bois , & j'étois étonné de ce qu'il ne se démettoit pas l'épaule , & la vigueur de son bras m'épouvanta.

Et je fis des réflexions , [ car j'aime à faire des réflexions ] & je me disois à moi-même :

Oh ! que les talens sont déplacés dans ce monde , & comme pourtant le génie se montre , encore qu'il soit mal à sa place !

Et je disois : si cet homme-là étoit né dans la maison de mon pere qui est à

un quart de lieue de la Forêt de Boehmischbroda en Bohême , il gagneroit jusqu'à trente deniers par jour , & sa famille seroit riche & honorée , & ses enfans vivroient dans l'abondance.

Et l'on diroit : voilà le Bucheron de Boehmischbroda , le voilà ! Et son sçavoir faire ne seroit pas de trop ici , où il ne doit pas gagner de quoi manger son pain ni de quoi boire son eau.

Et je vis qu'on appelloit cela battre la mesure , & encore qu'elle fût battue bien fortement , les Musiciens n'étoient jamais ensemble.

Et je commençai à regretter les sérénades que nous faisons , nous autres Ecoliers des Jésuites dans les rues de Prague quand il fait nuit ; car nous allons ensemble , & nous n'avons point de bâton.

Et la toile fut levée , & je vis des cordes dans le fond du Théâtre , & on les jettoit ;

Et je me disois à moi-même : sans doute qu'on va les attacher à la tête de Tamerlan , & qu'il aura un grand train d'autres Marionettes après lui ; car il y avoit beaucoup de cordes , & il ou-

vrira la Scene comme cela , & le Spectacle sera magnifique.

Et je trouvai mal qu'on n'eût pas attaché les cordes avant que de lever la toile , comme l'on fait chez nous : car j'ai le jugement bon.

---

## C H A P I T R E V.

**E**T point du tout. Et je vis arriver un Berger , & l'on cria : oh ! voilà le Dieu du Chant , le voilà ! Et je vis que j'étois à l'Opera François.

Et sa voix affectoit & flattoit mes oreilles , & ses plaintes me touchoient , & il exprimoit avec art tout ce qu'il vouloit , & encore qu'il chantât lentement, il ne m'ennuyoit pas ; car il avoit du goût & de l'ame.

Et je vis arriver sa Bergere , & elle avoit de grands yeux noirs qu'elle lui faisoit doux pour le consoler , car il en avoit besoin , car il le lui dit.

Et elle avoit la voix légère & brillante , & le timbre en résonnoit comme l'argent , & il étoit pur comme l'or qui sort de la fournaise , & elle chantoit  
bien

bien, des chants qui n'étoient pas bien, & son gosier arrondissoit ce qui étoit plat.

Et encore que la Musique fût chétive & pauvre, il n'y paroissoit point quand elle la chantoit, & je disois : ah ! la trompeuse ! car elle avoit de l'art, & son adresse me jettoit dans l'illusion.

Et je me disois à moi-même, [ car j'aime à me parler à moi-même, quand j'en ai le tems : ]

Sans doute que ce Berger & cette Bergere ont des ennemis qui les forcent de chanter dans les boutiques de Marionettes, pour leur gâter la voix, & pour qu'ils ayent la poitrine malade :

Car je sentoie l'odeur de l'huile & du suif qui m'infectoit, encore que je sois né dans les Forêts de Boehmitchbroda en Bohême où l'air est épais, & que j'aye fait toutes mes études à l'aide de ma lampe dont l'huile n'est pas bonne ; car elle ne coûte que huit deniers : & j'ai fait de bonnes études, car je suis sçavant.

Et je commençai à maudire les ennemis de ce Berger & de cette Bergere dans la sincérité de mon cœur, car leur

## ZIO O E U V R E S

voix & leur chant me faisoient grand plaisir , encore que leur musique m'ennuyât ; & je commençai à m'attendrir sur leur sort , & je continuai à maudire : car je suis méchant , quand je suis en colère.

---

### C H A P I T R E V I.

**E**T quand ma Bergere que j'appelle la mienne , parce qu'elle me plut , eut consolé mon Berger que j'appelle le mien , parce qu'il me fit plaisir : & qu'ils se furent bien careffés & qu'ils n'avoient plus rien à se dire , ils s'en allerent.

Et je vis arriver une femme , & elle faisoit de grands pas , & elle s'avança sur le bord du Théâtre , & elle fronça ses sourcils & montra ses poings , & je jugeai qu'elle étoit de mauvaise humeur.

Et il me sembloit qu'elle me faisoit des menaces , & je me fâchois ; car je suis prompt , & je n'aime pas les menaces , & mon voisin dit : non , c'est à moi qu'elle en veut : & son voisin lui dit : non , c'est à moi.

Et je cherchois dans ma tête quelle pouvoit être la cause de ce qu'elle étoit si fatouche ; car son rôle n'étoit que triste , & je vis qu'il ne m'étoit pas possible de le deviner.

Et elle avoit à la main une baguette qui étoit mystérieuse , parce que le Poëte l'avoit dit comme cela, & moyennant cette baguette elle pouvoit & sçavoit tout, excepté chanter qu'elle ne sçavoit point, encore qu'elle crût le sçavoir.

Et je lui entendis poullér des cris épouvantables , & ses veines s'enflerent , & son visage devint rouge comme la pourpre de Tyr , & ses yeux lui sortoient de la tête , & elle me fit peur.

Et je vis que ceux qui chantent à l'aigle de Sainte Apollonie de Wischerade, encore qu'ils soyent bien repus & bien abreuvés , ne pourroient pas tenir avec leurs poumons contre ceux de la Magicienne , & je disois : ah ! que ne sont-ils ici pour entendre la Magicienne ? ils ne porteroient plus la tête si haute , & quand nous leur tirons le chapeau nous autres écoliers , ils nous salueroient d'un air plus affable.

Et avec sa voix , encore qu'elle fût fausse , elle fit venir les morts , encore

qu'elle fit fuir les vivans ; & je me disois à moi-même ; sans doute que ceux qui sont morts & enterrés dans cette boutique , ont l'oreille fausse de leur naturel.

Et il arriva un vieillard que la femme à baguette appelloit jeune [ car le Poëte l'avoit dit comme cela ] encore qu'il eût soixante ans passés. Et il se gargarisoit devant le monde en faisant semblant de chanter.

Et je trouvai en cela de l'irrévérence , & son gargarisme duroit toujours & son rôle étoit fini : & je disois : puisqu'il faut tant de préparatifs à cet homme pour chanter , on devoit lui dire : Dis-nous ton rôle sans chant , car tu le diras bien : car je suis bien avisé & de bon conseil.

Et son gargarisme me faisoit rire , & quand je voulois me moquer de lui , il m'en imposoit par son jeu , & je vis que c'étoit un homme vénérable ; car il avoit de la dignité & de la noblesse , & il faisoit des bras comme personne n'en faisoit.



## C H A P I T R E V I I.

**E**T je vis un homme qui en faisoit mieux que lui : & l'on cria : la chaconne ! la chaconne ! Et il ne parloit point, & je l'admirois ; car il montrait son corps & ses bras, & ses jambes de tous côtés, & il étoit beau, & quand il se tournoit, il étoit encore beau, & son nom étoit Dupré.

Et je vis arriver un payfan avec sa compagne, & je jugeai que c'étoient des Musiciens travestis ; car j'y voyois clair : car ils écrivoient sur le plancher l'air qu'on jouoit, & par leurs pas je comptois les croches de chaque mesure & le compte y étoit, & j'admirois leur danse, parce que je me connois en Musique : car leur nom étoit Lany.

Et je vis des Danseurs & des Sautefes sans nombre & sans fin : ils appelloient cela la Fête, encore que ce n'en fût pas une ; car la joye n'y étoit pas : & cela ne finissoit point, & je jugeai que ces gens-là ne s'ennuyoient pas de sauter, encore qu'ils eussent un air fort ennuyé & qu'ils m'ennuyassent moi & les autres.

Et leurs danses troubloient les Acteurs à chaque moment , & quand ils étoient dans le meilleur de leur dire , les Sauteuses arrivoient & l'on renvoyoit les Acteurs dans un coin , pour faire place aux Sauteuses , encore que la Fête se fit pour eux seuls ; car le Poëte l'avoit dit comme cela , & quand ils avoient quelque chose à dire , on leur permettoit de venir dans le milieu , fauf de les renvoyer dans le coin , quand ils avoient dit leur fait.

Et je trouvois que nous faisons mieux , parce que nos Acteurs n'ont rien de commun avec les Sauteuses , & ils ont fini quand les autres arrivent : car je dis ce que je pense.

Et je jugeai que le Poëte devoit être en colere contre ces Sauteuses qui venoient interrompre la conversation de ses personnages , sans dire pourquoi.

Et je lui trouvai de la bonté d'ame , de faire appeller les Sauteuses par ses Acteurs , comme il faisoit , quand elles n'y avoient que faire ; & encore qu'il dit qu'elles y avoient que faire , je n'en crus rien ; car elles n'y avoient que faire.



## CHAPITRE VIII.

**E**T je m'ennuyai comme cela pendant deux heures & demie , à écouter un recueil de Menuets & d'airs qu'ils appellent Gavottes , & d'autres qu'ils appellent Rigaudons , & Tambourins & Contredansés ; le tout entremêlé de quelques scenes de plain-chant , tel que nous le chantons dans nos Vêpres jusqu'à ce jour , & de quelques chansons que j'ai entendu jouer dans les fauxbourgs de Prague , & nommément à l'enseigne de la Croix Blanche & à celle de l'Archiduc Joseph.

Et je vis qu'on nommoit cela en France un Opera , & je notois cela dans mes tablettes pour m'en souvenir.



## C H A P I T R E I X.

**E**T j'étois fort aise de voir tomber la toile, & je disois : ah ! que je ne te verrai plus relevée !

Et la voix qui étoit mon guide, se mit à rire, & je compris qu'elle se moquoit de moi, encore que cela me fâchât, car de mon naturel je n'aime pas la moquerie.

Et elle me dit : Tu ne t'en iras pas à la Redoute de Prague, & tu ne t'en iras pas ; car ce n'est pas mon dessein.

Et tu passeras ici la nuit à écrire mes volontés que je te dicterai : & tu les annonceras à ce peuple que j'ai chéri autrefois, & qui m'est devenu odieux par le nombre de ses defections.

Et tu les feras imprimer, si tu peux trouver un Imprimeur : car le mensonge s'est emparé de leurs imprimeries, & la vérité ne s'imprime plus avec approbation & privilège.

Et j'obéis à la voix, parce que ma mere m'a dit : sois docile. Et je disois à la voix qui me parloit : je suis soumis à tes volontés ; mais si tu as pitié de

moi , & si tu ne veux pas me punir dans l'excès de ta rigueur :

Empêche-les de chanter pendant que j'écrirai tes volontés , & délivre-moi de la crainte de voir recommencer la chose qu'ils appellent Opera ; car leurs chants m'ont affligé , leurs jeux m'ont peiné , leur tristesse est maussade , & quand ils sont gais , ils m'ennuient.

Et la voix me dit dans sa bonté : Rassure-toi , car tu es mon fils , & je te chérissais avant que tu eusses fait les trois Menuets pour le carnaval de Prague , dont le second est en mineur.

Et ils ne chanteront plus , & ton oreille sera en paix ; car ils sont dans un grand épuisement , & leurs Acteurs , & le Bucheron & les Violons de leur Orchestre ont besoin de repos ; car la représentation suivante est prochaine.

Et je jugeai que , pour le bien de la poitrine , il valoit mieux sonner du cor dans la forêt de Boehmischbroda depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher , que de chanter trois fois par semaine la Haute-Contre dans la boutique de leur Opera.

## C H A P I T R E X.

**E**T la voix me tranquillisoit de la forte , & elle m'ordonna de me placer dans un coin , qu'on appelle le coin du côté de la Reine , parce qu'il est sous la loge de la Reine jusqu'à ce jour.

Et encore qu'il fût obscur , il étoit occupé par des gens lumineux. Et c'est-là que s'assemblent jusqu'à ce jour , les Philosophes & les beaux-esprits , & les élus de la nation ; & les réprouvés n'y entrent point , car ils en sont exclus.

Et l'on y dit le bien & le mal , & le mot & la chose. Et c'est-là qu'on entend des choses qui désolent les mauvais Poètes , & qui font trembler les mauvais Musiciens.

Et l'on s'y ennuye rarement , parce qu'on n'écoute guères , & l'on y parle beaucoup , encore que la sentinelle dise : Messieurs , ayez la bonté de baisser la voix ; Messieurs, ayez la bonté de baisser la voix.

Et l'on n'y fait aucun compte de ce

que dit la sentinelle , car on aime mieux converser que d'entendre ce qu'ils appellent chanter.

Et quand tout le monde fut forti & qu'on eut dit beaucoup de mal de ce qu'ils appellent Opera , je tirai mes tablettes de ma poche , & je dis à la voix :

Fais-toi entendre ; que j'écrive tes volontés , & que je les annonce au peuple , que tu dis être léger , encore que son chant soit lourd , & que tu dis être vif & folâtre , encore que son Opera soit triste & lugubre.

Et la voix qui m'avoit parlé , devint forte , véhémence & pathétique , & j'écrivis.

## C H A P I T R E X I.

**O** Murs que j'ai élevés de ma main en monument de ma gloire , ô murs habités jadis par un peuple que j'appellois le mien , parce que je l'avois élu dès le commencement , pour en faire le premier peuple de l'Europe , & pour porter sa gloire & sa renommée au-delà des bornes que j'ai prescrites à l'Univers :

O ville qui t'appelles la grande, parce que tu es immense ; & la glorieuse, parce que je t'ai couverte de mes ailes : écoute-moi , car je vais parler.

Et toi , ô place obscure , où ils ont érigé le Théâtre de la Comédie Française , à qui j'ai donné le génie & le goût en partage , & à qui j'ai dit : Tu n'auras pas ton égal dans l'Univers , & ta gloire sera portée depuis l'Orient jusqu'à l'Occident , & du Midi au Septentrion : écoute-moi , car je vais parler.

Et toi , Théâtre frivole & superbe , qui t'es arrogé le titre d'Académie de Musique , lorsque tu n'en es pas une , & encore que je ne te l'aye pas permis : écoute-moi , car je vais parler.

O peuple frivole & volage , ô peuple enclin à la défection , & livré à la démence de ton orgueil , & de ta vanité :

Viens que je compte avec toi , moi qui , si je veux , peux te compter pour rien : viens que je te confonde à tes yeux , & que j'écrive ta lâcheté de ma main sur ton front si altier , dans toutes les langues de l'Europe !

## C H A P I T R E XII.

**T**U croupissois dans la fange de l'ignorance & de la barbarie, tu tâtonnois dans les ténèbres de la superstition & de la stupidité ; tes Philosophes manquoient de sens, & tes Professeurs étoient des idiots. Dans tes écoles on parloit un jargon barbare, & sur tes Théâtres on jouoit les mysteres.

Et mon cœur s'émut de pitié envers toi, & je me disois à moi même : ce peuple est gentil, j'aime son esprit qui est léger, & ses mœurs qui sont douces, & j'en veux faire mon peuple, parce que je le veux ; & il sera le premier, & il n'y aura point d'aussi joli peuple que lui.

Et ses voisins verront sa gloire & n'y pourront pas atteindre. Et il m'amusera quand je l'aurai formé selon ma volonté ; car il est gentil & plaisant de son naturel, & j'aime à être amusé.

Et j'ai tiré tes peres du néant où ils étoient, & j'ai dissipé les ténèbres qui te couvroient & j'ai fait venir le jour pour t'éclairer : & j'ai porté dans ton

sein le flambeau des Sciences , des Lettres & des Arts.

Et j'ai ouvert les portes de ton entendement pour te faire comprendre ce qui étoit caché , & j'ai limé & façonné ton esprit , & je l'ai doué de tous les dons , & je lui ai donné le goût , & le sentiment & la finesse en partage.

Et quand je pouvois éclairer de mon flambeau & le Breton & l'Espagnol , & le Germain & l'habitant du Nord , parce que rien ne m'est impossible , je ne l'ai pourtant pas fait.

Et quand je pouvois laisser les Arts & les Lettres dans leur patrie , car je les y avois fait renaître , je ne l'ai pourtant pas fait.

Et je leur ai dit : Sortez de l'Italie & passez chez mon peuple que je me suis élu dans la plénitude de ma bonté ; & dans le pays que je compte d'habiter dorénavant , & à qui j'ai dit dans ma clémence : Tu seras la patrie de tous les talens.

Et je t'ai donné toute cette foule de Philosophes depuis Descartes jusqu'aux Philosophes que j'ai mis à la tête de l'Encyclopédie , & jusqu'à celui à qui j'ai dit : Fais l'Histoire Naturelle.

## D I V E R S E S. 223

Et toute cette foule de Poètes , de beaux esprits & d'Artistes sans nombre.

Et je les ai tous rassemblés dans un siècle, & on l'appelle le siècle de Louis XIV. jusqu'à ce jour, en reminiscence de tous les Grands Hommes que je t'ai donnés à commencer de Moliere & de Corneille qu'on nomme Grands, jusqu'à la Fare & Chaulieu qu'on nomme négligés.

Et encore que ce siècle fût passé, je fis semblant de ne m'en pas appercevoir, & j'ai perpétué parmi toi la race des Grands Hommes & des talens extraordinaires.

Et je t'ai donné des Poètes & de beaux-esprits, des Peintres & des Sculpteurs de grande force, & des Artistes sans nombre, & des hommes excellens dans tous les genres depuis le grand jusqu'au petit.

Et je t'ai donné des Philosophes de grand nom, & je leur ai ouvert les yeux, pour voir ce que tu ne pouvois pas voir, & ils voyoient bien; car ils disoient qu'ils n'y voyoient pas clair.

Et j'ai créé un homme exprès, en qui j'ai rassemblé tous les talens & tous les dons, pour qu'il n'y en eût point qu'il n'eût.

Et j'ai créé un homme lumineux , & je l'ai fait profond en entendement & de sublime conception , & je lui ai dit : vois , & il a vû. Et je l'ai inspiré & je lui ai donné l'esprit des Loix , & il te la remis à toi , & il t'a fait voir ce que tu n'aurois jamais vû dans la petiteffe de ta vûe & dans la foiblesse de ton œil.

Et ta gloire s'est conservée chez tes voisins jusqu'à ce jour.

---

### C H A P I T R E X I I I .

**E**T encore que mes bienfaits t'ayent porté à la défection & à la désobéissance , encore qu'ils t'ayent enorgueilli , & que ta vanité & ta présomption soient parvenues à leur comble ;

Encore que tu méconnoisses ma voix qui t'appelle , & que tu te sois livré au mauvais goût ; encore que tu courres après l'esprit que je n'appelle pas esprit , & qui est faux , comme les voix qui chantent les rôles à baguette de ton Opera :

Encore que tu ayes abandonné le bon sens

fens & le jugement sain , & que tu te sois jetté dans la frivolité & dans la dissipation de tes idées qui sont vuides de sens ;

Encore que tu décides journallement dans ton yvresse , des choses sur lesquelles tu n'as jamais réfléchi ;

Encore que tu condamnes & méprises tous les jours , dans la défaillance de ton esprit & dans la crapule des festins que tu appelles soupers , les Auteurs que j'ai créés & qui font toute ta gloire :

Je me suis moqué de ton insolence dans ma miséricorde , & j'ai vû tes impertinences avec l'œil de ma patience ;

Et tes révoltes si multipliées n'ont fait que multiplier les miracles & les prodiges que j'opere encore tous les jours au milieu de toi , & dans tes Académies , & sur tes Théâtres , & devant tes yeux qui étoient fins & clair-voyans , & qui sont devenus grossiers & stupides.

Et j'ai caché ta honte & ta decadence à tes voisins , & je leur ai inspiré du respect & de l'admiration pour toi , comme si tu n'avois pas perdu le goût des grandes & belles choses ;

Et je les ai empêché de te voir rampant dans la petitesse de tes idées.

## C H A P I T R E X I V .

**E**T de même que j'avois tiré les autres Arts de l'Italie pour te les donner tous , je voulus aussi porter dans ton sein la Musique , & l'adapter moi-même au génie de ta langue.

Et je voulus créer tes Musiciens , & les former , & leur apprendre à faire de la Musique selon mon oreille & selon mon cœur.

Et tu as méprisé mes graces , parce que je les répandois sur toi en abondance.

Et tu t'es formé dans ton endurcissement un Opera qui m'ennuye depuis quatre-vingts ans , & qui fait la risée de l'Europe jusqu'à ce jour.

Et dans l'opiniâtreté de ton extravagance , tu l'as érigé en Académie de Musique , encore que ce n'en soit pas une , & que je ne l'eusse jamais reconnue.

Et tu t'es choisi le Florentin pour ton Idole sans me consulter , & encore que je ne l'eusse pas envoyé.

Et parce que je lui avois donné la

lueur du génie , tu as osé me l'opposer , parce que je t'avois donné mon serviteur Quinault dans ma clémence.

Et tu as cru que sa monotonie m'impatienteroit & me forceroit à t'abandonner , parce que je suis prompt , & que tu voulois me laisser par la multitude de tes outrages.

Et tu t'es écrié dans la stupidité de ton ignorance : ah ! voici le créateur du Chant , ah ! le voici !

Et parce que , dans la pauvreté de ses idées , il a fait comme il a pu , tu l'appelles créateur jusqu'à ce jour , lorsqu'il n'a rien créé , & que les Allemands fatiguent mes oreilles & me rompent la tête , depuis deux cents ans , dans leurs Eglises & dans leurs Vêpres , par un chant que tu appelles ton récitatif à toi , quand il est à eux , ( encore qu'ils ne s'en vantent pas , parce qu'ils le trouvent mauvais , ) & que , dans l'imbécillité de tes idées , tu crois inventé par le Florentin que tu appelles Monsieur de Lulli jusqu'à ce jour.



## C H A P I T R E X V.

**E**T nonobstant ton entêtement & l'opiniâtreté de ta démence , je ne t'ai pas rejeté dans ma colere , comme tu méritois , & je ne t'ai pas livré au mépris de tes voisins.

Et j'ai eu pitié de l'enfance de ton jugement & de la dureté de ton oreille , & j'ai entrepris de te ramener dans la voie juste par les chemins mêmes où tu t'étois égaré dans la folie de ton cœur.

Et j'ai entrepris de te dégoûter de la monotonie du Florentin & de l'insipidité de ceux qui l'ont suivi pendant plus de quarante ans.

Et j'ai formé un homme exprès , & j'ai organisé sa tête , & je l'ai animé , & je lui ai dit : aye du génie , & il en a eu.

Et quand il fut tems , je l'envoyai & je lui dis : Empare-toi de la Scene qu'ils ont appelé Académie de Musique , encore que ce n'en soit pas une , & purge-la de toute cette mauvaise Musique qu'ils ont fait faire par des gens que je n'ai jamais avoués , à commencer du

Florentin qu'ils appellent grand , jusqu'au petit Mouret qu'ils appellent gai & gentil.

Et tu les étonneras par le feu & la force de l'Harmonie que j'ai mise dans ta tête , & par l'abondance des idées dont je l'ai pourvûe.

Et ils appelleront baroque ce qui est harmonieux , comme ils appellent simple ce qui est plat. Et quand ils t'auront appelé barbare pendant quinze ans , ils ne pourront plus se passer de ta Musique ; car elle aura ouvert leur oreille.

Et tu auras préparé les voies que j'ai imaginées , pour donner une Musique à ce peuple qui n'est pas digne de mes bienfaits : car tu es mon serviteur.

---

C H A P I T R E X V I.

**E**T je ne me suis pas lassé de te combler de mes faveurs. Et je t'ai envoyé ma servante Fel que j'ai tirée du fond de la Province , que j'appelle ma Province à moi , parce que je l'aime.

Et je lui ai dit : Tu es ma fille ; car je t'ai formée selon mon cœur & selon mes

desirs , & je t'ai donné une grande & belle voix comme je n'en ai encore donné à personne parmi ce peuple ; car elle est légère , & j'ai mis du goût dans ton ame , & je t'ai orné d'un grand talent.

Et je t'envoie sur ce Théâtre qu'ils appellent Académie de Musique , lorsque ce n'en est pas une. Et tu apprendras à ce peuple à chanter ; car ils ne sçavent ce que c'est , & tu ne crieras pas , & tu ne traîneras pas tes sons pesamment.

Et tu ne tiendras aucun compte du fracas qu'ils font dans la stupidité de leur cœur , aux éclats de voix & au bourdonnement des cadences & aux sons lourds qu'ils font tirer à leurs Acteurs du fond de leurs entrailles.

Et tu te passeras de ces applaudissemens ; car je t'ai donné une ame forte , pour faire le bien qui n'est pas applaudi , par préférence au mal qui est applaudi.

Et tu chanteras la Musique de mon serviteur Rameau à ta façon qui n'est pas la leur , & parce que tu ne crieras pas ; ( car je te le défends ) ils diront : ah ! le joli gosier ! quand je dis , moi : ah ! la grande & belle voix que j'ai

donnée à ma servante Fel que j'ai créée selon mon cœur & selon mes desirs.

Et les Peuples étrangers viendront à ce Théâtre qu'on appelle Académie de Musique sans mon aveu & lorsque ce n'en est pas une, & ils y iront pour toi.

Et ils t'admireront, quand ils se moqueront de l'ennui de ton Opera, & ils crieront : Ah ! voilà la Chanteuse, voilà la Chanteuse !

## C H A P I T R E X V I I .

**E**T je comptois ainsi établir du Chant & de la Musique chez toi que j'avois appelé mon peuple, nonobstant le nombre de tes défections & de tes égaremens.

Mais, ô peuple aveuglé dans tes préjugés, mes miracles ne te remuent plus, & tu n'apperçois pas les prodiges qui font l'ouvrage de ma main.

Et tu as toujours vacillé entre la Musique & ce qui n'en est pas ; & jusqu'à ce jour tu appelles chant ce que j'appelle cri, & tu applaudis jusqu'à ce

jour les ports de voix qui m'offensent & le fredonnement des cadences que je maudis.

Et ton oreille ne sçait pas distinguer le faux d'avec le juste , encore que mon serviteur Jéliote & ma servante Fel chantent juste , depuis qu'ils sont au Théâtre , que tu appelles Académie de Musique , sans mon aveu , & lorsque ce n'en est pas une.

Et tu as forcé mon serviteur Jéliote & ma servante Fel , [ que j'appelle mes enfans , parce qu'ils se sont conduits selon mon cœur , & selon mes desirs , & que je t'ai donné dans ma bonté pour t'instruire & pour te faire plaisir & non pas pour t'ennuyer ] & tu les as forcés à t'ennuyer par de mauvais rôles que tu leur as fait jouer sans fin , & que tu appelles beaux parce qu'ils sont vieux ; & parce qu'ils les ont bien chantés , tu as crié : oh ! qu'ils sont beaux !

Et jusqu'à ce jour tu ne sçais pas distinguer ce qui est beau d'avec ce qui ne l'est pas , ni ce qu'il faut approuver d'avec ce qu'il faut rejeter.

Et ton ignorance ne t'empêche pas de décider avec confiance dans l'aveuglement de ton imbécillité.

## C H A P I T R E X V I I I.

C'EST pourquoi la vanité & l'insolence de ton indocilité sont parvenues à leur comble, & je suis las de les souffrir.

Et encore un moment, & je te balayerai, comme le vent du Midi balaye la poussière des champs, & je te replongerai dans la fange de la barbarie d'où j'avois tiré tes peres dans les mouvemens de ma clémence.

Et voici le dernier miracle que j'ai résolu de faire, & j'en fais un, comme je n'en ai jamais fait : car je commence à te mépriser, parce que je ne t'estime plus.

Et je jure & je dis : Voici le dernier. Et je choisis pour mon Envoyé, Manelli mon serviteur, & je le retire de la boue, & je lui donne des souliers & je lui dis : Quitte tes sabots, & quand tu auras couru les Provinces d'Allemagne pour avoir ton pain à manger & ton eau à boire, je t'envoyerai là où la louange t'attend & où tu feras ma volonté.

Et tu chanteras sur ce Théâtre qu'ils

appellent Académie de Musique fans mon aveu, & lorsque ce n'en est pas une, & tu les forceras à t'applaudir avec transport, malgré qu'ils en ayent.

Et tu ne sçauras que faire de toute ta gloire, & tu t'écrieras dans la modestie de ton cœur : Non pas à moi, non pas à moi ; car il y en a dans ma patrie cinq cents qui valent mieux que moi, & je suis le dernier de la famille.

Mais je t'ai choisi exprès, malgré la modestie de ton cœur, parmi les cinq cents qui sont au-dessus de toi, pour humilier ce peuple vain & fier que je commence à mépriser, parce que je ne l'estime plus.

Et tu leur porteras la Musique de mon serviteur Pergolèse qu'on appelle divin jusqu'à ce jour parce que je l'ai fait sortir tout formé de mon cerveau.

Et je leur ouvrirai les oreilles & ils crieront : Oh ! oh ! quelle Musique ! oh ! oh ! quelle Musique !

Et quand ils l'auront entendue pendant trois mois, ils ne pourront plus souffrir la lenteur & la monotonie de leur chant qu'ils appellent récitatif, & que j'appelle moi plain-chant.

Et leurs monologues qu'ils disent tou-

chans , les feront bâiller ; les Scenes qu'ils disent intéressantes , les enrayeront ; & ils s'endormiront aux Scenes qu'ils disent gaies.

Et un esprit de vertige s'emparera d'eux , & ils ne sçauront plus ce qu'ils veulent ni ce qu'ils ne veulent pas.

---

## C H A P I T R E X I X.

**O** Peuple embrouillé dans l'ivresse de tes égaremens, ô Peuple de dur entendement , écoute ma voix qui te parle pour la dernière fois , & sois sensible à la constance de mes avertissemens.

Ote-moi l'ennui de ton Opera qui m'empêche de m'y trouver. Renonce aux préjugés que tu as sucés avec le lait de ta mere & dont tu t'enyvres encore tous les jours.

Délivre-moi du genre puétille que tu appelles merveilleux, lorsqu'il n'est merveilleux que pour toi, & pour les enfans ; sois sincere dans ton repentir , & je tournerai mes bras vers toi & j'oublierai les iniquités de tes peres & les tiennes.

Et je te ferai un Opera selon mon cœur & selon mes desirs, & je l'appellerai Académie de Musique, parce que c'en sera une,

Et je serai son Inspecteur, & il n'y aura plus de Bucheron à la tête de ton Orchestre, & plus de Charpentiers pour faire aller tes Chœurs.

Et je te donnerai des Acteurs qui chanteront comme mon serviteur Jéliote & comme ma servante Fel, & l'on n'entendra plus les hurlemens sur ton Théâtre.

Et je chasserai de ton Théâtre & les Démons & les Ombres, & les Fées & les Génies, & tous tes monstres dont tes poètes l'ont infecté par le pouvoir qu'ils ont donné aux baguettes dans l'accès de leur folie sans mon aveu.

Et je consacrerai ton Opera, comme celui des Italiens, aux grands tableaux & aux passions & à l'expression de tous les caractères, depuis le pathétique jusqu'au comique.

Et tu ne t'amuseras plus à faire des éclairs & des tonnerres & des orages ; car je t'apprendrai à faire parler les Méropes, les Andromagues & les Didons.

Et je serai avec tes Poètes & avec

tes Musiciens : & j'apprendrai à tes Poëtes, à faire des paroles, & à tes Musiciens, à faire de la Musique.

Et je donnerai à tes Poëtes l'invention & l'imagination en partage, afin qu'ils n'ayent plus besoin de la baguette ni des forts.

Et ainsi que tes Musiciens ont fait des notes jusqu'à ce jour, de même ils feront de la Musique qui en soit une, & je mettrai du génie dans leurs partitions & du goût dans leurs accompagnemens, & je les délivrerai du poids des notes dont ils les chargent & je les trierai moi-même.

Et je leur apprendrai à être simple sans être plat, & ils n'appelleront plus le beau simple ce qui est monotone, & je créerai ton récitatif, & je leur apprendrai à faire de la Musique qui ait un caractère, & un mouvement exact & marqué, & qui ne soit pas vuide d'expression.

Et je travaillerai avec eux, & mon génie les guidera, & j'assignerai ses bornes, & son caractère distinctif à chaque genre, à commencer de la Tragédie jusqu'à l'Intermede.

Et comme j'en ai fait exécuter un,

par mon serviteur Jéliote & par ma servante Fel , qui t'a fait grand plaisir , parce que je l'ai fait faire selon mes desirs , par un homme dont je fais ce qui me plaît , encore qu'il me fronde ; car je le gouverne , malgré qu'il en ait , & j'ai nommé son Intermede le Devin du Village :

De même j'apprendrai à tes Musiciens à faire des Pastorales & des Comédies & des Tragédies , & ils n'auront plus besoin de dire : ceci est comique & cela est tragique ; car on le verra bien sans qu'ils le disent , encore qu'ils fassent bien de le dire aujourd'hui , parce qu'il ne seroit pas possible de le deviner.

Et ta gloire sera resplendissante de tous côtés , & je l'étendrai moi-même chez toutes les Nations , & tu seras appelé le Peuple par excellence , & tu n'auras pas ton égal , & je ne me laisserai pas de te regarder , parce que tu me feras plaisir à voir.

Et ton génie & ton esprit & ton goût & tes graces & tes agrémens & ta gentillesse feront tressaillir mon cœur de joie ; car tu seras mon Peuple , & il n'y en aura pas comme toi.

## CHAPITRE XX.

**E**T si tu ne profites pas du moment où il est tems encore , & du miracle que j'ai operé par le dernier de mes Envoyés , Manelli mon serviteur ; pour t'humilier de ce que tu n'as pas voulu écouter ceux que j'avois envoyés vers toi en grand nombre , & de ce que tu as persisté dans l'opiniâreté de tes faux jugemens & de tes préjugés puérides ;

Et si la mission de mon serviteur Manelli , le plus étrange des miracles que j'aie jamais faits, ne peut te ramener de tes égaremens & te déterminer à consacrer ton Théâtre à la bonne Musique & à en chasser l'ennui & la platitude :

Et si , pour te corriger , tu attends , dans la vanité de ton orgueil , que je t'envoie un des cinq cents qui valent mieux que lui ; encore que je n'aye aucune envie de le faire :

Voici ce que je dis : je me vengerai de ton aveuglement étrange & ta mesure sera à son comble.

Et j'endurcirai ton oreille comme la corne de buffle de la forêt.

Et je t'empêcherai de sentir le génie & le sublime que j'ai mis dans la Musique Italienne , & malgré cela tu ne pourras plus entendre la tienne ; car elle t'ennuyera , comme elle m'ennuye depuis quatre-vingts ans.

Et ton Théâtre , que tu appelles Académie de Musique , sans mon aveu & lorsque ce n'en est pas une , sera désert & abandonné , & tu n'y iras plus pour converser , ni tes femmes pour se faire voir.

Et j'inspirerai des projets de retraite à mon serviteur Jéliote , & je te donnerai des Forgerons & des Serruriers à sa place.

Et je t'ôterai ma servante Fel , & je la placerai où il me plaira ; car je la garde comme la prunelle de mon œil.

Et l'on chantera faux depuis la toile qui se leve jusqu'à la toile qui tombe. Et tu seras forcé de fermer ton Théâtre , & l'on ne r'ouvrira ses portes que jusqu'à ce qu'il soit redevenu ce qu'il étoit , cela veut dire un jeu de paume.



## C H A P I T R E X X I.

**E**T je porterai ma vengeance bien plus loin. Et je confondrai ta superbe vanité dans laquelle tu te vantes à tes voisins des génies que j'ai créés parmi toi, & des Philosophes que je t'ai envoyés ; tandis que tu les outrages dans ton sein, & que tu m'insultes dans leurs personnes.

Et je me souviendrai de toutes tes lâchetés, depuis le triomphe de la Phédre de Pradon sur la Phédre de Racine, jusqu'au triomphe de l'Opera-Comique sur la Comédie Française.

Et je t'ôterai le Théâtre de la Comédie Française, & je l'établirai chez les Nations étrangères, & tu ne l'auras plus ; car tu auras réduit les Acteurs à la mendicité.

Et les Peuples lointains verront les chefs-d'œuvre de tes peres, & ils les verront sur leurs Théâtres, & les admireront sans faire mention de toi ; car ta gloire fera passée ; & tu seras par rapport à tes Peres, ce que les Grecs d'aujourd'hui

font par rapport aux Anciens : cela veut dire , un peuple barbare & stupide.

Et quand tu voudras voir ton Po-lieuſte & ta Phédre & ton Athalie & ta Zaire , & tant d'autres qui font les chefs-d'œuvre de l'eſprit humain , & que j'ai faits dans ta Capitale & à ta face , tu ſeras obligé de faire trois cents lieues vers l'Orient ; & à quatre cents lieues de chez toi on jouera ton Miſanthrope & tes Femmes ſçavantes. Et l'on admirera les génies que je t'ai donnés , ſous l'Aſtre de l'Ours & ſous l'Aſtre de l'Orion , & toi ſeul tu ne les entendras plus.

Et la Farce Italienne deviendra ton ſpectacle favori , & tu le trouveras délicieux. Et tu verras *Arlequin & Scapin Voleurs par amour* ſoixante-dix fois de ſuite , & plus la Farce ſera mauvaiſe , plus tu y prendras de goût ; car tu ſeras ſtupide.

Et tu courras , dans la frénéſie de ton eſprit , à un ſpectacle qui me dégoûte ; & tu l'appelleras , dans la bêtife de ton entendement, Opera-Comique, lorsqu'il n'eſt pas comique , & tu auras le malheur de t'y plaire.

Et tu quitteras tes Dumefnil & tes Dangeville , tes Grandval , tes Sarrafin & tes Armand pour des l'Ecluse & des Raton. Et le Vaudeville grossier & licencieux fera les délices de ton esprit , & tu le trouveras délicat.

Et l'indécence & la platitude des propos ne te choqueront plus. Et l'on outragera les mœurs chez toi impunement ; car tu n'en auras plus , & tu ne sentiras plus ni ce qui est bien , ni ce qui est mal.

Et tes Philosophes ne t'éclaireront plus , & je les empêcherai d'écrire & les presses leur feront défendues.

Et ils n'auront plus de plaisir d'habiter chez toi ; car je n'y serai plus.

Et la voix se tut : & moi *Gabriel-Joannes - Nepomucenus - Franciscus de Paula Waldstorch* , dit *Waldstoerchel* , *Philosoph. & Theolog. Moral. in Coll. maj. RR PP. Soc. Jes. studios.* natif de *Boehmischbroda* en Bohême , je pleurai sur le sort de ce Peuple ; car j'ai le cœur tendre de mon naturel.

Et je voulus intercéder pour lui , parce que je suis bon & que j'étois las d'écrire ; car il y avoit long-tems que j'écrivois :

Et j'eus tort ; car la voix étoit en colere , & je reçus un foufflet , & ma tête donna contre le pilier du coin qu'on appelle le coin du côté de la Reine jusqu'à ce jour ;

Et je m'éveillai en sursaut , & je me trouvai dans mon grenier , que j'appelle ma chambre ; & je trouvai mes trois Menuets , dont le fécond est en mineur.

Et je pris mon violon , & je les jouai , & ils me plûrent comme auparavant ; & je les rejouai , & ils me plûrent davantage ; & je dis : Faisons vite les autres ; car il en faut deux douzaines ; & je ne me sentoís plus la force du génie ; car la chose qu'ils appellent Opera m'étoit toujours présente , & je faisois beaucoup de Notes & point de Menuets ; & je m'écriai dans l'amertume de mon cœur : Que n'ai-je achevé les deux douzaines avant la Vision ?



## E X T R A I T

*D'une Lettre de M. Rousseau, à M....*

Sur les Ouvrages de M. Rameau.

**J**E voudrois d'abord tâcher de fixer, à peu près, l'idée qu'un homme raisonnable & impartial doit avoir des ouvrages de M. Rameau ; car je compte pour rien les clabauderies des cabales pour & contre. Quant à moi, j'en pourrai mal juger par défaut de lumieres ; mais si la raison ne se trouve pas dans ce que j'en dirai, l'impartialité s'y trouvera sûrement, & ce sera toujours avoir fait le plus difficile.

Les ouvrages théoriques de M. Rameau ont ceci de fort singulier, qu'ils ont fait une grande fortune sans avoir été lûs, & ils le seront bien moins désormais, depuis qu'un Philosophe\* a pris la peine d'écrire le sommaire de la doctrine de cet Auteur. Il est bien sûr que cet abrégé anéantira les originaux, & avec un tel dédommagement, on n'aura

---

\* M. d'Alembert.

aucun sujet de les regretter. Ces différens ouvrages ne renferment rien de neuf ni d'utile , que le principe de la Basse fondamentale\* : mais ce n'est pas peu de chose que d'avoir donné un principe , fût-il même arbitraire , à un Art qui sembloit n'en point avoir , & d'en avoir tellement facilité les regles , que l'étude de la composition , qui étoit autrefois une affaire de vingt années , est à présent celle de quelques mois. Les Musiciens ont saisi avidement la découverte de M. Rameau en affectant de la dédaigner. Les Eleves se sont multipliés avec une rapidité étonnante ; on n'a vû de tous côtés que petits Compositeurs de deux jours , la plûpart sans talens , qui faisoient les docteurs aux dépens de leur maître ; & les services très - réels , très-grands & très-solides que M. Rameau a rendus à la Musique , ont en même-tems amené cet inconvénient , que la France s'est trouvée inondée de mauvaise Musique & de mauvais Musiciens , parce que chacun croyant connoître tou-

---

\* Ce n'est point par oubli que je ne dis rien ici du prétendu principe physique de l'harmonie.

tes les finesses de l'Art, dès qu'il en a sçu les élémens, tous se sont mêlés de faire de l'harmonie, avant que l'oreille & l'expérience leur eussent appris à discerner la bonne.

A l'égard des Opera de M. Rameau, on leur a d'abord cette obligation, d'avoir les premiers élevé le Théâtre de l'Opera au-dessus des Tréteaux du Pont-Neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-petite Musique autour duquel nos petits Musiciens tournoient sans cesse depuis la mort du grand Lulli : de sorte que, quand on seroit assez injuste pour refuser des talens supérieurs à M. Rameau, on ne pourroit au moins disconvenir qu'il ne leur ait en quelque sorte ouvert la carrière, & qu'il n'ait mis les Musiciens qui viendront après lui à portée de déployer impunément les leurs ; ce qui assurément n'étoit pas une entreprise aisée. Il a senti les épines ; ses successeurs cueilleront les roses.

On l'accuse assez légèrement, ce me semble, de n'avoir travaillé que sur de mauvaises paroles ; d'ailleurs, pour que ce reproche eût le sens commun, il fau-

droit montrer qu'il a été à portée d'en choisir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout ? Un reproche plus juste est de n'avoir pas toujours entendu celles dont il s'est chargé, d'avoir souvent mal faisi les idées du Poète, ou de n'en avoir pas substitué de plus convenables, & d'avoir fait beaucoup de contresens. Ce n'est pas la faute s'il a travaillé sur de mauvaises paroles ; mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il est certainement du côté de l'esprit & de l'intelligence fort au-dessous de Lulli, quoiqu'il lui soit presque toujours supérieur du côté de l'expression. M. Rameau n'eût pas plus fait le monologue de Roland \*, que Lulli celui de Dardanus.

Il faut reconnoître dans M. Rameau un très-grand talent, beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande connoissance des renversemens harmoniques & de toutes les choses d'effet ; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui, & retourner les siennes ; assez peu

---

\*Acte IV. Scene II.

de facilité pour en inventer de nouvelles ; plus d'habileté que de fécondité, plus de sçavoir que de génie : ou du moins un génie étouffé par trop de sçavoir ; mais toujours de la force & de l'élégance , & très - souvent du beau chant.

Son récitatif est moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lulli ; admirable dans un petit nombre de scènes, mauvais presque par-tout ailleurs : ce qui est peut-être autant la faute du genre que la sienne ; car c'est souvent pour avoir trop voulu s'affervir à la déclamation , qu'il a rendu son chant baroque & ses transitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif & de le faire passer chez cette troupe moutonnière, je crois qu'il y eût pu exceller.

Il est le premier qui ait fait des symphonies & des accompagnemens travaillés, & il en a abusé. L'Orchestre de l'Opera ressembloit avant lui à une troupe de Quinze-Vingts attaqués de paralysie. Il les a un peu dégourdis. Ils assurent qu'ils ont actuellement de l'exécution ;

mais je dis , moi , que ces gens-là n'auront jamais ni goût ni ame. Ce n'est encore rien d'être ensemble , de jouer fort ou doux , & de bien suivre un Acteur. Renforcer , adoucir , appuyer , dérober des sons , selon que le bon goût ou l'expression l'exigent ; prendre l'esprit d'un accompagnement , faire valoir & soutenir des voix , c'est l'art de tous les Orchestres du Monde, excepté celui de notre Opera.

Je dis que M. Rameau a abusé de cet Orchestre tel quel. Il a rendu ses accompagnemens si confus , si chargés , si fréquens , que la tête a peine à tenir au tintamarre continuel de divers instrumens , pendant l'exécution de ses Opera, qu'on auroit tant de plaisir à entendre , s'ils étourdissoient un peu moins les oreilles. Cela fait que l'Orchestre , à force d'être sans cesse en jeu , ne saisit , ne frappe jamais , & manque presque toujours son effet. Il faut qu'après une scene de récitatif , un coup d'archet inattendu réveille le Spectateur le plus distrait , & le force d'être attentif aux images que l'Auteur va lui présenter , ou de se prêter aux sentimens qu'il veut exciter

en lui. Voilà ce qu'un Orchestre ne fera point ; quand il ne cesse de racler.

Une autre raison plus forte contre les accompagnemens trop travaillés, c'est qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils devroient faire. Au lieu de fixer plus agréablement l'attention du Spectateur, ils la détruisent en la partageant. Avant qu'on me persuade que c'est une belle chose que trois ou quatre desseins entassés l'un sur l'autre par trois especes d'instrumens, il faudra qu'on me prouve que trois ou quatre actions sont nécessaires dans une Comédie. Toutes ces belles finesses de l'art, ces imitations, ces doubles desseins, ces Basses contraintes, ces contrefugues, ne sont que des monstres difformes, des monumens du mauvais goût, qu'il faut reléguer dans les Cloîtres comme dans leur dernier asyle.

Pour revenir à M. Rameau, & finir cette digression, je pense que personne n'a mieux que lui fait l'esprit des détails, personne n'a mieux sçu l'art des contrastes; mais en même tems personne n'a moins sçu donner à ses Opera cette

## 252 OEUVRES DIVERSES.

unité si sçavante & si désirée ; & il est peut-être le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés.

Et ungues

Exprimet , & molles imitabitur ære capillos ;  
Infelix operis summâ , quia ponere totum  
Nesciet.

Voilà , Monsieur , ce que je pense des ouvrages du célèbre M. Rameau , auquel il faudroit que la Nation rendît bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit. Je sçais fort bien que ce jugement ne contentera ni ses partisans , ni ses ennemis ; aussi n'ai-je voulu que le rendre équitable , & je vous le propose , non comme la regle du vôtre , mais comme un exemple de la sincérité avec laquelle il convient qu'un honnête homme parle des grands talens qu'il admire , & qu'il ne croit pas sans défaut.

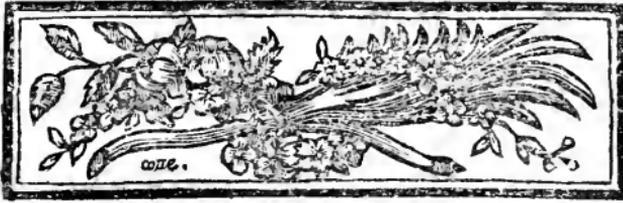


**LE DEVIN**  
**DU VILLAGE ;**  
**INTERMEDE ;**

*Représenté à Fontainebleau devant le Roi ;  
les 18 & 24 Octobre 1752.*

Et à Paris , par l'Académie Royale de  
Musique , le Jeudi 1 Mars 1753.





A MONSIEUR  
**DUCLÔS,**

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,  
l'un des Quarante de l'Académie  
Françoise, & des Inscriptions  
& Belles-Lettres.



**S**UFFREZ, *Monsieur,*  
*que votre nom soit à la tête de*  
*cet Ouvrage, qui sans vous*  
*n'eût jamais paru. Ce sera ma*

*premiere & unique Dédicace.*

*Puisse-t-elle vous faire autant  
d'honneur qu'à moi !*

*Je suis, de tout mon cœur,*

**MONSIEUR,**

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur,  
J. J. ROUSSEAU.

*AVERTISSEMENT.*

---

## AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aie approuvé les changemens que mes Amis jugerent à propos de faire à cet INTERMEDE, quand il fut joué à la Cour, & que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par plusieurs raisons. La premiere est, que, puisque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien; dût-il en être plus mauvais: la seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue, qui seroit le Chef-d'œuvre de l'Art, si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisieme raison est, que, n'ayant fait cet Ouvrage que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire: or personne ne sçait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.



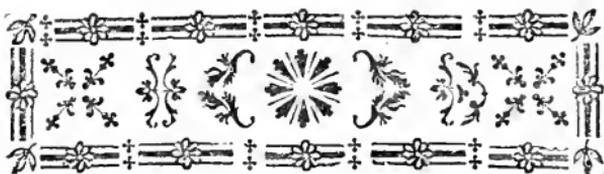
ACTEURS.

COLIN.

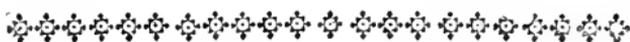
COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS  
DU VILLAGE.



LE DEVIN  
DU VILLAGE,  
INTERMEDE.



*Le Théâtre représente, d'un côté la Maison  
du Devin ; de l'autre , des Arbres & des  
Fontaines : dans le fond , un Hameau.*

---

SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant , & s'essuyant  
les yeux avec son tablier.*

AIR noté : n<sup>o</sup>. 1.

**J'**AI perdu tout mon bonheur,  
J'ai perdu mon Serviteur ;  
Colin me délaisse.

R ij

Hélas ! il a pu changer !  
 Je voudrois n'y plus songer :  
 J'y songe fans cesse.

J'ai perdu mon Serviteur ,  
 J'ai perdu tout mon bonheur ;  
 Colin me délaisse.

Il m'aimoit autrefois , & ce fut mon malheur :  
 Mais quelle est donc celle qu'il me préfere ?  
 Elle est donc bien charmante ! Imprudente Ber-  
 gere,  
 Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce  
 jour ?  
 Colin m'a pu changer ; tu peux avoir ton tour.

Que me sert de rêver fans cesse ?  
 Rien ne peut guérir mon amour ,  
 Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon Serviteur ,  
 J'ai perdu tout mon bonheur ;  
 Colin me délaisse.

Je veux le haïr . . . je le dois . . .  
 Peut-être il m'aime encor . . . Pourquoi me fuir  
 fans cesse ?  
 Il me cherchoit tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici sa demeure :  
 Il sçait tout ; il sçaura le sort de mon amour :  
 Je le vois , & je veux m'éclaircir en ce jour.

S C E N E II.

LE DEVIN, COLETTE.

(*Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans sa main de la monnoie : puis elle la plie dans un papier, & la présente au Devin, après avoir un peu hésité à l'aborder.*)

COLETTE, d'un air timide:

**P**ERDRAI-JE Colin sans retour ?  
Dites-moi s'il faut que je meure:

LE DEVIN, gravement.

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le sien:

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh ! bien ?

Colin . . . . .

LE DEVIN.

Vous est infidèle !

COLETTE.

Je me meurs.

R ij

262 O E U V R E S

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours;

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous ?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle;

La Dame de ces lieux. . . . .

COLETTE.

Il me quitte pour elle ?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit ; il vous aime toujours.

COLETTE *tristement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours,

Je prétends à vos pieds ramener le volage.

Colin veut être brave ; il aime à se parer :

Sa vanité vous a fait un outrage

Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Air noté : n<sup>o</sup>. 2.

Si des galans de la ville  
J'eusse écouté les discours,  
Ah ! qu'il m'eût été facile  
De former d'autres amours !

D I V E R S E S. 263

Mise en riche Demoiselle ,  
Je brillerois tous les jours ;  
De rubans & de dentelle  
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle  
J'ai refusé mon bonheur ;  
J'aimois mieux être moins belle ,  
Et lui conserver mon cœur.

L E D E V I N.

Je vous rendrai le sien : ce sera mon ouvrage.  
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins ;  
Pour vous faire aimer davantage ,  
Feignez d'aimer un peu moins.

A R I E T T E.

Notée : n°. 3.

L'Amour croît , s'il s'inquiète ;  
Il s'endort , s'il est content :  
La Bergere un peu coquette  
Rend le Berger plus constant.

C O L E T T E.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

L E D E V I N.

Avec Colin prenez un autre ton.

R iv

## C O L E T T E.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

## L E D E V I N.

Ne l'imitiez pas tout de bon ;  
Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître ;  
Je vous appellerai , quand il en fera tems.

## S C E N E I I I.

## L E D E V I N.

**J'**AI tout sçu de Colin ; & ces pauvres enfans  
Admirent tous les deux la science profonde  
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.  
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;  
En les rendant heureux , il faut que je confonde  
De la Dame du lieu les airs & les mépris.



SCÈNE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

**L'**AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu  
sage ;

Je préfère Colette à des biens superflus :

Je fçus lui plaire en habit de village ;

Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin , il n'est plus tems , & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie , ô Ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme , jeune & jolie ;

Manqueroit-elle à se v. ger ?

COLIN.

Air noté : n°. 4.

Non, non ; Colette n'est point trompeuse :

Elle m'a promis sa foi.

Peut-elle être l'amoureuse

D'un autre Berger que moi ?

## L E D E V I N.

Ce n'est point un Berger qu'elle préfère à toi ;  
C'est un beau Monsieur de la ville.

C O L I N.

Qui vous l'a dit ?

L E D E V I N, *avec emphase.*

Mon art.

C O L I N.

Je n'en sçaurois douter.  
Hélas ! qu'il m'en va coûter  
Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette sans retour ?

L E D E V I N.

On fert mal à la fois la Fortune & l'Amour.  
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

C O L I N.

De grace , apprenez-moi le moyen d'éviter  
Le coup affreux que je redoute.

L E D E V I N.

Laisse-moi seul un moment consulter.

( *Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire  
& un petit bâton de Jacob , avec lesquels il fait  
un charme. De jeunes Paysannes qui venoient  
le consulter , laissent tomber leurs présens , &  
se sauvent tout effrayées en voyant ses contor-  
sions.* )

D I V E R S E S. 267

L E D E V I N.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre;  
Il faut ici l'attendre.

C O L I N.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?  
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

L E D E V I N.

Avec un cœur fidele & tendre  
On a droit de tout obtenir.

( *A part.* )

Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

---

S C E N E V.

C O L I N.

Air noté : n°. 5.

**J**E vais revoir ma charmante maitresse.  
Adieu, châteaux, grandeurs, richesse,  
Votre éclat ne me tente plus.  
Si mes pleurs, mes soins assidus  
Peuvent toucher ce que j'adore,  
Je vous verrai renaître encore,  
Doux momens que j'ai perdus.

Air noté : n°. 6.

Quand on sçait aimer & plaire ,  
A-t-on besoin d'autre bien ?  
Rends-moi ton cœur , ma Bergere ;  
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette ,  
Soyez mes seules grandeurs ;  
Ma parure est ma Colette ,  
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de Seigneurs d'importance  
Voudroient bien avoir sa foi !  
Malgré toute leur puissance ,  
Ils sont moins heureux que moi.

## S C E N E V I.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part*

**J**E l'apperçois . . Je tremble en m'offrant à sa  
vue . . .

. . . Sauvons-nous . . Je la perds , si je fuis . .

D I V E R S E S. 269

C O L E T T E, à part.

Il me voit . . . . Que je suis émue !  
Le cœur me bat . . . .

C O L I N.

Je ne sçais où j'en suis.

C O L E T T E.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

C O L I N.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

( *A Colette, d'un ton radouci, & d'un air  
moitié riant, moitié embarrassé.* )

Ma Colette . . . . êtes-vous fâchée ?  
Je suis Colin : daignez me regarder.

C O L E T T E.

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidele :  
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

C O L I N.

Mon cœur n'a point changé : mon erreur trop  
cruelle

Venoit d'un fort jetté par quelque Esprit malin :  
Le Devin l'a détruit. Je suis, malgré l'envie,  
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

C O L E T T E.

Par un fort, à mon tour, je me sens poursuivie :  
Le Devin n'y peut rien.

C O L I N.

Que je suis malheureux !

C O L E T T E.

D'un amant plus constant . . . .

C O L I N.

Ah ! de ma mort suivie

Votre infidélité . . . .

C O L E T T E.

Vos soins sont superflus.

Non, Colin, je ne t'aime plus.

C O L I N.

Air noté : n<sup>o</sup>. 7.

Ta foi ne m'est point ravie ;  
 Non, consulte mieux ton cœur :  
 Toi-même, en m'ôtant la vie,  
 Tu perdrais tout ton bonheur.

C O L E T T E.

( *A part.* ) ( *A Colin.* )

Hélas ! Non, vous m'avez trahie :

Vos soins sont superflus.

Non, Colin, je ne t'aime plus.

C O L I N.

C'en est donc fait ! Vous voulez que je meure ;  
 Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

D I V E R S E S. 271

COLETTE, *rappelant Colin qui s'éloigne  
lentement.*

Colin ?

C O L I N.

Quoi ?

C O L E T T E.

Tu me fuis ?

C O L I N.

Faut-il que je demeure ;

Pour vous voir un amant nouveau ?

C O L E T T E.

Air noté : n°. 8.

Tant qu'à mon Colin j'ai sçu plaire ;  
Mon fort combloit mes desirs.

C O L I N.

Quand je plaisois à ma Bergere ,  
Je vivois dans les plaisirs.

C O L E T T E.

Depuis que son cœur me méprise ;

Un autre a gagné le mien.

C O L I N.

Après les doux nœuds qu'elle brise ,  
Seroit-il un autre bien ?

( *D'un ton pénétré.* )

Ma Colette se dégage !

C O L E T T E.

Je crains un amant volage.

## E N S E M B L E.

Je me dégage à mon tour.  
 Mon cœur, devenu paisible,  
 Oubliera, s'il est possible,

Que tu lui fus  $\left\{ \begin{array}{l} \text{cher} \\ \text{chere} \end{array} \right.$  un jour.

## C O L I N.

Quelque bonheur qu'on me promette  
 Dans les nœuds qui me sont offerts,  
 J'eusse encor préféré Colette  
 A tous les biens de l'Univers.

## C O L E T T E.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,  
 Me parle aujourd'hui d'amour,  
 Colin m'eût semblé préférable  
 A tout l'éclat de la Cour.

C O L I N, *tendrement.*

Ah ! Colette !

C O L E T T E, *avec un soupir.*

Ah ! Berger volage !

Faut-il t'aimer malgré moi ?

(*Colin se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame : Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec transport.*)

## E N S E M B L E.

D I V E R S E S. 273

E N S E M B L E.

Duo noté : n<sup>o</sup>. 9.

A jamais, { Colin, je t'engage  
                  { Colin t'engage

{ Mon cœur & { ma foi.  
{ Son            { fa

Qu'un doux mariage  
M'unisse avec toi.

Aimons-nous toujours sans partage :  
Que l'amour soit notre loi.

• • A jamais, &c.

---

S C E N E V I I.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

L E D E V I N.

**J**E vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;  
Vous vous aimez encor , malgré les envieux ;

[ Ils offrent chacun un présent au Devin.]

Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé, si vous êtes heureux.

Air noté : n<sup>o</sup>. 10.

Venez, jeunes garçons ; venez, aimables filles :

Rassemblez-vous, venez les imiter.

Venez, galans Bergers ; venez, Beautés gentilles,

En chantant leur bonheur, apprendre à le goûter.



SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE,  
GARÇONS ET FILLES  
DU VILLAGE.

C H Œ U R.

**C**OLIN revient à sa Bergere ;  
Célébrons un retour si beau .  
Que leur amitié sincere  
Soit un charme toujours nouveau.

Du Devin de notre Village  
Chantons le pouvoir éclatant :  
Il ramene un amant volage ,  
Et le rend heureux & constant.

C O L I N.

R O M A N C E.

Air noté: n°. II.

Dans ma cabane obscure ,  
Toujours fousis nouveaux ;  
Vent , soleil , ou froidure ,  
Toujours peine & travaux.  
Sij

Colette , ma Bergere ,  
 Si tu viens l'habiter ,  
 Colin dans sa chaumiere  
 N'a rien à regretter.

Des champs , de la prairie  
 Retournant chaque soir ,  
 Chaque soir plus chérie  
 Je viendrai te revoir :  
 Du soleil , dans nos plaines ,  
 Devançant le retour ,  
 Je chanterai mes peines  
 En chantant notre amour.

( *On danse.* )

L E D E V I N .

Il faut tous à l'envi  
 Nous signaler ici.  
 Si je ne puis sauter ainsi ,  
 Je dirai , pour ma part , une chanson nouvelle :  
 [ *Il tire une chanson de sa poche.* ]

V A U D E V I L L E .

I.

Air noté : n°. 12.

L'art à l'Amour est favorable ,  
 Et sans art l'Amour sçait charmer ;

D I V E R S E S. 277

A la ville , on est plus aimable ;  
Au village , on sçait mieux aimer.  
Ah ! pour l'ordinaire  
L'Amour ne sçait guère  
Ce qu'il permet , ce qu'il défend.

C O L I N *répète le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire ,  
L'Amour ne sçait guère  
Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;  
C'est un enfant , c'est un enfant.

[ *Regardant la chanson.* ]

Elle a d'autres couplets : je la trouve assez belle ;

C O L E T T E , *avec empressement.*

Voyons , voyons , nous chanterons aussi.

[ *Elle prend la chanson.* ]

I I.

Ici de la simple nature  
L'Amour suit la naïveté ;  
En d'autres lieux , de la parure  
Il cherche l'éclat emprunté.

Ah ! pour l'ordinaire ,  
L'Amour ne sçait guère

S iij

Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;  
C'est un enfant , c'est un enfant.

C H Œ U R.

C'est un enfant , c'est un enfant.

I I I.

C O L I N.

Souvent une flamme chérie  
Est celle d'un cœur ingénu :  
Souvent par la coquetterie  
Un cœur volage est retenu.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

[ *A la fin de chaque couplet , le Chœur  
répète ce vers : ]*

C'est un enfant , c'est un enfant.

I V:

L E D E V I N:

L'Amour , selon sa fantaisie ,  
Ordonne & dispose de nous :  
Ce Dieu permet la jalousie ,  
Et ce Dieu punit les jaloux.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

V.

C O L I N.

A voltiger de Belle en Belle,  
On perd souvent l'heureux instant ;  
Souvent un Berger trop fidele  
Est moins aimé qu'un inconstant.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

V I.

C O L E T T E.

A son caprice on est en bute ,  
Il veut les ris , il veut les pleurs ;  
Par les . . . par les . . .

C O L I N, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

C O L E T T E.

On l'affoiblit par les faveurs.

E N S E M B L E.

Ah ! pour l'ordinaire ;

L'Amour ne sçait guère

Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;

C'est un enfant , c'est un enfant.

C H Œ U R.

C'est un enfant , c'est un enfant.

(*On dit.*)

280 O E U V R E S

C O L E T T E.

A R I E T T E.

Notée : n°. 13.

Avec l'objet de mes amours ,  
Rien ne m'afflige, tout m'enchanté ;  
Sans cesse il rit , toujours je chante :  
C'est une chaîne d'heureux jours.

Air noté : n°. 14.

Quand on sçait bien aimer, que la vie est  
charmante !

Tel , au milieu des fleurs qui brillent  
sur son cours ,

Un doux ruisseau coule & serpente :

Quand on sçait bien aimer , que la vie  
est charmante !

[ *On danse.* ]

C O L E T T E.

R O N D E.

Air noté : n°. 15.

Allons danser sous les ormeaux :

Animez-vous , jeunes fillettes.

Allons danser sous les ormeaux :

Galans , prenez vos chalumeaux.

( *LES VILLAGEOISES répètent ces quatre vers.* )

D I V E R S E S . 281

C O L E T T E .

Répétons mille chansonnettes :  
Et pour avoir le cœur joyeux ,  
Danfons avec nos amoureux ;  
Mais n'y restons jamais feulettes.

Allons danfer sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danfer sous les ormeaux, &c.

C O L E T T E .

A la ville, on fait bien plus de fracas ;  
Mais font-ils aussi gais dans leurs ébats ?

Toujours contens ,  
Toujours chantans ;  
Beauté sans fard ,  
Plaisir sans art ;

Tous leurs concerts valent-ils nos mu-  
fettes ?

Allons danfer sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danfer sous les ormeaux, &c.

## A I R S P R I N C I P A U X

*du Devin du Village.*N<sup>o</sup> 1.

J'Ai per- du tout mon bon- heur ,



J'ai per- du mon ser- vi- teur : Co-



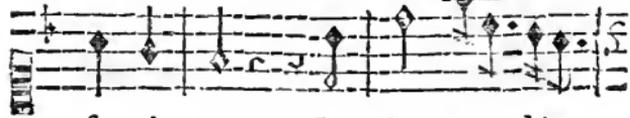
lin me dé- lais- se, Co- lin



me dé- lais- se. J'ai per-



du mon ser- vi- teur , J'ai per- du mon



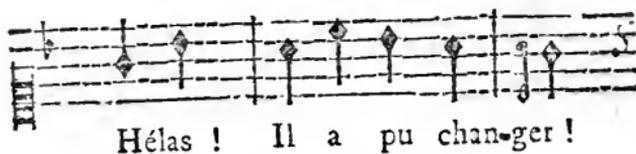
ser- vi- teur : Co- lin me dé-

D I V E R S E S . 283

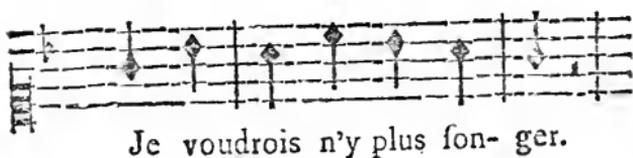
F I N .



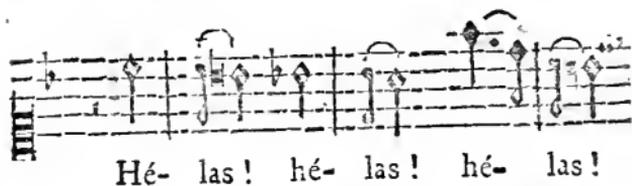
laisse, Co- lin me dé- laisse.



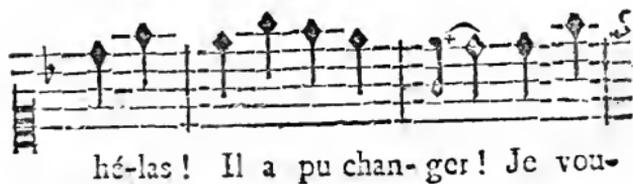
Hélas ! Il a pu chan-ger !



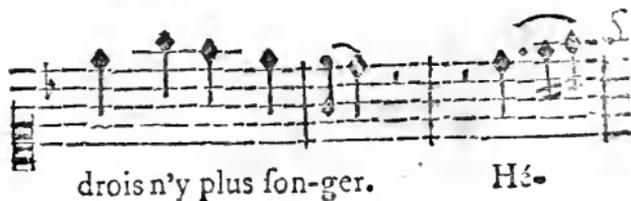
Je voudrais n'y plus fon-ger.



Hé- las ! hé- las ! hé- las !



hé-las ! Il a pu chan-ger ! Je vou-



drois n'y plus fon-ger. Hé-

284 O E U V R E S



las! hé- las! J'y fon-



ge fans cesse, J'y fon- ge fans



cesse. J'ai perdu. *Jusqu'au*  
mot FIN.

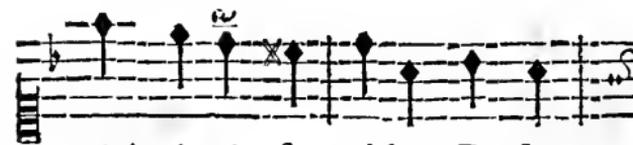
N<sup>o</sup> 2. Colette.



Si des galans de la ville



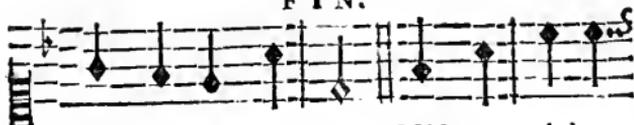
J'eusse é- couté les discours, Ah! qu'il



m'eût é- té fa- ci-le De for-

# D I V E R S E S. 285

F I N.



mer d'autres a-mours! Mife en riche



Demoi- felle, je bril- le- rois



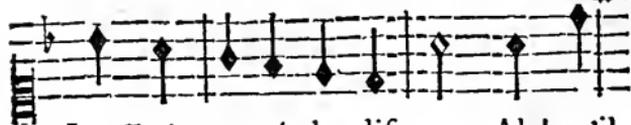
tous les jours : De rubans & de den-



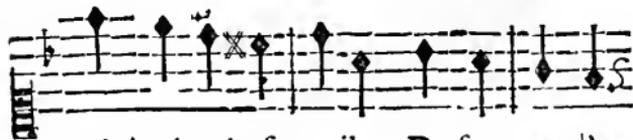
telle, Je char- gerois mes a- tours.



Si des galans de la vil- le



J'eusse é- couté les discours, Ah! qu'il



m'eût é- té fa- cile De for- mer d'au-

286 O E U V R E S



tres a- mours ! Pour l'amour de l'inf-



de-le , J'ai re- fufé mon bonheur.

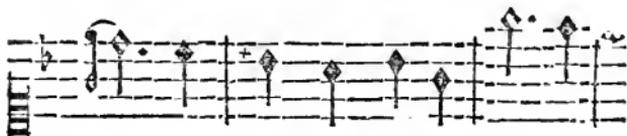
*Doux.*



J'aimois mieux ê- tre moins belle ,



Et lui confer-ver mon cœur : J'aimois



mieux ê- tre moins belle , Et lui

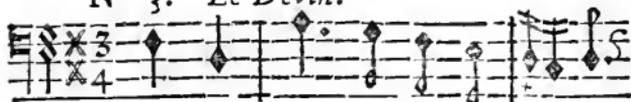


conferver mon cœur. Si des galans.

*A la reprise jufqu'au mot F I N.*

# D I V E R S E S. 287

N<sup>o</sup> 3. *Le Devin.*



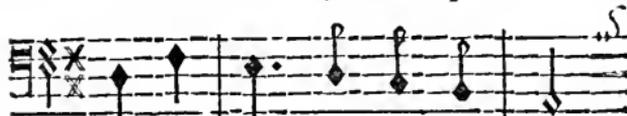
L'Amour croît, s'il s'inqui- et- te;



Il s'en-dort, s'il est con- tent.



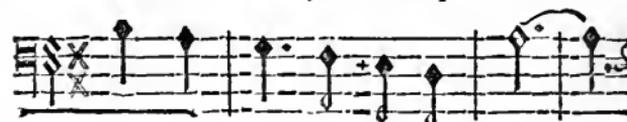
L'A nour croît, s'il s'inqui- et- te;



Il s'en-dort, s'il est con- tent.



L'Amour croît, s'il s'inqui- et- te;



Il s'en- dort, s'il est con- tent :



Il s'endort, s'il est content, s'il

288 O E U V R E S



est content. La Bergere un peu co-



quette Rend le Berger plus conf-



tant. La Bergere un peu co-quette



Rend le Berger plus constant.



La Bergere un peu co-quette



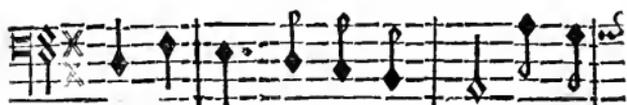
Rend le Berger plus constant.

L'Amour

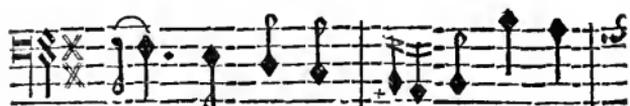
D I V E R S E S. 289



L'Amour croît, s'il s'inqui- et- te ;



Il s'endort, s'il est content. L'Amour



croît, s'il s'inqui- et- te ; Il s'en-



dort, s'il est con- tent ; Il s'en-



dort, s'il est con- tent, s'il est con-



rent. La Bergere un peu co- quette



Reud le Berger plus constant ;  
*Tome II.* T



# DIVERSES. 291

FIN.



foi. Peut-elle être l'amou- reuse



D'un au- tre Ber-ger que moi ?

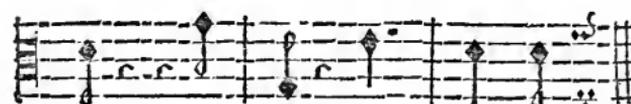


Peut-elle être l'amou- reuse

*D'un air pensif.*



D'un au- tre Berger que moi ? Non ,



non , non , non , non ; Colette.

N<sup>o</sup> 5. Colin.



**J**E vais re- voir ma charman-



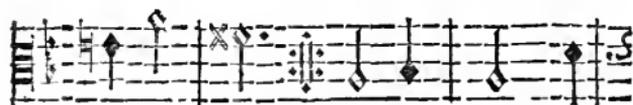
te mai- tresse. Adieu , châteaux , gran-

T ij

292 O E U V R E S



deurs, ri- chesse : Votre é- clat ne me



tente plus. Si mes pleurs, mes



foins af- fi- dus Peuvent tou- cher



ce que j'a- do- re, Je vous



ver- rai re- naître en- co-

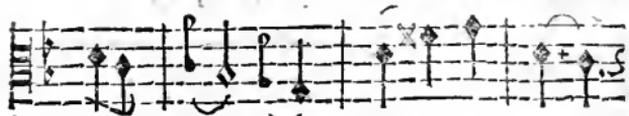


re, Doux momens que j'ai per-



dus ; Je vous ver- rai re- naî-

D I V E R S E S. 293



re en- co- re, Doux momens



que j'ai per- dus.

N<sup>o</sup> 6.



Q uand on sçait ai- mer &



plai- re, A- t- on be- foin d'autre-



bien ? Rends- moi ton cœur, ma Ber-



ge- re; Co- lin t'a ren- du le

F I N.



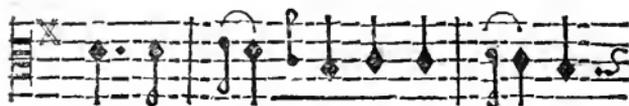
fien, Mon cha- lumeau, ma hou-

T iij

294 O E U V R E S



let-te, Soyez mes feules gran-deurs :



Ma pa-rure est ma Co-let-te ;



Mes tré-fors font fes fa-veurs.



Quand on fçait ai-mer & plai-re,



A-t-on be-foin d'autre bien ?



Rends-moi ton cœur, ma Ber-



ge-re ; Co-lin t'a ren-du le

D I V E R S E S. 295

*Ferme.*



fien. Que de Sei- gneurs d'impor-

*Plus doux.*



tan-ce Voudroient bien a- voir fa

*Soutenu avec emphase.*

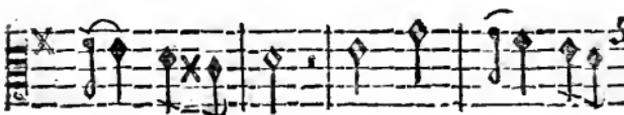


foi ! Malgré toute leur Puif-

*Doux.*



fan- ce , Ils font moins heu-



reux que moi ; Ils font moins heu-



reux que moi. Quand on , &c.

T iv

296 O E U V R E S

N° 7. Colin.



T A foi ne m'est point ra-



vi-e ; Non : con-ful-te mieux



ton cœur. Toi-même, en



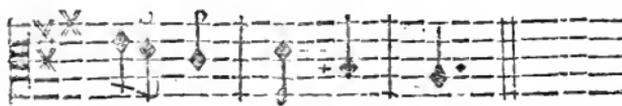
m'ô-tant la vi-e, Tu per-



drois tout ton bonheur ; Toi-même,



en m'ô-tant la vi-e, Tu per-



drois tout ton bon-heur.

D I V E R S E S . 297

N<sup>o</sup> 3. *Colette.*



Tant qu'à mon Colin j'ai sçu plaire ,



Mon fort combloit mes de- firs.

*Colin.*



Quand je plaïsois à ma Ber- gere ,



Je vi- vois dans les plai- firs.

*Colette.*



Depuis que son cœur me mé- prise ,



Un autre a ga- gné le mien.

*Colin.*



Après les doux nœuds qu'elle brise ,

298 O E U V R E S

*D'un ton pénétré.*



Seroit-il un au- tre bien? Ma Co-



lette le dé- gage! Je crains

D U O.



un A- mant vo- lage. JE me dé-  
*Colin.*

JE me dé-



gage à mon tour , à mon tour.

gage à mon tour , à mon tour.

D I V E R S E S . 299



Mon cœur de-ve-nu pai-fi-ble ,



Mon cœur deve-nu pai-fi-ble ,



Oublie-ra, s'il est pos-sible ,



Ou-blic-ra, s'il est pos-sible ,



Que tu lui fus cher un jour.



Que tu lui fus chere un jour.

300 O E U V R E S

Mon cœur de-ve-nu pai- si-ble,

Mon cœur de- ve-nu pai- si- ble,

Oublie-ra , s'il est pos- si-ble, s'il

Oublie-ra , s'il est pos- sible , s'il

est pos- si- ble , Que tu lui fus

est pos- si-ble , Que tu lui fus

D I V E R S E S . 301

cher un jour, Que tu lui fus

chere un jour, Que tu lui fus

cher un jour. Mon cœur de-ve-

chere un jour. Mon cœur de-ve-

nu pai- fi- ble, Oublie- ra, s'il

nu pai- fi- ble, Oublie- ra, s'il



est pos- sible, s'il est pos- sible,



est pos- sible, s'il est pos- sible,



Que tu lui fus cher un jour,



Que tu lui fus chere un jour,



Que tu lui fus cher un jour,



Que tu lui fus chere un jour,

D I V E R S E S . 303

Que tu lui fus cher un jour.

Que tu lui fus chere un jour.

D U O .

N° 9.

A Ja-mais Co- lin r'en- ga-

A Ja-mais Co- lin r'en- ga-

ge Son cœur & fa foi, son

ge Son cœur & fa foi, son

A Ja-

cœur & fa foi, fon

mais, Co- lin, je t'en- ga- ge

cœur & fa foi, - - -

Mon cœur & ma foi, mon cœur

fon cœur & fa foi.

&

D I V E R S E S. 305

& ma foi. - - -

Qu'un doux ma- ri-

Qu'un

a-ge M'uniffe avec toi; - -

doux ma- ri- a- ge, Qu'un doux

Tome II.

Qu'un doux  
V.

306 O E U V R E S

ma-ri- a-ge M'uniffe a-vec toi ;

ma-ri- a-ge M'uniffe a-vec toi ;

Qu'un doux mari- a-ge M'unif.

Qu'un doux mari- a-ge M'unif.

se a-vec toi , M'unif-

se a-vec toi , M'unif-

D I V E R S E S . 307

fe a-vec toi, - - M'unif-

fe a-vec toi, - - M'unif-

fe avec toi. A ja- mais, Co- lin ,

fe avec toi.

je t'en- ga- ge Mon cœur &

Vij

308 O E U V R E S

ma foi, Mon cœur & ma foi,

A ja- mais Co- lin t'en- gage

*A demi voix.*

Mon cœur & ma foi. Qu'un doux

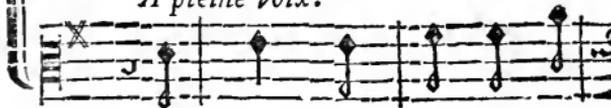
Son cœur & sa foi,

D I V E R S E S. 309



mari- a- ge M<sup>u</sup>-niffe a-vec

*A pleine voix.*

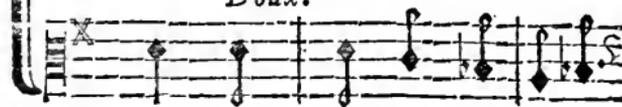


Son cœur, son cœur & fa



toi; Qu'un doux ma- ri- a-ge

*Doux.*



foi. Qu'un doux ma- ri- a-ge



M<sup>u</sup>- niffe a-vec toi.

*Fort.*



M<sup>u</sup>- niffe avec toi. A ja-

V iij

310 O E U V R E S

A ja- mais, Co-  
mais Co- lin t'en- ga- ge Son

lin, je t'en- ga- ge Mon cœur &  
cœur, - - fon cœur &

ma foi. Qu'un doux ma-ri- age  
fa foi. Qu'un doux mari- a-ge

D I V E R S E S . 311

M'u-nisse a-vec toi ; Qu'un doux

M'u- nisse avec toi ; Qu'un doux

ma-ri- a-ge M'unisse avec toi,

ma-ri- a-ge M'u-nisse a-vec toi,

- - M'unisse a-vec toi, -

- - M'unisse avec toi, -

Viv

312 O E U V R E S

M'u-nisse a -vec toi.  
FIN.

M'u-nisse a -vec toi.

Detailed description: This block contains two staves of musical notation. The top staff is for the Soprano voice, and the bottom staff is for the Alto voice. Both staves begin with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature (C). The music consists of a single melodic line with lyrics. The lyrics are 'M'u-nisse a -vec toi.' followed by 'FIN.' on the Soprano staff. The Alto staff has the same lyrics 'M'u-nisse a -vec toi.' without 'FIN.'. There are some markings on the staves, including an 'X' and a '2' with a 'r' below it, possibly indicating a second ending or a specific performance instruction.

*Colin.*  
Aimons tou-jours sans par-

Detailed description: This block contains two staves of musical notation. The top staff is empty. The bottom staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature (C). The music consists of a single melodic line with lyrics. The lyrics are 'Colin.' followed by 'Aimons tou-jours sans par-'. There are some markings on the staff, including an 'X' and a '2' with a 'r' below it.

rage : Que l'a- mour soit notre

Detailed description: This block contains two staves of musical notation. The top staff is empty. The bottom staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature (C). The music consists of a single melodic line with lyrics. The lyrics are 'rage : Que l'a- mour soit notre'. There are some markings on the staff, including an 'X' and a '2' with a 'r' below it.

D I V E R S E S. 313



Que l'a- mour soit notre loi.



loi, Que l'a- mour foi notre loi.



Aimons tou- jours sans par-



Que l'A- mour soit notre



tage.

314 O E U V R E S

loi. - - - -

Qu'un doux ma- ri- a-ge M'u-

- - - *A la Reprise.*

niffe a- vec toi.

N<sup>o</sup> 10. *Le Devin.*

VE- nez, jeu- nes garçons ; ve-

nez, ai- mables fil- les : Ras-semblez-



## 316 O E U V R E S

N° II. Colin.



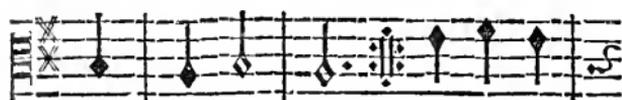
DAns ma cabane obf- cure ,



Toujours fou- cis nou- veaux ; Vent ,



fo- leil , ou froi- du- re ; Toujours



peine &amp; tra- vaux. Co- lette ,



ma Ber- gere , Si tu viens l'habi-



ter , Colin dans fa chau- miere



N'a rien à re- gret- ter.

# DIVERSES. 317

N<sup>o</sup> 12. *Le Devin.*



L'Art à l'A-  
mour est fa-vo-



nable, Et sans art l'Amour sçait char-



mer; A la ville, on est plus ai-



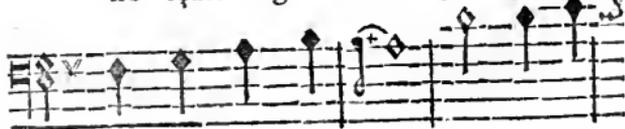
mable: Au village, on sçait mieux ai-



mer. Ah! pour l'ordinaire, l'Amour



ne sçait guere Ce qu'il per-



met, ce qu'il dé-fend; C'est un en-

318 O E U V R E S



fant, c'est un en- fant.

*ARIETTE.*

N<sup>o</sup> 13. Colette.



A-Vec l'ob-jet de mes a-



mours, Rien ne m'af-flige, tout m'en-



chan- te; Sans cesse il rit, tou-



jours je chan- te; Sans



cesse il rit, tou- jours je chante:

# DIVERSES. 319



C'est u- ne chaîne d'heureux



jours, - - - - C'est u- ne



chaî-



ne, C'est



u- ne chaî- ne d'heureux jours.

320 O E U V R E S

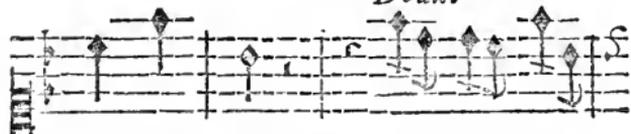


Sans cesse il rit, toujours je



chan-te: C'est u- ne chaî-ne

*Doux.*



d'heureux jours. Sans cesse il



rit, tou-jours je chan-te:

*Fort.*



C'est u- ne chaî- ne d'heureux



jours.

A- vec l'objet de  
mes

D I V E R S E S. 321



mes a- mours , Rien ne m'af- flige ,



tout m'en- chan- te ; Sans



ceffe il rit , toujours je chan- te ;



Sans ceffe il rit , tou- jours je



chante : C'est u- ne chaîne d'heureux



jours , C'est u- ne chaîne  
*Tome II.* X

322 O E U V R E S



d'heureux jours , - - - C'est



u- ne chaî- - - -



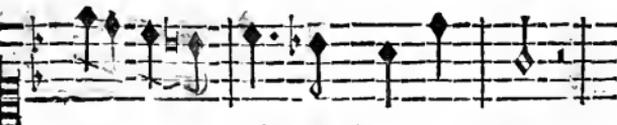
- - - - -



- - - - -



- - - - - ne , C'est



u- ne chaîne d'heureux jours.



324 O E U V R E S

N<sup>o</sup> 14. *Colette.*



QUand on sçait bien aimer, que la



vie est char-mante ! Quand on



sçait bien ai-mer, que la vie est



char-man-te ! Tel, au mi-



lieu des fleurs qui bril-lent



sur son cours, Un doux ruif-

D I V E R S E S. 325



326 O E U V R E S



est char- man- te!

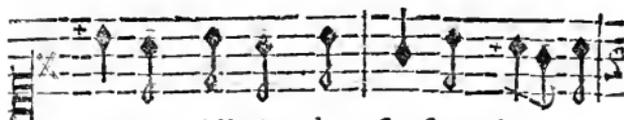
N° 15. Colette.



A l-lons dan- ser sous les or-



meaux; A-ni-mez-vous, jeu- nes fil-



lèttres. A l-lons dan- ser sous les or-



meaux; Ga-lans, pre- nez vos cha- lu-

F I N.



meaux. Répétons mil- le chançon-

D I V E R S E S. 327



nettes ; Et pour a- voir le cœur joy-



eux , Dan-fons a-vec nos a-moureux :



Mais , n'y res-tons ja-mais seulettes. All.



**A** La ville , on fait bien plus de fra-



cas : Mais font-ils aussi gais dans leurs é-



bats ; Toujours con-tens , Toujours chan-



## FRAGMENT

*D'une Lettre de M. ROUSSEAU.*

Écrite de Montmorency à un Ami, le 5 Avril 1759, au sujet de son Entrée à l'Opera, qu'il avoit eue pour son *Devin du Village*, qui lui fut ôtée à cause de sa *Lettre sur la Musique*, & qu'on voulut lui rendre, quand il eut quitté Paris.

**A**près m'avoir ôté les Entrées tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? Ne sçavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre ? Eh ! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opera ? n'ai-je pas tout à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency ?

Ils ne refusent pas, dit M. D\*\*\*, de me rendre mes Entrées. J'entends

bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui, pour avoir le plaisir de me les ôter demain, & me faire avoir un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me sera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois ? Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh ! pardonnez-moi, Monsieur ; ils l'auront toujours. Car si-tôt qu'il faudra trouver leur Opera beau, qu'on me remene aux carrieres. Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ? jamais ils n'auroient massacré mon pauvre *Devin*. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges on n'en manque jamais. Nont-ils pas dit que je faisois du bruit au Spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de Police ?

Premierement, ils mentent. J'en prends à témoins tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire, ni

bâiller à l'Opera François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre Psaîmodie, je me sauvois dans les Corridors. S'ils avoient pû me prendre en faute au Spectacle, ils se seroient bien gardés de m'en éloigner. Tout le monde a sçu avec quel soin j'étois conigné, recommandé aux Sentinelles. Par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter; si-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de Mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-tems que je me suis dit : *Jean Jacques, puisque tu prends le dangereux emploi de Défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix & aux regles; afin que, quand on voudra te maltraiter, on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi-bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir observé jusqu'ici!

Ainsi, mon bon Ami, je parle ferme, & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur terre qui puisse me faire du

mal justement , & quant à l'injustice , personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres ; tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le sçait bien , & les insultes des Directeurs de l'Opera font pour moi le coup de pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi ; qu'y ferois-je ? Mais c'est mon affaire , que quiconque me fera du mal , fasse mal ; & voilà de quoi je répons.

Premierement donc, ils mentent ; & en second lieu , quand ils ne mentiroient pas , ils ont tort : car quelque mal que j'eusse pû dire , écrire ou faire , il ne falloit point m'ôter les Entrées , attendu que l'Opera n'en étant pas moins possesseur de mon ouvrage , n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire ? M'arrêter , me traduire devant les Tribunaux , me faire mon procès , me faire pendre , écarteler , brûler , jeter mes cendres au vent , si je l'avois mérité : mais il ne falloit pas m'ôter les Entrées. Aussi-bien , comment , étant prisonnier ou pendu , ferois-je allé faire du bruit à l'Opera ? Ils disent encore : puisqu'il

se déplaît à notre Théâtre , quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'Entrée ? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront ; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent , est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse ?

De quelque maniere que je tourne la chose , quelque regle de justice que je puisse appliquer , je crois toujours qu'en Jugement contradictoire, par-devant tous les Tribunaux de la terre , les Directeurs de l'Opera seroient à l'instant condamnés à restitution de ma Piece , à réparation , à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort , parce que je ne puis obtenir justice ; & qu'ils ont raison , parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au Monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires , & je commencerai par M. P\*\*\*. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi ; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien , il me

répondoit, *passablement* ; sans que jamais j'en aye pû tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sol de mon premier Discours , ni aucune espece de présent , sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la gravûre du *Devin du Village* , sur le pied de 500 francs , moitié en livres & moitié en argent , qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes : il ne tint parole à aucun , & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cent cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande , je l'ai trouvé en toutes choses exact , attentif , honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon *Discours sur l'Inégalité* : il me les donna sur le champ , & il envoya de plus une robe à ma Gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma *Lettre à M. d'Alembert* , & il me les donna sur le champ ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi , ni à ma Gouvernante \* ; & il ne le

---

\* Depuis lors, il lui a fait une Pension viagere de trois cents livres ; & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnaissance & de générosité.

devoit pas ; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. P\*\*\*, en me déclarant de bon cœur , qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà , mon Ami , les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela , il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement , entendent par-là que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre , ils ont raison ; & il est clair qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes , & que , pourvû que l'argent vienne , je m'embarasse peu comment il vient , je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir , il me feroit moins douloureux de perdre ; & l'on sçait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient , quand on m'ôte le modique produit de mon travail , on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de

réparer : il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris se fait un Jean Jacques à sa mode , & lui prodigue d'une main libérale des dons , dont le Jean Jacques de Montmorency ne voit jamais rien. Infirmes & malade les trois quarts de l'année , il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes , connoissent le prix de ce pain , & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point , croyez-moi , de me défendre des discours publics : vous auriez trop à faire. Il suffit qu'ils ne vous abusent pas , & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits ; car quelquefois l'offensé pardonne , mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde , ils y font passer tout ce qui leur plaît , sans que je puisse  
ni

ni le sçavoir , ni m'en défendre ; ne sçait-on pas que l'absent a toujours tort ? D'ailleurs , avec mon étourdie franchise , je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair , que celui qui se dit mon Ami ne l'est point , & que je ne suis plus le sien , j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux , ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienfiance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié , & l'on sçait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! dans le fond , il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur , qui bientôt est relevé , commenté , répandu par les apprentifs Philosophes ; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public.

## 338 O E U V R E S , & C.

Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi , après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse , après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je fasse à cela ? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les entendrai, irois-je, pour les démentir, révéler les secrets de l'amitié , même après qu'elle est éteinte. Non , cher le Nieps , on peut repouffer les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les Assassins son Ami le poignard à la main , il ne reste qu'à s'envelopper la tête.



NARCISSE,

O U

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE;

PAR M. J. J. ROUSSEAU:

*Représentée par les Comédiens François  
Ordinaires du Roi, le 18 Décembre 1752.*



---

## P R É F A C E.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier ; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader. En travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plûpart, se passent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'importe guère qu'on pense bien

ou mal de moi , il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser ; & il importe à la vérité , que j'ai soutenue , que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité , sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années , n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires \* , plus attentifs

---

\* On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires, mes adversaires, & cela me paroît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimeres : ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien ; sçavoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fis honorer, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette manière : *Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vit l'état florissant*

peut-être à l'intérêt des gens de lettres, qu'à l'honneur de la littérature. Je l'a-

---

où les sciences sont en Europe ; que dis-je , en Europe ? en Allemagne ; que dis-je , en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je , en Saxe ? à Leipzig ; que dis-je , à Leipzig ? dans cette Université : alors saisi d'étonnement , & pénétré de respect , Socrate s'assieroit modestement parmi nos écoliers ; & recevant nos leçons avec humilité , il perdrait bien-tôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement. J'ai lu tout cela , & n'y ai fait que peu de réponses ; mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvé assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires* , je consens de bon cœur à le leur abandonner , pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre , par lequel je puisse désigner , non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment , soit par écrit , soit plus prudemment , & plus à leur aise , dans les cercles de femmes & de beaux-esprits , où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre , mais encore ceux qui , feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'*adversaires* , trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires ; puis , quand j'ai répliqué , m'ont blâmé de l'avoir fait , parce que , selon eux , on ne m'avoit point attaqué. En attendant , ils permettront que je continue d'appeler mes adversaires , mes adversaires ; car , malgré la politesse de mon siècle , je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

vois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise, ni leur chagrin, de ce qu'une Académie s'étoit montrée intégrè si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contr'elle, ni les invectives indiscrettes, ni même les fauffetés \*, pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement ; les sages ont pu voir avec quelle force ; & le Public, avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons ; & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées, a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-

---

\* On peut voir dans le Mercure 1752, le dé-faveu de l'Académie de Dijon, au sujet de je ne sçais quel écrit, attribué faussement par l'Auteur à l'un des Membres de cette Académie.

même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, & qu'en démontrant une proposition, je ne laissois pas de croire le contraire : c'est-à-dire, que j'ai prouvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues. C'est sans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'Univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se font pas eux-mêmes un

grand scrupule de parler contre la leur ; car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits , ni dans ma conduite , qui ait dû leur inspirer cette idée , comme je le prouverai bien-tôt ; & il ne leur est pas permis d'ignorer que , dès qu'un homme parle sérieusement , on doit penser qu'il croit ce qu'il dit , à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent : encoré cela même ne suffit-il pas toujours , pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier , autant qu'il leur plaira , qu'en me déclarant contre les sciences , j'ai parlé contre mon sentiment. A une assertion aussi téméraire , dénuée également de preuve & de vraisemblance , je ne sçais qu'une réponse ; elle est courte & énergique , & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes , & il ne faut pas douter qu'ils n'employent cette seconde instance à établir la première ; car il y a beaucoup de gens qui sçavent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc ,

qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement; quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal; mais non, que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes, la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est bannie de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'Humanité; la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser, pour cela seul, de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point , il me suffiroit de comparer les tems pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-tems séduit par les préjugés de mon siècle , je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage ; je ne regardois les sciences qu'avec respect , & les sçavans qu'avec admiration \*. Je ne comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours , ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près , que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent ; & quoique dans mes recherches j'aie

---

\* Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité , je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de morale ou de philosophie , que je ne crusse y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modestes , sages , vertueux , irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques , & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux , que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puérite s'est dissipé , & c'est la seule erreur dont ils m'ayent guéri.

toujours trouvé *satis eloquentia, sapientia parùm*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations, & bien du tems, pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que, durant ces tems de préjugés & d'erreurs, où j'estimois tant la qualité d'Auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers & la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, & entr'autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse; & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espece de prétention; & hazarder de les donner au Public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-tems, c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne pense plus comme l'Auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir, en rougissant d'en être le

pere, à qui l'on fait ses derniers adieux , & qu'on envoie chercher fortune , sans beaucoup s'embarraffer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise , je m'en défends sans nécessité ; car, quand le fait seroit vrai , il n'y auroit en cela aucune inconféquence ; c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela , selon ma coutume , la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question ; j'exposerai de nouveau mon sentiment , & j'attendrai que , sur cet exposé , on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires , de leur côté , n'auront garde de demeurer sans réponse , eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront , selon leur coutume , par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus com-

modément , ils me feront raisonner , non à ma maniere , mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel , pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un fantôme , & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire , & je commence.

» La science n'est bonne à rien , &  
 » ne fait jamais que du mal ; car elle est  
 » mauvaise par sa nature. Elle n'est pas  
 » plus inséparable du vice , que l'igno-  
 » rance , de la vertu. Tous les peuples  
 » lettrés ont toujours été corrompus ;  
 » tous les peuples ignorans ont été ver-  
 » tueux : en un mot, il n'y a de vices que  
 » parmi les sçavans , ni d'homme ver-  
 » tueux que celui qui ne sçait rien. Il  
 » y a donc un moyen pour nous de re-  
 » devenir honnêtes gens ; c'est de nous  
 » hâter de proscrire la science & les  
 » sçavans , de brûler nos bibliothèques,  
 » fermer nos Académies , nos Collèges,  
 » nos Universités , & de nous replon-  
 » ger dans toute la barbarie des pre-  
 » miers siècles «.

Voilà ce que mes adversaires ont

très-bien réfuté : auffi , jamais n'ai-je dit ni pensé un feul mot de tout cela , & l'on ne ſçauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtême que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit , & qu'on n'a point réfuté.

Il ſ'agiſſoit de ſçavoir ſi le rétablifſement des ſciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant , comme je l'ai fait , que nos mœurs ne ſe font point épurées \* , la queſtion étoit à peu près réſolue.

Mais

---

\* Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues , je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fuſſent bonnes , mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption ; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide , il ſ'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain , les invaſions d'une multitude de Barbares ont fait un mélange de tous les peuples , qui a dû néceſſairement détruire les mœurs & les coûtumes de chacun d'eux. Les croiſades , le commerce , la découverte des Indes , la naviga-

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est

---

tion, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altere, chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont seulement leur bonne part; & celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la Comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué; & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses, parce que tel, qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du Monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre: je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point, vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science, prise d'une manière abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-promptement. Car ce goût ne peut naître

ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour, sçavoir, l'oisiveté & le desir de se distinguer. Dans un État bien constitué, chaque citoyen à ses devoirs à remplir ; & ces soins importants lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un État bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus habile ; mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent, très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs, & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fal-

lut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe , des Diogenes, des Pyrrhon, des Protagore , des Lucrece. Les Hobbe , les Mandeville , & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié , que , quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes , ardens à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu , on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siecle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres , de la philosophie & des beaux - arts , anéantit l'amour des nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu , chacun veut être un homme agréable , & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence , qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers, & presque les uniques soins, qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres, qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous sçavons toutes les regles de la Grammaire, avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous sçavons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sçachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être sçavant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens Athletes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux-arts, amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempéramment, & l'ame garde difficile-

ment sa vigueur , quand le corps a perdu la fiene. L'étude use la machine , épuise les esprits , détruit la force , énerve le courage ; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime , incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun sçait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre , & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure \*. Or , rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les mi-

---

\* Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes , cherchant à subjuguier plus aisément les Cortès , n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note : mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Docteurs dont je me soucie.

feres de l'Humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, si la science, » essayant de nous armer de nouvelles » défenses contre les inconvéniens naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie leur grandeur & poids, qu'elle » n'a ses raisons & vaines subtilités à » nous en couvrir «.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bien-tôt insipide tout attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'Humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables: son mépris pour les autres tourne au profit de son or-

gueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'Univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens ; il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme ; il est Philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire, en quelque sorte, de la presse le cœur du Philosophe, elle y engage, en un autre sens, celui de l'homme de lettres ; & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables, veut plaire, être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent, d'un côté, les raffinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rappetissent l'ame, & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux

Si le Philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprifables.

Il y a plus ; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages , voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle , les sciences , les arts , le luxe , le commerce , les loix & les autres liens , qui , resserrant entre les hommes , les nœuds de la société \* , par l'intérêt personnel , les mettent tous dans une dépendance mutuelle , leur donnent des besoins réciproques & des intérêts communs : & obligent chacun d'eux de con-

\* Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société , qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle ; & je me plains de ce que les sciences , les arts & tous les autres objets de commerce resserrant les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens , que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

courir au bonheur des autres , pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles , sans doute , & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & sans partialité , on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux , sans se prévenir , se supplanter , se tromper , se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent , cent mille peut-être leur sont opposés ; & il n'y a d'autres moyens pour réussir , que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences , des trahisons , des perfidies , & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun , feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres , ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux , & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil , des riches & des raisonneurs , c'est-à-dire , des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche , nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misere ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs , & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution , où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes , & où il est impossible à celui qui n'a rien , d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere ; où les plus fripons sont les plus honorés , & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme ! Je sçais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela : mais ils le disoient en déclamant ; & moi , je le dis sur des raisons : ils ont apperçu le mal ; & moi , j'en découvre les causes , & je fais voir sur-tout une chose très-consolante & très-utile , en montrant que tous ces vices n'appar-

tiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné \*.

---

\* Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes, qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, & qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : les hommes ont par-tout les mêmes passions ; par-tout l'amour propre & l'intérêt les conduisent : donc ils sont par-tout les mêmes. Quand les Géomètres ont fait une supposition, qui, de raisonnement en raisonnement, les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas, & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode, appliquée à la maxime en question, en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme, & un Européen est un homme. Le demi-Philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le Philosophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchants pour être sages ; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses ; l'amour de la so-

Telles font les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés sur cette matiere. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

---

ciété, & le soin de leur commune défense ; font les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entr'eux nulle discussion qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre : l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action ; mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire ; car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens & leur industrie, plus ils se friponnent décemment & adroitement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le Sauvage est cet homme-là :

*Illum non populi fasces, non purpura regum  
Flexit & infidos agitans discordia fratres ;  
Non res Romanæ, perituraque regna ; neque ille  
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égaré sans cesse dans sa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser , & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage ; elle lui fait regretter les biens passés , & l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination , & le tourmenter par les desirs ; & l'avenir malheureux , pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs , altere sa santé , détruit son tempérament , & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose , je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui sçavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe ; quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité , à la basse jalousie & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités , est la lumière &

l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient , pour le bien de tous , de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle : car si tous les hommes étoient des Socrate , la science alors ne leur seroit pas nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs , & qui par conséquent respecte ses loix , & ne veut point raffiner sur les anciens usages , doit se garantir avec soin des sciences , & sur-tout des Sçavans , dont les maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendroient bien-tôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes , fût-il même avantageux à certains égards , tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter , il n'a plus de regle que ses passions , ni de frein que les loix , qui peuvent quelquefois contenir les méchans , mais jamais les rendre bons. D'ailleurs , quand la philosophie a une fois appris au peuple à

mépriser ses coutumes , il trouve bientôt le secret d'é luder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver , mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu \*.

Mais

---

\* Je trouve dans l'Histoire un exemple unique , mais trappant , qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome , faite par une troupe de bandits dont les descendants devinrent , en peu de générations , le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait , si c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues , que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu , mais ils ne la connoissoient pas encore ; car ces mots *vertus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus , on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences : car , des deux premiers Rois de Rome , qui donnerent une forme à la République , & instituèrent ses coutumes & ses mœurs , l'un ne s'occupoit que de guerres , l'autre que des rits sacrés ; les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus ; mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption ; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la Médecine, est forcé de recourir encore aux Médecins pour se conserver en vie ; & c'est ainsi que les arts & les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre pu-

blic\*, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienféances, & à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, (& je l'ai déjà dit plus d'une fois,) de laisser subsister, & même d'entretenir avec soin les Académies, les Collèges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus

\* Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté ; une certaine apparence d'ordre, qui prévient l'horrible confusion ; une certaine admiration des belles choses, qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie, pour tromper & trahir ; mais pour s'ôter, sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

dangereuses : car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens , ni de bonnes mœurs ; il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi - même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire , il faut seulement les distraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons , je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi , & c'est peut - être les servir utilement encore , que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire siffler , si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs , & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami , le secret de son confident , ou la fortune

de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police, & l'on sçait assez que la Musique & les Spectacles en font un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est vis-à-vis ni du Public ni de mes adversaires, c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même, que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse, j'ai osé encore quelques momens reprendre ces exercices pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention, pour mériter à cet égard les

justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même , & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires , il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sçais maintenant qu'en penser , & je puis mettre le Public au pire. Ma piece a eu le sort qu'elle méritoit , & que j'avois prévu ; mais à l'ennui près qu'elle m'a causé , je suis sorti de la représentation bien plus content de moi , & à plus juste titre , que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire , de vouloir mieux étudier mes principes , & mieux observer ma conduite , avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'appercevoient jamais que je commence à briguer les suffrages du Public , ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons , ou que je rougisse d'a-

voir écrit de mauvaises Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle, pour tâcher de m'élever à leur niveau, en les rabaisant au mien, ou que j'aspire à des places d'Académie, ou que j'aïlle faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tiens à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la Musique, si j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté: je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des

lettres , & de ceux qui les cultivent \* ,  
& croirai n'en valoir pas moins pour

---

\* J'admire combien la plûpart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire - ci ! Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués , ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux , tandis que , sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser , comme moi , que , quoique ces choses ayent fait beaucoup de mal à la société , il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé , ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot , il n'y a pas un homme de lettres qui , s'il peut soutenir dans sa conduite l'article précédent , ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette maniere de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux , qu'entre nous , ils se souchent fort peu des sciences , pourvu qu'elles continuent de mettre les Sçavans en honneur. C'est comme les Prêtres du Paganisme , qui ne tenoient à la Religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

## 376 OEUVRES DIVERSES.

cela. Il est vrai qu'on pourroit dire quelque jour : cet ennemi si déclaré des sciences & des arts , fit pourtant & publia des pieces de Théâtre ; & ce discours sera , je l'avoue , une fadyre très-amère , non de moi , mais de mon siècle.



NARCISSE,

*OU*

L'AMANT

DE LUI-MÊME;

---

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE, }  
LUCINDE, } *Enfans de Lisimon.*

ANGÉLIQUE, }  
LÉANDRE, } *Frere & Sœur, pupi-  
les de Lisimon.*

MARTON, *Suivante.*

FRONTIN, *Valet de Valere.*

*La Scene est dans l'appartement  
de Valere.*



L'AMANT  
DE LUI-MÊME,  
COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.  
LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.



E viens de voir mon frère se  
promener dans le jardin ; hâ-  
tons-nous , avant son retour ,  
de placer son portrait sur sa  
toilette.

MARTON.

Le voilà , Mademoiselle , changé  
dans ses ajustemens de maniere à le  
rendre méprisable. Quoiqu'il soit le  
plus joli homme du monde , il brille  
ici en femme encore avec de nouvelles  
graces.

380 O E U V R E S  
L U C I N D E.

Valere est, par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme; & ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

M A R T O N.

Eh! bien, où est le mal? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

L U C I N D E.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette Jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits? Espèrent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur ressembler?

M A R T O N.

Pour celui-là , ils auroient tort , & elles se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez - vous point que cette petite raillerie ne fâche Monsieur le Chevalier ?

L U C I N D E.

Non , Marton ; mon frere est naturellement bon : il est même raisonnable , à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant , par ce portrait , un reproche muet & badin , je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique , cette aimable pupille de mon pere , que Valere épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service , que de corriger les défauts de son amant , & tu sçais combien j'ai besoin des soins de cette amie , pour me délivrer de Léandre son frere , que mon pere veut aussi me faire épouser.

M A R T O N.

Si bien que ce jeune inconnu , ce

Cleonte , que vous vîtes l'été dernier à Paissy , vous tient toujours au cœur ?

L U C I N D E.

Je ne m'en défends point ; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bien-tôt , & sur la promesse que m'a fait Angélique d'engager son frere à renoncer à moi.

M A R T O N.

Bon ! renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour serrer cet engagement , qu'Angélique n'en sçauroit avoir pour le rompre.

L U C I N D E.

Sans disputer sur ses flatteries , je te dirai que , comme Léandre ne m'a jamais vue , il sera aisé à sa sœur de le prévenir , & de lui faire entendre que , ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs , il ne sçauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

M A R T O N.

Un refus honnête ! ah ! Mademoi-

D I V E R S E S. 383

felle, refuser une femme faite comme vous, avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne fera capable. (*A part.*) Si elle ſçavoit que Léandre & Cléonte ne font que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

L U C I N D E.

Ah ! Marton, j'entends du bruit ; cachons vite ce portrait. C'est fans doute mon frere qui revient, & en nous amusant à jaſer, nous nous ſommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

M A R T O N.

Non, c'est Angélique.



## SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE,  
MARTON.

ANGÉLIQUE.

**M**A chere Lucinde , vous sçavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet , quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter , je tremble que le déplaisir de se voir jouer , ne l'indispose contre nous. Renonçons , je vous prie , à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui viendra de la vôtre , tant que vous ne serez que sa maitresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies , & que

que le tour des fiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il est question de le guérir d'un foible qui l'expose à la raillerie , & voilà proprement l'ouvrage d'une maitresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant : mais hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

## A N G É L I Q U E.

Que lui trouvez-vous , après tout , de si ridicule ? Puisqu'il est aimable , a-t-il si grand tort de s'aimer ? & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ! si c'est un défaut , quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société ?

## M A R T O N.

Sur - tout dans la société des femmes.

## A N G É L I Q U E.

Enfin , Lucinde , si vous m'en croyez , nous supprimerons , & le portrait , & cet air de raillerie , qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

## L U C I N D E.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux courir seule les risques du succès , & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

M A R T O N.

Belle distinction !

L U C I N D E.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la chose , cela fera toujours une scene assez plaisante.

M A R T O N :

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere ; mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules , en ne songeant qu'à s'en amuser.

A N G É L I Q U E.

Enfin , vous le voulez ; mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

L U C I N D E.

Soit.

A N G É L I Q U E.

Depuis que nous sommes ensemble ,  
vous m'avez fait cent pieces dont je  
vous dois la punition. Si cette affaire-  
ci me cause la moindre tracasserie avec  
Valere , prenez garde à vous.

L U C I N D E.

Oui, oui.

A N G É L I Q U E.

Songez un peu à Léandre.

L U C I N D E.

Ah ! ma chere Angélique....

A N G É L I Q U E.

Oh ! si vous me brouillez avec votre  
frere , je vous jure que vous épouserez  
le mien. (*Bas.*) Marton , vous m'avez  
promis le secret.

M A R T O N.

(*Bas.*) Ne craignez rien.

L U C I N D E.

Enfin , je . . .

M A R T O N.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti , à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

L U C I N D E.

Il faut bien éviter qu'il nous aperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piège tendu.

M A R T O N.

Je veux un peu guetter mon homme , pour voir . . . .

L U C I N D E.

Paix. Sauvons-nous.

A N G É L I Q U E.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci !



S C E N E I I I .

V A L E R E , F R O N T I N .

V A L E R E .

**S**A N G A R I D E , ce jour est un grand  
jour pour vous.

F R O N T I N .

Sangaride ! c'est-à-dire , Angélique.  
Oui , c'est un grand jour que celui de  
la nôce , & qui même allonge diable-  
ment tous ceux qui le suivent.

V A L E R E .

Que je vais goûter de plaisir à ren-  
dre Angélique heureuse !

F R O N T I N .

Auriez - vous envie de la rendre  
veuve ?

V A L E R E .

Mauvais plaisant ! .. Tu sçais à quel  
point je l'aime. Dis-moi ; que connois-

tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour , quelque peu d'esprit , & une figure . . . comme tu vois ; on peut , je pense , se tenir toujours assez sûr de plaire.

F R O N T I N .

La chose est indubitable , & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

V A L E R E .

Ce que je plains en tout cela , c'est je ne sçais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret , & qui vont ne sçavoir plus que faire de leur cœur.

F R O N T I N .

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé , par exemple , s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres . . . Mais où diable les prendre ces autres-là ?

V A L E R E .

La matinée s'avance ; il est tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à la toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin ? je n'ai

point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

F R O N T I N.

A l'ordinaire ! Non ; vous êtes feulement à votre ordinaire.

V A L E R E.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer , & je serai du dernier mal fans cela. Où est donc ma boëte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait !... Ah ! Frontin , le charmant objet !... Où as-tu pris ce portrait ?

F R O N T I N.

Moi ! je veux être pendu si je sçais de quoi vous me parlez.

V A L E R E.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

F R O N T I N.

Non , que je meure.

V A L E R E.

Qui seroit-ce donc ?

B b i v

FRONTIN.

Ma foi , je n'en sçais rien. Ce ne peut être que le diable , ou vous.

VALERE.

A d'autres ! On t'a payé pour te taire... Sçais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique ? . . Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux , Frontin ! . . . Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle est , ma foi , charmante ! . . . Ah ! si l'esprit foutient tout cela . . . Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoisseuse en mérite.

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens , tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ? Me crois-tu novice en aventures ?

D I V E R S E S . 393

F R O N T I N , à part.

Ne me trompé-je point ? C'est lui... c'est-lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde : Marton y fera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

V A L E R E .

Eh ! bien ? Monsieur Frontin reconnoît-il l'original de cette peinture ?

F R O N T I N .

Pouh ! si je le connois ? Quelques centaines de coups de pied au cul , & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail , ont bien cimenté la connoissance.

V A L E R E .

Une fille , des coups de pieds ! Cela est un peu gaillard.

F R O N T I N .

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

V A L E R E.

Comment ! l'aurois-tu servie ?

F R O N T I N.

Oui , Monsieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très - humble serviteur.

V A L E R E.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance ! . . . Parle - moi fincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

F R O N T I N.

Comment , aimable ! sçavez-vous ; Monsieur, que , si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections , je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

V A L E R E, *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas . . . Frontin , dis-moi le nom de cette Belle.

F R O N T I N, *à part.*

Ah ! ma foi , me voilà pris sans verd.

V A L E R E.

Comment s'appelle - t - elle ? Parle donc.

F R O N T I N .

Elle s'appelle . . . elle s'appelle . . . .  
elle ne s'appelle point. C'est une fille  
anonyme , comme tant d'autres.

V A L E R E .

Dans quels tristes soupçons me jette  
ce coquin ! Se pourroit-il que des traits  
aussi charmans ne fussent que ceux d'une  
grifette ?

F R O N T I N .

Pourquoi non ? La beauté se plaît  
à parer des visages qui ne tirent leur  
fierté que d'elle.

V A L E R E .

Quoi ! c'est . . .

F R O N T I N .

Une petite personne bien coquette ,  
bien minaudière , bien vaine sans grand  
sujet de l'être : en un mot , un vrai pe-  
tit-maître femelle.

V A L E R E .

Voilà comment ces faquins de valets  
parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut  
voir cependant. Dis - moi où elle de-  
meure ?

F R O N T I N.

Bon ! demeurer ! Est-ce que cela demeure jamais ?

V A L E R E.

Si tu m'impatientes . . . . Où loge-t-elle , maraud ?

F R O N T I N.

Ma foi , Monsieur , à ne vous point mentir , vous le sçavez tout aussi-bien que moi.

V A L E R E.

Comment ?

F R O N T I N.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

V A L E R E.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

F R O N T I N.

Non , la peste m'étouffe.

V A L E R E.

Ces idées que tu m'en as données...

F R O N T I N.

Ne voyez-vous pas que vous me les

fournissez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

V A L E R E.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ! Le mystère & la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue, j'en suis très-réellement épris.

F R O N T I N , *à part.*

La chose est impayable ! le voilà amoureux de lui-même.

V A L E R E.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique !.. En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtresse, avant que de rien déterminer sur mon mariage.

F R O N T I N.

Comment, Monsieur ! Vous ne ..  
Ah ! vous vous moquez.

V A L E R E.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne sçaurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sen-

timens fera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui , chez vous. Mais Monsieur votre pere , qui a fait aussi ses petites résolutions à part , est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous sçavez que son foible n'est pas la complaisance.

V A L E R E.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons , Frontin , courons , cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons , courons , volons ; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste ! le bon petit livre que nous aurions là ! Livre rare , dont la lecture n'endormiroit pas.

V A L E R E.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez , voici tout-à-propos Mon-

fieur votre pere. Propofons-lui d'être de la partie.

V A L E R E .

Tais-toi , bourreau. Le malheureux contre-tems !

---

S C E N E IV.

LISIMON , VALERE , FRONTIN.

LISIMON , *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

**E**H ! bien , mon fils ?

V A L E R E .

Frontin , un fiége à Monsieur.

L I S I M O N .

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

V A L E R E .

Je ne fçaurois , Monsieur , vous écouter que vous ne foyez affis.

L I S I M O N .

Que diable ! il ne me plaît pas , moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec fon pere !

V A L E R E.

Le respect . . . .

L I S I M O N.

Oh ! le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais, qu'est-ce ? encore en déshabillé ! Un jour de nôtres ! Voilà qui est joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

V A L E R E.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

L I S I M O N.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit ? Parbleu ! dans ma jeunesse, nous usions mieux du tems, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous scävions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des Belles.

V A L E R E.

Il semble cependant que, quand on veut être aimé, on ne scäuroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devrait pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

L I S I M O N.

LISIMON.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressements que du tems que nous aurions perdu à notre toilette ; sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

V A L E R E, *bas*:

Frontin, quel bonheur !

F R O N T I N.

Oui, un mariage reculé ; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere ? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere, puisqu'il est en chemin.

V A L E R E.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

Tome II.

C c

L I S I M O N.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

V A L E R E.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

L I S I M O N.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

V A L E R E.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes desirs que celle de mes actions. (*Bas.*) Frontin, quel bon homme de pere !

L I S I M O N.

Je suis charmé de te trouver si docile : tu en auras le mérite à bon marché ; car par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

V A L E R E.

Eh ! bien, mon pere ?

L I S I M O N.

Eh ! bien , mon fils ? Par ce moyen rien ne sera dérangé.

V A L E R E.

Comment , vous voudriez le marier en arrivant ?

F R O N T I N.

Marier un homme tout botté !

L I S I M O N.

Non pas cela ; puisque , d'ailleurs , Lucinde & lui ne s'étant jamais vus , il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance ; mais il assistera au mariage de sa sœur , & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

V A L E R E.

Monsieur . . . .

L I S I M O N.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement , pour te jouer un aussi mauvais tour.

V A L E R E.

Mon pere . . .

L I S I M O N.

Laissions cela , te dis - je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

V A L E R E.

Mon , mon pere , ... j'ai fait ... des réflexions . . . .

L I S I M O N :

Des réflexions , toi ! Je n'aurois pas deviné celui - là. Sur quoi donc , s'il vous plaît , roulent vos méditations sublimes ?

V A L E R E.

Sur les inconvéniens du mariage.

F R O N T I N.

Voilà un texte qui fournit.

L I S I M O N.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la fotise. Je reconnois là mon fils.

V A L E R E.

Comment ! après la fotise ! Mais je ne suis point encore marié.

L I S I M O N.

Apprenez , Monsieur le Philosophe ,

qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, & que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons : car vous sçavez si je suis complaisant.

F R O N T I N.

Oh ! oui, Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

L I S I M O N.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté ; vous pouvez spéculer à votre aise ; ce fera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

V A L E R E.

La crainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

L I S I M O N.

Adieu, mon fils ; tu seras marié ce soir, ou... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la déférence du pandard !

## SCÈNE V.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

CIEL ! dans quelle peine me jette  
son inflexibilité !

FRONTIN

Oui : marié ou déshérité ; épouser  
une femme ou la pauvreté : on balan-  
ceroit à moins.

VALÈRE.

Moi , balancer ! Non ; mon choix étoit  
encore incertain , l'opiniâtreté de mon  
pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique.

VALÈRE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite , Monsieur , d'une ré-  
solution aussi héroïque. Vous allez mou-

rir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? Hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

V A L E R E.

Non ; mais si mon pere prétendoit m'y forcer , je crois que j'y résisterois avec la même fermeté , & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique , si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

F R O N T I N

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre pere , vous hériterez au moins de ses vertus. (*Regardant le portrait.*) Ah !

V A L E R E.

Qu'as-tu ?

F R O N T I N.

Depuis notre disgrâce , ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique , un certain air allongé.

V A L E R E.

C'est trop perdre de tems à des im-

pertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris.

(*Il sort.*)

FRONTIN.

Au train dont vous allez , vous courrez bien-tôt les champs. Attendons , cependant , le dénouement de tout ceci ; & pour feindre , de mon côté , une recherche imaginaire , allons nous cacher dans un cabaret.

## SCENE VI.

ANGÉLIQUE , MARTON.

MARTON.

AH, ah, ah, ah : la plaifante scene ! qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu , Mademoifelle , à n'être point ici cachée avec moi , quand il s'est fi bien épris de fes propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'est vû par mes yeux.

M A R T O N .

Quoi ! vous auriez la foiblesse de  
conserver des sentimens pour un hom-  
me capable d'un pareil travers !

A N G É L I Q U E .

Il te paroît donc bien coupable ?  
Qu'a-t-on , cependant , à lui reprocher  
que le vice universel de son âge ? Ne  
crois pas pourtant qu'insensible à l'ou-  
trage du Chevalier , je souffre qu'il me  
préfère ainsi le premier visage qui le  
frappe agréablement. J'ai trop d'amour  
pour n'avoir pas de la délicatesse : &  
Valere me sacrifiera ses folies dès ce  
jour , ou je sacrifierai mon amour à ma  
raison.

M A R T O N .

Je crains bien que l'un ne soit aussi  
difficile que l'autre.

A N G É L I Q U E .

Voici Lucinde. Mon frere doit arri-  
ver aujourd'hui. Prends bien garde qu'el-  
le ne le soupçonne point d'être son in-  
connu jusqu'à ce qu'il en soit tems.

## S C E N E V I I.

LUCINDE, ANGÉLIQUE,  
MARTON.

MARTON.

**J**E gage , Mademoiselle , que vous ne devinerez jamais quel a été l'effet du portrait ? Vous en rirez sûrement.

LUCINDE:

Eh ! Marton , laissons-là le portrait ; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chere Angélique , je suis désolée , je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui , & à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible ?

M A R T O N.

Comment, terrible ! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien fait ! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raison, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

L U C I N D E.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père : il me conjure de différer mon mariage : enfin il m'aime toujours. Ah ! ma chère, serez-vous insensible aux allarmes de mon cœur ? & cette amitié que vous m'avez jurée . . . .

A N G É L I Q U E.

Plus cette amitié m'est chère, & plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs ; & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

L U C I N D E.

Daignez donc vous rappeler vos pro-

messes. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sçauroit être à lui ; que ...

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources & les femmes tant d'inconstance, que, si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez ... Chere Angélique, je compte sur vos soins ; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere, pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi.

( Elle sort. )

Je devois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prières ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'évènement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la suivre ; & , sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.



## SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

**I**NSENSÉE que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries , pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout , & honteux de s'être laissé surprendre , il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement , que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici , bien occupé de son portrait.

## SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE, *sans voir Angélique.*

**J**E cours sans sçavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t il point mes pas ?

D I V E R S E S . 415

A N G É L I Q U E , *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

V A L E R E .

Ainsi l'amour a toujours ses peines.  
Il faut que je les éprouve à chercher la  
Beauté que j'aime , ne pouvant en trou-  
ver à me faire aimer.

A N G É L I Q U E , *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! com-  
ment peut-on être si fat & si aimable  
tout à la fois ?

V A L E R E .

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-  
être mieux réussi. En tout cas, Angéli-  
que m'adore . . .

A N G É L I Q U E , *à part.*

Ah ! traître , tu connois trop mon  
foible.

V A L E R E .

Après tout , je sens toujours que je  
ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur ,  
les appas , tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE, *à part* :

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bifarrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant , & auquel , dans le fond , mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrâce de mon pere pour m'entêter d'une Belle , peut-être indigne de mes soupirs , peut-être imaginaire , sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi ! la folie & les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable ? [ *Regardant le portrait* ] Que de graces ! . . . . Quels traits ! . . . Que cela est enchanté ! . . . Que cela est divin ! Ah ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE, *saisissant le portrait*.

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

D I V E R S E S. 417.

V A L E R E.

O Ciel!

A N G É L I Q U E.

Qu'avez-vous donc ? Vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

V A L E R E.

Ah ! cruelle , vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi , & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

A N G É L I Q U E.

C'est fort mal fait , en vérité ; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez , Chevalier , j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait ; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original , que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

V A L E R E.

Quoi ! vous connoissez la personne. . .

A N G É L I Q U E.

Non seulement je la connois ; mais

*Tome II,*

D d

je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

V A L E R E.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

A N G É L I Q U E.

Je ne sçais; mais il est sincere. [*A part.*]  
S'il se pique, je triomphe.

V A L E R E.

Elle a donc bien du mérite?

A N G É L I Q U E.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

V A L E R E.

Point de défauts, fans doute.

A N G É L I Q U E.

Oh ! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, & sur-tout d'une vanité insupportable. Mais, quoi ! elle est aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusq'au tombeau.

V A L E R E.

Vous y consentez donc ?

D I V E R S E S . 419

A N G É L I Q U E .

Oui.

V A L E R E .

Cela ne vous fâchera point ?

A N G É L I Q U E .

Non.

V A L E R E , à part.

Son indifférence me désespère. (*Haut.*)  
Oserai - je me flatter qu'en ma faveur  
vous voudriez bien resserrer encore vo-  
tre union avec elle ?

A N G É L I Q U E .

C'est tout ce que je demande.

V A L E R E , outré.

Vous dites tout cela avec une tran-  
quillité qui me charme.

A N G É L I Q U E .

Comment donc ! vous vous plai-  
gniez tout à l'heure de mon enjoue-  
ment , & à présent vous vous fâchez  
de mon sang - froid ! Je ne sçais plus  
quel ton prendre avec vous.

V A L E R E.

[ *Bas.* ] Je crève de dépit. [ *Haut.* ]  
Mademoiselle m'accordera-t-elle la fa-  
veur de me faire faire connoissance avec  
elle ?

A N G É L I Q U E !

Voilà , par exemple , un genre de  
service que je suis bien sûre que vous  
n'attendez pas de moi : mais je veux  
passer votre espérance , & je vous le  
promets encore.

V A L E R E.

Ce sera bien-tôt , au moins ?

A N G É L I Q U E.

Peut-être dès aujourd'hui.

V A L E R E.

Je n'y puis plus tenir. [ *Il veut s'en aller.* ]

A N G É L I Q U E , à part.

Je commence à bien augurer de tout  
ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir  
plus d'amour. [ *Haut.* ] Où allez-vous ,  
Valere ?

D I V E R S E S. 421

V A L E R E.

Je vois que ma présence vous gêne,  
& je vais vous céder la place.

A N G É L I Q U E.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même. Il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

V A L E R E.

Allez , allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

A N G É L I Q U E.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

---

S C E N E X.

V A L E R E.

**A**MOUREUX de soi-même ! Est - ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On dirait qu'elle

D d iij

me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur , & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches , & joignons au soin de faire mon bonheur , celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

---

### S C E N E X I.

VALERE, FRONTIN, *ivre.*

FRONTIN.

**Q**UE diable ! Je ne fais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh ! bien , Frontin , as-tu trouvé...

FRONTIN.

Oh ! oui , Monsieur.

VALERE.

Ah ! Ciel , seroit-il possible ?

D I V E R S E S. 423

F R O N T I N.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

V A L E R E.

Hâte-toi donc de me dire...

F R O N T I N.

Il m'a fallu courir tous les cabarets  
du quartier.

V A L E R E.

Des cabarets!

F R O N T I N.

Mais j'ai réussi au-delà de mes es-  
pérances.

V A L E R E:

Conte-moi donc....

F R O N T I N.

C'étoit un feu...une mouffe...

V A L E R E.

Que diable barbouille cet animal ?

F R O N T I N.

Attendez que je reprenne la chose  
par ordre.

V A L E R E.

Tais-toi, ivrogne, faquin, ou ré-  
D d iv

ponds - moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

F R O N T I N .

Ah ! oui , l'original ; justement. Réjouissez - vous , réjouissez - vous , vous dis-je.

V A L E R E .

Eh ! bien ?

F R O N T I N .

Il n'est déjà ni à la Croix-Blanche ; ni au Lion d'or , ni à la Pomme de pin , ni ...

V A L E R E .

Bourreau , finiras-tu ?

F R O N T I N :

Patience. Puisqu'il n'est pas là , il faut qu'il soit ailleurs ; & ... oh ! je le trouverai , je le trouverai ...

V A L E R E .

Il me prend des démangeaisons de l'assommer ; sortons.



S C E N E X I I .

F R O N T I N .

**M**E voilà , en effet , assez joli garçon ! .. Ce plancher est diablement raboteux . Où en étois-je ? Ma foi , je n'y suis plus . Ah ! si fait . . .

---

S C E N E X I I I .

L U C I N D E , F R O N T I N .

L U C I N D E .

**F**R O N T I N , où est ton maître ?

F R O N T I N .

Mais , je crois qu'il se cherche actuellement .

L U C I N D E .

Comment , il se cherche !

F R O N T I N .

Oui , il se cherche pour s'épouser .

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non , en vérité.

FRONTIN.

Ma foi , ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer , si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame , j'ai fait mes études , moi.

LUCINDE.

Il est ivre , je crois. Eh ! Frontin , je t'en prie , rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi , rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait... métamor... non... métaphor..... oui... métaphorifié. C'est

mon maître , c'est une fille. . . vous avez fait un certain mélange. . . Car j'ai deviné tout ça , moi. Eh ! bien , peut on parler plus clairement ?

L U C I N D E.

Non , cela n'est pas possible.

F R O N T I N.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprend rien. Car il est devenu amoureux de la ressemblance.

L U C I N D E.

Quoi ! sans se reconnoître ?

F R O N T I N.

Oui , & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

L U C I N D E.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vite , mon pauvre Frontin , vole chercher ton maître , & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde , sur-tout , de ne lui point parler de tes divinations. Tiens , voilà pour...

F R O N T I N.

Pour boire , n'est-ce pas ?

L U C I N D E.

Oh ! non , tu n'en as pas besoin.

F R O N T I N.

Ce sera par précaution.

---

**S C E N E X I V .****L U C I N D E .**

**N**E balançons pas un instant , a-  
vouons tout , & quoi qu'il m'en  
puisse arriver , ne souffrons pas qu'un  
frere si cher se donne un ridicule , par  
les moyens mêmes que j'avois employés  
pour l'en guérir. Que je suis malheu-  
reuse ! J'ai désobligé mon frere ; mon  
pere irrité de ma résistance n'en est que  
plus absolu : mon amant absent n'est  
point en état de me secourir ; je crains  
les trahisons d'une amie , & les précau-  
tions d'un homme que je ne puis souf-  
frir : car je le hais sûrement , & je sens  
que je préférerois la mort à Léandre.

---

**S C E N E X V .****ANGÉLIQUE, LUCINDE,  
MARTON.****A N G É L I Q U E .**

**C**ONSOLEZ-VOUS , Lucinde ; Léan-  
dre ne veut pas vous faire mourir.  
Je vous avoue , cependant , qu'il a voulu  
vous voir sans que vous le sçussiez.

L U C I N D E.

Hélas ! tant pis.

A N G É L I Q U E.

Mais sçavez-vous bien que voilà un tant-pis qui n'est pas trop modeste?

M A R T O N.

C'est une petite veine du sang fraternel.

L U C I N D E.

Mon Dieu ! que vous êtes méchante !  
Après cela , qu'a-t-il dit ?

A N G É L I Q U E.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

M A R T O N.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air... Sçavez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui , je gagerois qu'il n'est guère en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même , il ne vous rendra pas mal le change.

L U C I N D E.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes , il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh ! pour cela non ; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous ne sçauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidément qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue , & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux , vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité !

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a contenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché, que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Eh ! bien , il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ; & je vous donne ma parole qu'il fera d'un air . . . faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra... instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous , ma chere Lucinde : on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

M A R T O N.

Ce ne fera pas notre faute , si vous vous laissez surprendre.

L U C I N D E.

En vérité , je crois que vous voulez me faire devenir folle.

A N G É L I Q U E.

[ *Bas à Marton.* ] La voilà au point.  
[ *Haut.* ] Puisque vous le voulez donc ,  
Marton va vous l'amener.

L U C I N D E.

Comment ?

M A R T O N.

Nous l'avons laissé dans l'anti-chambre ; il va être ici à l'instant.

L U C I N D E.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux ?



SCENE

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE,  
MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

**A**PPROCHEZ, Léandre ; venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur : elle croit vous haïr , & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir ; mais je vous réponds , moi , que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE , *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là , il doit s'estimer bien favorisé , je vous assure. Le mauvais petit esprit !

ANGÉLIQUE.

Allons , Lucinde , faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens ?

L É A N D R E.

Si mon amour excite votre haine ,  
connoissez combien je suis criminel.  
( *Il se jette aux genoux de Lucinde.* )

L U C I N D E.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angé-  
lique !

L É A N D R E.

Léandre vous a trop déplu pour que  
j'ose me prévaloir sous ce nom des gra-  
ces que j'ai reçues sous celui de Cléonte.  
Mais si le motif de mon déguisement  
en peut justifier l'effet , vous le pardon-  
nerez à la délicatesse d'un cœur , dont  
le foible est de vouloir être aimé pour  
lui-même.

L U C I N D E.

Levez-vous , Léandre ; un excès de  
délicatesse n'offense que les cœurs qui  
en manquent , & le mien est aussi con-  
tent de l'épreuve , que le vôtre doit  
l'être du succès. Mais vous , Angélique !  
ma chere Angélique a eu la cruauté de  
se faire un amusement de mes peines !

A N G É L I Q U E.

Vraiment ! il vous siéroit bien de vous

plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un & l'autre , tandis que je suis en proie aux allarmes.

L É A N D R E.

Quoi ! ma chere sœur , vous avez songé à mon bonheur , pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ! Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais.

[ *Il lui baise la main.* ]

S C E N E X V I I.

LÉANDRE , VALERE , ANGÉLIQUE , LUCINDE , MARTON.

V A L E R E.

Q U E ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle ! Je ne connoissois pas toutes vos conquêtes , ni l'heureux objet de votre préférence ; & j'aurai soin de me souvenir par humilité , qu'après avoir soupiré le plus constamment , Valere a été le plus maltraité.

E e ij

## A N G É L I Q U E .

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez , & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

V A L E R E .

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'outrage ! vous avez le front de vous applaudir , quand vous devriez mourir de honte !

A N G É L I Q U E .

Ah ! vous vous fâchez ! je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

V A L E R E .

Non , vous demeurerez ; il faut que je jouisse de toute votre honte.

A N G É L I Q U E .

Eh ! bien , jouissez.

V A L E R E .

Car , j'espère que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

A N G É L I Q U E .

N'ayez pas peur.

V A L E R E .

Et que vous ne vous flattez pas que

je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

A N G É L I Q U E.

Mon opinion là - dessus ne changera rien à la chose.

V A L E R E.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

A N G É L I Q U E.

C'est fort bien fait.

V A L E R E , *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

A N G É L I Q U E.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur ( *Montrant son frere* ) un attachement , qui n'est guère inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

V A L E R E.

L'ingrate ! Hélas ! il ne me reste plus qu'à mourir !

A N G É L I Q U E.

Valere , écoutez. J'ai pitié de l'état

où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité, dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer vos travers.

V A L E R E.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

A N G É L I Q U E.

En vérité, vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens, que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu sur un simple portrait, avec toute la légèreté, & j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'est pas tems d'examiner si j'ai dû vous imiter, & ce n'est pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

V A L E R E.

Ce n'est pas à moi , grands Dieux !  
Mais voyons où tendent ces beaux dis-  
cours.

A N G É L I Q U E.

Le voici. Je vous ai dit que je con-  
noissois l'objet de votre nouvel amour ,  
& cela est vrai. J'ai ajouté que je l'ai-  
mois tendrement , & cela n'est encore  
que trop vrai. En vous avouant son  
mérite , je ne vous ai point déguisé ses  
défauts. J'ai fait plus ; je vous ai pro-  
mis de vous le faire connoître ; & je  
vous engage à présent ma parole de le  
faire aujourd'hui , dès cette heure mê-  
me : car je vous avertis qu'il est plus  
près de vous que vous ne pensez.

V A L E R E.

Qu'entends-je ? Quoi ! la. . . .

A N G É L I Q U E.

Ne m'interrompez point , je vous  
prie. Enfin , la vérité me force encore  
à vous répéter , que cette personne  
vous aime avec ardeur , & je puis vous

E e iv

répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir, entr'elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, Chevalier : mais choisissez dès cet instant, & sans retour.

M A R T O N.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé ! L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

L U C I N D E.

Ah ! Valere, faut-il balancer si longtemps pour suivre les impressions du cœur ?

V A L E R E, *aux pieds d'Angélique ;  
& jettant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. [ *Marton ramasse le portrait.* ] Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

D I V E R S E S . 441

A N G É L I Q U E .

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous , Valere , & considerez bien ces traits.

L É A N D R E , *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là. . . . c'est . . . oui , ma foi , c'est lui . . . .

V A L E R E .

Qui ? lui ! Dites donc , elle. C'est une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'Univers , sur qui Angélique l'emportera toujours.

A N G É L I Q U E .

Oui , Valère ; c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce fera désormais un homme supérieur à ces petites foiblesses , qui dégradoient son sexe & son caractère.

V A L E R E .

Dans quelle étrange surprise vous me jetez !

## A N G É L I Q U E.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet , que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime , & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter . . . .

V A L E R E.

Ah ! que vois - je ?

M A R T O N.

La chose n'est-elle pas claire ? Vous voyez le portrait , & voilà l'original.

V A L E R E.

O Ciel ! &amp; je ne meurs pas de honte !

M A R T O N.

Eh ! Monsieur , vous êtes peut - être le seul de votre ordre qui la connoissez.

A N G É L I Q U E.

Ingrat ! avois - je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

D I V E R S E S . 443

V A L E R E .

Et moi , je ne veux plus l'aimer que  
parce qu'il vous adore.

A N G É L I Q U E .

Vous voulez bien que , pour affermir  
notre réconciliation , je vous présente  
Léandre mon frere ?

L É A N D R E .

Souffrez , Monsieur . . . .

V A L E R E .

Dieux ! quel comble de félicité !  
Quoi ! même quand j'étois ingrat , An-  
gélisque n'étoit pas infidele !

L U C I N D E .

Que je prends de part à votre bon-  
heur ! & que le mien même en est aug-  
menté !



## SCENE XVIII.

LISIMON, FRONTIN,  
*les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté : & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'époufera : Lucinde ira dans un couvent : Valere fera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui est toi-fé, on ne peut mieux !

L I S I M O N.

Qu'est-ce donc ? vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

F R O N T I N.

Voyez si pas un d'eux defferrera les dents ! La peste des fots amans & de la fotte Jeunesse !

L I S I M O N.

Allons , vous sçavez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

L É A N D R E.

Eh ! Monsieur , daignez suspendre votre courroux. Ne lifez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras ? Et voulez - vous confondre les innocens dans la même punition ?

L I S I M O N.

Çà , je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh ! bien , Monsieur Valere , faites-vous toujours des réflexions ?

V A L E R E .

Oui , mon pere ; mais au lieu des peines du mariage , elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

L I S I M O N .

Oh ! oh ! vous avez bien changé de langage ! & toi , Lucinde , aimes - tu toujours bien ta liberté ?

L U C I N D E .

Je sens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

L I S I M O N .

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez - moi , mes enfans , & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

V A L E R E :

Venez , belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse ; & je vais désormais éprouver près de vous, que, quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même.

*Fin du second Tome.*

## T A B L E

## DES ARTICLES

Contenus dans ce second Tome.

<b>L</b> E T T R E sur la Musique Fran- çoise ,	Page 1
<i>Apologie de la Musique Française , contre le sentiment de M. Rousseau.</i>	93
<i>Autres Écrits contre la Lettre de M. Rousseau.</i>	157
<i>Les vingt &amp; un Chapitres de la Pro- phétie de Boehmischbroda , &amp;c.</i>	197
<i>Extrait d'une Lettre de M. Rousseau sur les ouvrages de M. Rameau.</i>	245
<i>Le Devin du Village , Opera.</i>	253
<i>Fragment d'une Lettre de M. Rouf- seau, au sujet du Devin du Village.</i>	329
<i>Préface de la Comédie de Narcisse.</i>	341
<i>Narcisse , ou l'Amant de lui-même , Comédie.</i>	379
Fin de la Table.	









Library  
of the  
University of Toronto

